

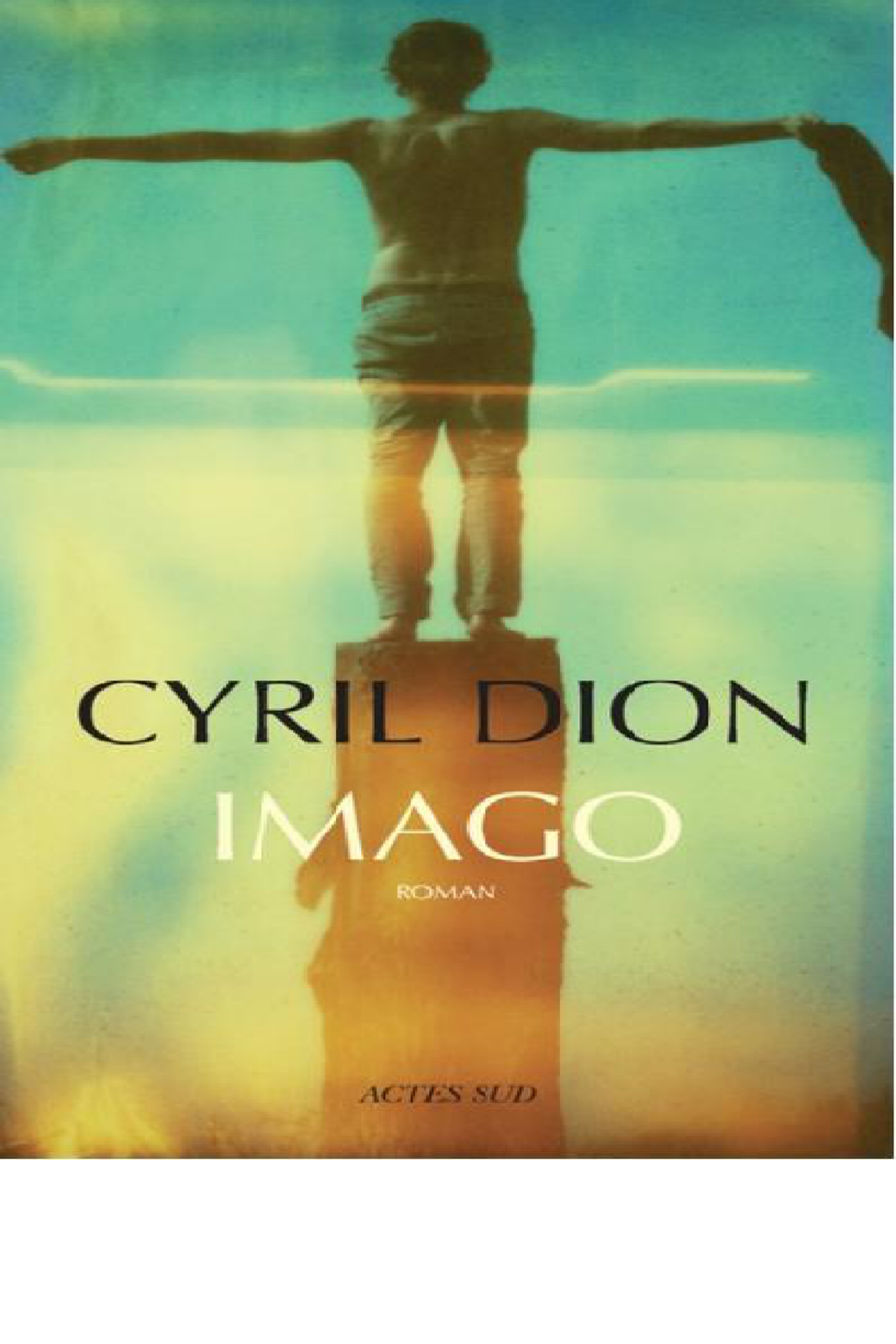
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

Imago

Cyril Dion

VISIT...

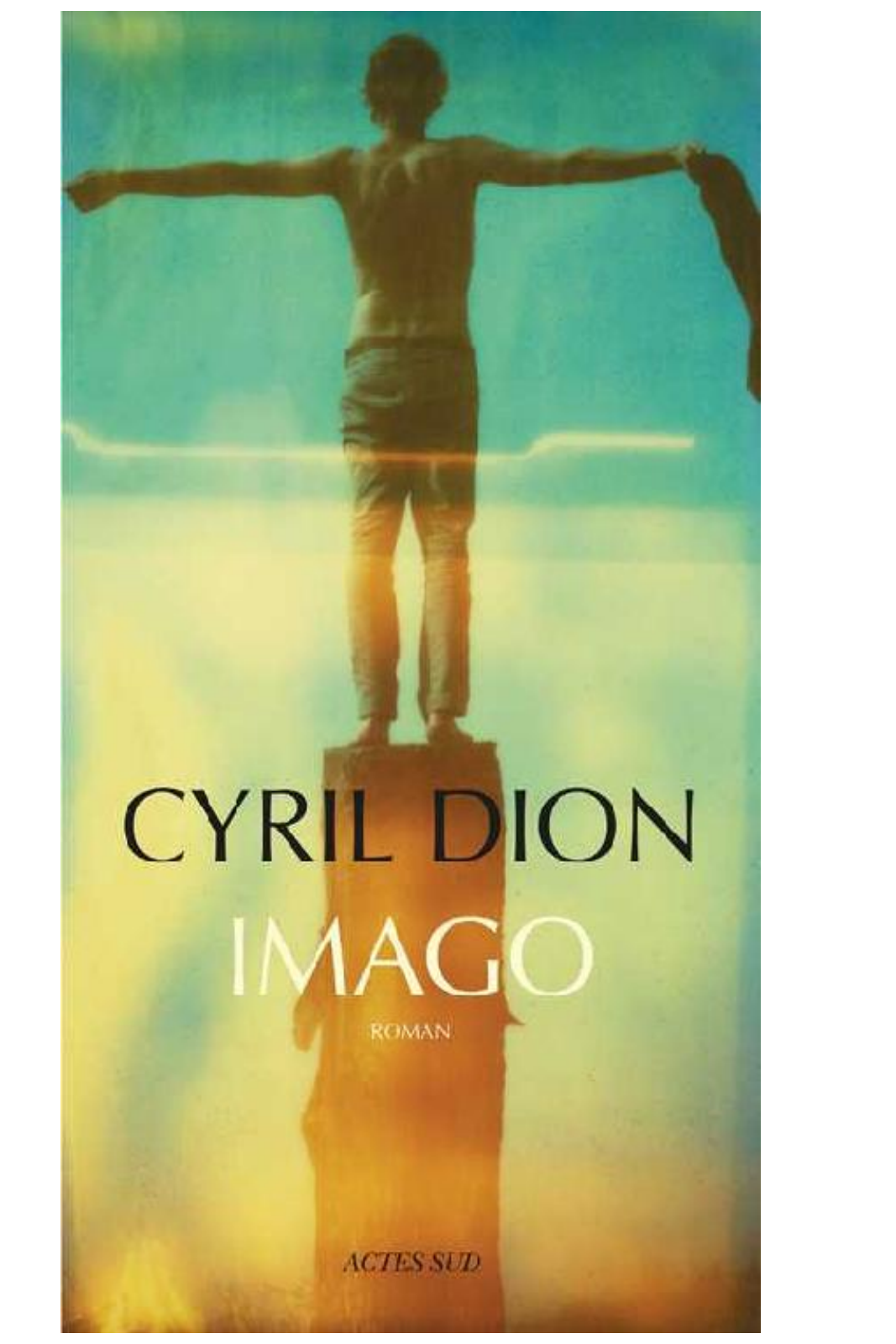
LANZAROTE
Caliente.COM



CYRIL DION
IMAGO

ROMAN

ACTES SUD

A person stands on a tall, rectangular pedestal, their arms outstretched horizontally. They are silhouetted against a bright, hazy sky where the sun is low on the horizon, creating a strong lens flare. The person is wearing dark shorts. The overall color palette is dominated by the warm tones of the sunset: oranges, yellows, and soft blues.

CYRIL DION

IMAGO

ROMAN

ACTES SUD

Le point de vue des éditeurs

Parce que son frère s'apprête à commettre en France l'irréparable, Nadr le pacifiste se lance à sa poursuite, quitte la Palestine, franchit les tunnels, passe en Égypte, débarque à Marseille puis suit la trace de Khalil jusqu'à Paris. Se révolter, s'interposer : deux manières d'affronter le même obstacle, se libérer de tout enfermement, accéder à soi-même, entrer en résilience contre le sentiment d'immobilité, d'incarcération, d'irréparable injustice.

Sous couvert de fiction, ce premier roman est celui d'un homme engagé pour un autre monde, une autre société – un engagement qui passe ici par l'imaginaire pour approcher encore davantage l'une des tragédies les plus durables du ^{xxe} siècle.

Cyril Dion

Né en 1978, Cyril Dion est le cofondateur avec Pierre Rabhi du mouvement Colibris. Également cofondateur de la revue Kaizen, il publie son premier recueil de poèmes, Assis sur le fil, en 2014 aux éditions de La Table ronde. En 2015, il écrit et coréalise avec Mélanie Laurent le film Demain, qui obtient le César du meilleur documentaire en 2016.

Du même auteur

Assis sur le fil, poèmes, La Table ronde, 2014.

Demain : un nouveau monde en marche, Actes Sud, coll. "Domaine du Possible", 2015 ; nouvelle édition, 2016.

Demain : les aventures de Léo, Lou et Pablo en quête d'un monde meilleur, Actes Sud junior, 2015.

© ACTES SUD, 2017

ISBN 978-2-330-08641-1

Cyril dion

Imago

roman

ACTES SUD

Imago (n. m.) : désigne le stade final d'un individu dont le développement se déroule en plusieurs phases (en général œuf, larve et imago).

La mue qui aboutit à l'imago est dite imaginale.

Tu étais dans mes bras. Ta peau contre ma peau. Ton corps lové contre ma poitrine, aspirant chaque particule de l'air que je respirais. Ta main ne pouvait rien contenir que mon doigt. Le fracas de ce monde ne pouvait t'atteindre, tant que ma présence chaude t'enveloppait. Cette tendresse absolue, ce cocon que chaque être humain aspire à retrouver, une vie entière, ce refuge qui n'est qu'amour et sécurité, ce que les gens appellent Dieu, avec le fol espoir qu'un Père divin les reprendra dans ses bras lorsque leur cœur se sera définitivement effondré..., je pouvais te le donner. Tout ton corps me réclamait. Tes phalanges autour de mes phalanges. Tes membres abandonnés sur mon ventre. Ton souffle sur ma peau. Tes joues que je mordillais. J'étais ton Éden et ton dieu. J'étais l'espace de ton existence. Enfin je pouvais prendre soin de quelqu'un comme j'aurais aimé qu'on prenne soin de moi. Qu'on me caresse et me protège. Et pourtant la peur me tenait. Le regard de Tarek me transperçait. Je savais que tôt ou tard un voile passerait sur ses yeux et que je n'existerais plus. Que je n'aurais jamais existé. Qu'il lui faudrait devenir cette brute froide. Je savais que je ne pourrais rien, mais je te serrais. J'avais peur de t'étouffer. Quand Tarek s'est approché, je t'ai tenu plus fort, jusqu'à te faire pleurer. Il a fait signe à son frère de m'agripper les bras. Ils appuyaient sur mes muscles. Je n'avais plus de forces. Mes yeux ne pouvaient s'arrêter de couler, mais aucun son ne sortait de ma bouche. Je luttais. Après une minute ou deux, il a fini par te prendre. C'est à cet instant que j'ai crié. Comme si mon ventre tout entier se déchargeait dans ma gorge. Vite, ils se sont enfuis. Mon enfant dans leurs bras. Tâchant d'étouffer tes braillements. Lorsque les infirmières sont arrivées, il était déjà trop tard.

Les hommes t'ont pris et c'est comme si mes entrailles se déchiraient une seconde fois. Comme si mon corps s'ouvrait en deux et que l'obscurité l'envahissait. Rien ne pouvait subsister après cela. Je savais que jamais je ne te reverrais. Qu'ils seraient prêts à me frapper pour leur honneur. Qu'ils avaient en eux cette brutalité, cette chose que les

mâles ne peuvent réprimer, leur stupide instinct. Ce que tu finirais par développer à leur contact : la peur des femmes, la peur des autres, la suprématie des couilles. Ma poitrine, mes paupières étaient agitées de spasmes, d'une colère explosive, électrique, mes mains saisissaient les draps, les froissaient de toutes leurs forces, sans que mes jambes puissent faire le moindre mouvement. Avec ma bouche, je mordais le tissu. Tuer, c'est tout ce que je pouvais imaginer. Les tuer tous. Décharger quelque part cette rage qui m'empoisonnait. Je pouvais hurler encore, pleurer et frapper les montants du lit, cette peine ne pourrait plus me quitter.

1^{re} PARTIE

Nadr habitait au nord de Rafah, quelque part au milieu du champ d'ordures qui faisait face à la mer. Chacune de ses journées commençait au lever du soleil, à l'heure où les premières chaleurs le tiraient du lit. Il se lavait au-dessus du seau, puis se plantait devant l'entrée du petit bâtiment. Devant lui, il posait ses deux seuls livres, qu'il lisait et relisait. L'un de Darwich, l'autre de Rûmî. Vers huit heures commençait le défilé : jeunes, vieux, femmes, enfants. Il les regardait s'agiter dans la poussière et les détritiques, le dos bien calé sur son vieux siège de toile. Ce qu'ils appelaient encore "le camp" (mais qui, d'un camp de réfugiés avait progressivement été transformé en quartier sale et délabré) était aux portes de la ville et, dès les premières heures du jour, de petites grappes d'hommes s'en échappaient, quittaient les amas de ferraille et de pierres, les ruelles aux édifices morcelés, les dédales de fils électriques et de canalisations sauvages, pour rejoindre les rues animées du centre. Pas un ne pouvait déloger Nadr de son trône en lambeaux. Il leur criait de foutre le camp et restait assis à contempler le vide, faisant crânement rebondir son couteau dans sa paume. Il ne s'intéressait pas aux informations et se contentait de hocher la tête à celles qu'on lui rapportait d'Al Jazeera, de CNN, d'Euronews, d'Al Arabiya, de la MBC, de la BBC... Autant que possible, il évitait de s'éloigner du quartier.

Son frère ne lisait pas de livres, ne connaissait rien à la poésie. Avait toujours préféré trifouiller les moteurs, courir après un ballon plutôt que d'user ses yeux sur un paquet de feuilles imprimées. Khalil était plus jeune que Nadr. Enfant, il était si malingre que Nadr devait le protéger des autres gamins. Un soir sur deux, il revenait à la maison les yeux furieux et le visage couvert de croûtes. Khalil détestait se battre alors que Nadr adorait se rouler dans la poussière et sentir ses poings craquer contre les mâchoires. En grandissant, Nadr s'était désintéressé des combats et Khalil s'était passionné pour les armes. Secrètement d'abord, avec un peu de honte. Puis plus ouvertement, à mesure que des hommes plus âgés lui en mirent entre les mains. Nadr

tentait de les chasser, mais sans résultat. Un temps, Khalil s'était fait embaucher dans une usine de chaussures juste après la frontière israélienne – trois heures bloqué le matin et autant le soir – avant de se faire renvoyer et de revenir dans la bande de Gaza. Maintenant, tous deux travaillaient à la carrosserie de Jalil ou au restaurant de leur oncle Mokhtar, chaque fois qu'on avait besoin d'eux. Grossissant les petits groupes d'hommes qu'on voyait se presser dans les échoppes et les ateliers, passant le plus clair de leur temps à fumer et à rire, tandis que deux ou trois d'entre eux se concentraient sur leur ouvrage. Khalil méprisait leur condition. Rêvait d'autre chose que de moisir dans une prison en ruine. Depuis quelque temps, il s'était rapproché du Hamas, s'agitait autour des cadres du parti, haranguait les foules aux rassemblements, s'inventait une piété. Embarrassait Nadr. Lui aussi avait été démarché par ces types. Mais il ne parvenait pas à les aimer. Leurs discours étaient gorgés des mots du prophète mais rien de ce qu'il percevait ne collait vraiment avec son idée d'Allah, de la beauté, de l'éternel. "Ou bien parais tel que tu es, ou bien sois tel que tu parais", écrivait Rûmî. Aucun de ces hommes n'était à la hauteur de cette phrase.

Les journées étaient longues dans l'atelier ou sur le seuil de l'abri et, lorsque le soleil se couchait, il migrait vers la plage, s'affalait sur le sable et attendait que les derniers feux meurent sur l'onde, fumant la moitié d'un joint ou mâchonnant un tuyau de plastique. Machinalement, il posait sa langue sur la cicatrice de sa lèvre, juste en dessous de sa narine gauche. Il la passait et la repassait encore, redessinant chaque point, chaque suture, évaluant silencieusement l'aspérité sur l'ancienne plaie. Puis il jetait le tuyau et, lentement, rejoignait l'intérieur de son semblant de maison, enfin gagnée par la fraîcheur.

Khalil s'approchait rarement de son frère, hormis pour le narguer ou quémander de l'argent. Lorsqu'il l'aborda ce jour-là, il venait de dénicher quelques shekels et Nadr présuma donc qu'il s'agissait de moqueries.

— Qu'est-ce que tu fais ? avait-il demandé.

— Qu'est-ce que tu crois que je fais ? avait répondu Nadr.

L'autre se dandinait d'une jambe sur l'autre, cherchant comment

tirer le meilleur parti de ce qu'il avait à dire. Nadr coupait silencieusement le haschich sans lui prêter attention. Khalil tourna ostensiblement les talons en lançant :

— Je pars avec Ali et Ahmad à la maison du grand-père. Salut !

— Reviens ici ! glapit Nadr.

L'autre fit volte-face, l'air triomphant.

— Qu'est-ce que vous allez foutre là-bas ?

— Ça t'intéresse ?

— Je veux juste savoir comment une bande de crétins comme vous a pu s'imaginer qu'elle arriverait jusque chez le grand-père et en reviendrait.

Khalil éclata de rire et fila sans se donner la peine de répondre.

Au début de l'après-midi, entassés dans une Mercedes verte des années 1970, ils s'étaient mis en route pour l'autre morceau de la Palestine, de l'autre côté du pays juif. Nadr fumait, accoudé à la fenêtre, et ne voulait adresser la parole à aucun d'eux. Sur ses genoux, il avait posé le livre de Darwich offert par son grand-père le jour de ses dix-huit ans. "Ainsi qu'une fenêtre, j'ouvre sur ce que je veux..." Derrière lui, les ruines et les caravanes, sur les côtés, les oliviers et les acacias, devant, la route interminable et nue. Les autres portaient pour les bijoux de la grand-mère, les bijoux dissimulés dans une cache de l'escalier, les bijoux restés sans maître lorsque la maison avait été désertée en 1948. Ils portaient parce qu'il leur fallait une raison de partir. Ils se réjouissaient déjà en pensant aux putes et à l'argent minable qu'ils exhiberaient. Ils se racontaient leur vie nouvelle, hors de l'enclave, les téléviseurs et les voitures de sport. Aucun d'eux n'avait la moindre idée de ce qui se passait à cent kilomètres, hormis ce qu'ils pouvaient voir sur les écrans. Aucun d'eux ne savait ce que valaient les bijoux si tant est qu'ils existent. Mais il fallait bien partir.

Ils roulèrent une trentaine de minutes avant d'apercevoir l'immense parking et les murs de béton du check-point de Kerem Shalom. Il était désert. Seuls les militaires étaient en faction. "Souhaite-moi le bonjour / dis-moi n'importe quoi / que la vie me traite tendrement", se récita Nadr. Ce Darwich écrivait les mots que Khalil et les autres n'auraient pu dire. Eux se contentaient de paroles vulgaires, de mots qu'on jetterait comme des verres vides sur un muret, en pissant longuement

sur les briques. Darwich pouvait traduire la réalité, la retourner. Révéler sa grâce et sa beauté.

Derrière les barrières, les murs, les barbelés, s'étendait un monde inconnu. Rien n'était si vaste que l'idée de la route au-delà du drapeau flottant, rien n'était si clos que cette végétation famélique, brûlant sous le ciel dur. Khalil tapotait le tableau de bord, le regard perdu. Les autres sifflotaient en se grattant la barbe. Nadr fumait joint après joint, la main posée sur l'entrejambe. Au check-point, les jeunes types, boutons d'acné sur le front et fusils d'assaut en bandoulière, bloquaient la file de camions de l'ONU qui avaient l'habitude d'approvisionner la bande de Gaza. Du côté palestinien, il n'y avait personne. Tout le monde avait été évacué.

— On dirait qu'ils ont tout bouclé ! s'exclama Khalil.

“Dans un film américain, pensa Nadr, la voiture filerait droit et les balles fuseraient tout autour, le pare-brise exploserait sans qu'aucun de nous ne soit blessé, Khalil conduirait en se planquant derrière le volant et nous traverserions en trombe. Puis, le check-point passé, nous découvririons du sang sur la banquette et l'un de nous écroulé. Nous trouverions le temps de lui dresser une sépulture en pleurant sur sa tombe (à moins que nous ne fassions une prière).”

— Qu'est-ce qu'on fait ?

La question paraissait absurde tant la situation était prévisible. Venir jusqu'ici n'avait pas de sens.

— Vous n'aviez aucun plan, pas vrai ? ricana Nadr.

— Ferme-la. Bien sûr qu'on avait un plan, mais pas si tout est bouclé...

Aucun d'eux n'était dupe. Il s'agissait de tromper l'ennui. Mais il fallait jouer le jeu jusqu'au bout. Être ici leur faisait du bien. Un instant, ils s'imaginaient au-delà des grillages, au-delà de l'horizon, et un souffle puissant les grisait.

— Alors il n'y a qu'à...

De petits nuages de poussière se formaient sur la ligne séparant le ciel de la terre, tandis que des grondements s'élevaient, épars, sans qu'il soit vraiment possible de savoir d'où ils arrivaient.

— La ferme !

Ils connaissaient parfaitement ces bruits et les sentiments de peur,

de colère, d'humiliation qui les accompagnaient.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il vaut mieux rentrer fissa, répondit Nadr.

— Pas question, siffla Khalil. On les caillasse.

Les quatre hommes se dévisagèrent brièvement.

— Je ne sais pas si... reprit Nadr.

— En tout cas, moi, je reste. Fuyez si vous voulez.

Khalil fit une embardée et ramena la voiture en amont du check-point, sur le bord de la route qui conduisait à Rafah. À quelques centaines de mètres, les barrières se levaient et laissaient passer une cohorte de chars israéliens. Khalil bondit hors du véhicule avant que les autres n'aient pu dire le moindre mot. Il trotta sur quelques mètres et se planta sur une dune, tout près de l'itinéraire supposé des chars. Devant, les machines progressaient. Au-dessus, le bruit s'emparait de l'espace. Pas d'endroit où aller, pas de mouvement possible hormis reculer.

Lorsque les engins furent à leur niveau, tous se jetèrent derrière des buissons. Fébrilement, à quatre pattes, ils se mirent à collecter des pierres. De petits cailloux oblongs, d'autres carrés et plats, il leur en fallait des tas. La peur, la fureur mécanique à quelques mètres d'eux précipitaient leurs gestes, les rendaient maladroits. Ils étaient obsédés par cet amoncellement de pierres, comme si leur vie en dépendait soudain.

— Je pense que c'est une mauvaise idée, haletait Nadr tout en continuant à amasser.

— Ferme-la, et prends-en d'autres. Là ! Regarde derrière toi, imbécile.

Khalil serrait les dents, possédé par la hargne. D'une voix étranglée, il commandait son petit bataillon, les envoyant à droite, à gauche, comme un général en perdition.

— Maintenant préparez-vous. Si vous voyez une tête dépasser, il ne s'agit pas de la manquer. Si Dieu le veut, nous aurons peut-être la chance de tuer un de ces fils de chien.

“Je ne vois pas ce que Dieu vient faire là-dedans, pensait Nadr. Je ne vois pas ce que Dieu va faire s'ils laissent leurs canons cracher sur nous.”

Khalil se retourna et leur jeta un bref coup d'œil. Nadr tremblait. Les autres gardaient obstinément les yeux rivés au sol pour éviter tout contact.

— Tenez-vous prêts ! vociféra Khalil. Sa voix était presque emportée par le brouhaha.

Nadr pensait ne jamais pouvoir bouger. Rester paralysé par la peur. Puis les chars arrivèrent et Khalil lança le signal. Ils se dressèrent et, de toutes leurs forces, firent voler les pierres en direction de la masse informe qui fondait sur eux. Ils sentaient leurs bras devenir gourds tant ils mettaient de force dans chaque lancer. Puis ils s'accroupissaient pour saisir d'autres cailloux, se relevaient, s'accroupissaient encore, se relevaient, s'accroupissaient... Ce manège ne dura pas plus d'une quarantaine de secondes. Les pierres jaillissaient par dizaines, allaient mourir sur la tôle effrayante, rebondissaient avec de ridicules petits sons presque inaudibles au milieu du fracas des chaînes et des moteurs. Les chars continuaient à progresser, insensibles à ces absurdes grattements sur leurs corps de plomb. Le premier passa et le découragement s'empara des quatre hommes. Pourtant Khalil leur fit signe et ils se retournèrent, noyés dans un océan de poussière. Avec toute l'énergie qui leur restait, ils libérèrent une nouvelle volée de projectiles. Un grognement humain répondit quelque part. "Allah ouakbar !" exulta Khalil. Puis deux détonations retentirent et l'un des corps près de Nadr s'effondra. "Allah ouakbar !" continuait à vociférer Khalil.

— Couche-toi ! hurla Nadr. Couchez-vous tous !

Ils s'aplatirent sur le sol et se mirent à ramper à toute vitesse dans la direction opposée. D'autres détonations se succédèrent. Des jets de terre et de roche venus de nulle part les encerclaient. Nadr ne savait plus où se diriger. Il rampait sans réfléchir. Ses coudes se déchiraient. Derrière lui, le sol continuait à vrombir et à trembler sous le poids des monstres métalliques. Peu à peu, l'air devint plus clair et il se remit sur ses jambes, le dos courbé, prêt à courir. À cet instant, il eut l'intuition que le char allait tirer et plongea. Un bruit fracassant déchira l'espace et une gerbe explosa à quelques mètres de lui. Il frappa violemment le sol de ses deux poings. Il aurait voulu hurler qu'ils avaient les mains nues, qu'ils n'avaient que des pierres à opposer

à une armée, mais personne ne l'entendait. Les mâchoires fixées l'une à l'autre, il se redressa et, dans un effort surhumain, s'élança vers la colline. "Khalil ! Par ici !" rugit-il. Il ne s'était toujours pas retourné et n'avait pas la moindre idée de la nature du danger ni de l'endroit où se trouvait son frère. À chaque seconde, il pouvait s'écrouler, traversé par une balle ou démembré par un obus. Il parvint pourtant en haut et dégringola la pente. Puis il creusa, s'acharnant à dégager un trou assez grand pour s'enfouir sous le sable. Cette idée lui aurait paru ridicule une demi-heure plus tôt, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il finit par s'arrêter, abruti de fatigue, lorsqu'il entendit les véhicules s'éloigner. Il s'allongea. Ou plutôt son corps s'affaissa jusqu'à tomber. Il reposait sur le côté, la tête tournée vers le ciel. Le jour était calme à nouveau et les images des combats paraissaient déjà irréelles. Contempler l'azur lui avait toujours fait cet effet. Il imaginait le dôme au loin, si vaste qu'il surplombait l'horizon, au-delà de ce qu'un homme peut embrasser. De l'autre côté du bleu, il se représentait les étoiles, l'espace obscur et infini, jalonné de petites lumières suspendues. Tout sur cette terre devenait si petit, si relatif. Son cœur battait toujours. Trop vite. Les traces de la course, les relents d'angoisse, la persistance de la rage et de la peur, rien ne s'était évanoui dans le sillage des chars. Quelque chose en lui ne voulait plus se relever. Rester couché jusqu'à l'oubli. Goûter à un repos sans fin. Les grognements et les cris le ramenèrent à la vie. Sa tête saignait un peu. Il se hissa sur la dune et vit Khalil, penché sur Ahmad, inerte, baigné de sang. Ali était assis à quelques mètres, tenant le bout de son bras arraché, hurlant de douleur. Les victimes jonchaient les routes et les mots et leurs noms sont des bribes de lettres mutilées comme leurs corps, se récita Nadr. Mais le spectacle nu était bien plus cruel encore.

Le boulevard grouillait déjà de centaines de boîtes en taule lorsque la silhouette de Fernando Clerc se découpa, longiligne et souple sur l'asphalte. Avec régularité, il progressait vers le 104, ne détournant que rarement la tête vers les vitrines qui jalonnaient son parcours. Il portait un complet sombre de chez Willman et un feutre noir qu'il remplacerait, dès les premiers jours de mai, par un couvre-chef en paille tressée, cerclé d'un ruban. Une fine moustache et des lunettes rappelaient l'admiration sans bornes qu'il vouait à un autre Fernando, dont les vers le transportaient. Un volume de sa poésie reposait trois cent soixante-cinq jours par an dans sa mallette de cuir souple. Lorsqu'il franchissait les portes automatiques de l'immeuble aux alentours de sept heures cinquante, Fernando Clerc ne manquait jamais de se féliciter. Le siège de la réceptionniste trônait, inoccupé, derrière le large bureau de verre, et le hall vibrait d'un silence recueilli. Une nouvelle journée de travail pouvait commencer.

Ce matin-là, les informations défilaient sur le mur de télévisions. Les bombes, Gaza, les gravats, tous ces gens dans la rue, agglutinés et vociférant. Fernando Clerc scrutait leurs peaux brunes, leurs cheveux noirs, ces bâtiments qu'on aurait dits calqués les uns sur les autres, bloc après bloc. Il percevait l'énergie fantastique dégagée par cette foule, les pulsations déchaînées, absentes des cohortes parisiennes. Il resta un instant encore devant ce flot d'images sans paroles, face à cette succession de mouvements emprisonnés derrière une vitre sans tain, comme suspendus dans un temps et un espace intermédiaires. Puis il s'éloigna d'un pas précipité, soudain dégoûté par ce qu'il voyait.

Peu d'hommes trouvaient autant de plaisir à l'ouvrage que Fernando Clerc. Le plus clair de sa journée se déroulait dans une petite cellule à la moquette grise. Le mobilier, d'une extrême propreté et d'un manque absolu de fantaisie, était identique à l'ensemble des fournitures du bâtiment. Bureaux aux revêtements synthétiques, armoire en métal et portes coulissantes en plastique noir, chaises roulantes-rotatives,

tables de réunion en bois vernis, stores aux lattes de plastique souples et bruyantes. L'ensemble était agrémenté de quelques calligraphies chinoises et arabes – tirées du *Tao-tö-king* et du Coran – et d'une reproduction des *Raboteurs de parquet*, flattant sa conception de l'effort et du travail bien fait. Sur son bureau trônaient quelques ouvrages, soigneusement choisis et mis en évidence : les haïkus de Buson, les sonnets de Rilke, *Le Roi Lear* et l'incontournable *Livre de l'intranquillité*. À chaque heure était dévolue sa tâche. Et plus particulièrement, son dossier. Arménie, Malaisie, Togo, Fernando Clerc n'avait qu'à passer en revue les colonnes de chiffres, les tableaux, les estimations, les indicateurs, pour dresser un premier état des lieux. Déficits, corruption, manque de gestion, laxisme économique... D'un coup de crayon sec et incisif, il inscrivait ses premières observations, puis consacrait une demi-heure à approfondir chaque point, méthodiquement. Enfin, il synthétisait dans son cahier ses conclusions et recommandations. Quelques heures plus tard, un autre fonctionnaire, plus haut placé, recevrait le précieux feuillet et décrocherait son téléphone. À l'autre bout de la ligne, un dirigeant étranger devrait se prononcer sur les mesures proposées. De sa réponse dépendrait l'obtention des précieux crédits. Ainsi, le Fonds réorientait le monde. Et Fernando Clerc avec lui.

Tout comme son modèle Fernando Pessoa, il trouvait indigne d'exploiter un unique champ de sa personnalité. Lorsqu'il franchissait les portes vitrées du 104, il aimait à penser qu'il plongeait dans un premier espace de lui-même, clair, méthodique, mathématique. Il aimait la cohérence de cet espace, son unité. Les éléments s'y succédaient habilement, facilement, les actions y étaient confortables car profondément logiques, l'avenir y était rassurant car prévisible, souriant car contrôlable, cristallin dans ses causes et ses effets, efficace dans ses remèdes et ses conclusions. C'est à ces critères qu'il s'était attaché pour composer sa tenue et forger sa méthode. C'est à ce diapason intérieur qu'il s'accordait à l'heure d'aborder un dossier. Jamais il ne se laissait bêtement séduire par l'apparence des faits mais s'attelait à démêler leurs causalités, leurs enchevêtrements. Lorsqu'il s'installa à son bureau ce lundi matin, on y avait déposé la chemise bleue renfermant son ouvrage. D'un geste fluide et maîtrisé, il fit

basculer la couverture de sa main droite à sa main gauche, à la manière d'un sportif qui, des milliers de fois, a répété son mouvement. Tandis qu'il parcourait les premières lignes, un spasme contracta son visage. Il hésitait à replonger son regard sur le petit tas de feuilles imprimées. Puis finit par s'y résoudre...

Une nouvelle guerre avait éclaté et fait redoubler les violences entre Israël et les territoires palestiniens. Depuis six mois, l'une des pires sécheresses jamais enregistrée avait anéanti la région. Un afflux massif de population avait été repoussé aux frontières de l'Égypte, aux checkpoints de Gaza et de Cisjordanie. Jusqu'ici, seul le passage de Kerem Shalom continuait à laisser entrer l'aide humanitaire à Gaza. La colère grondait et les islamistes en profitaient pour recruter. La veille, quatre-vingt-deux civils israéliens étaient morts dans l'explosion d'une boîte de nuit alternative. Tenue par des gauchistes qui croyaient bon de ne pas contrôler les clients à l'entrée. Trois kamikazes s'y étaient fait sauter, simultanément. L'attentat le plus meurtrier en soixante-dix ans de cohabitation. Revendiqué par le Hamas. Depuis quelques heures, les avions pilonnaient les points névralgiques de tout le territoire et Tsahal venait de lancer une offensive terrestre. Dans le même temps, les Israéliens avaient fermé Kerem Shalom et bloqué toute entrée de carburant, de nourriture et d'eau à Gaza ou en Cisjordanie. Les États-Unis et l'Europe protestaient mollement. Leurs opinions publiques étaient horrifiées par l'attentat. Voyaient revenir le spectre du terrorisme dans leurs propres cités. Le gouvernement du Fatah était une nouvelle fois au bord de la banqueroute. Les fonctionnaires grognaient, les Palestiniens passaient illégalement en Égypte et en Jordanie pour y acheter à prix d'or des denrées. Fernando Clerc devait évaluer la participation du Fonds et les conditions d'attribution des crédits destinés à l'aide humanitaire, au soutien de l'administration centrale. Lorsque le déluge barbare aurait cessé et avant qu'il ne se déchaîne à nouveau. Un fonctionnaire du gouvernement palestinien devait lui rendre visite l'après-midi même, avant qu'un autre, plus haut placé, ne rencontre son supérieur hiérarchique le mardi de la semaine suivante.

Il balaya les chiffres provisoires des conséquences de l'offensive israélienne :

460 morts dont 59 % de civils
près de 70 000 déplacés sur l'ensemble du territoire
10 000 bâtiments détruits
500 000 habitants privés d'accès à l'eau potable

Brusquement, il referma la chemise et, se dressant, fila en direction du bureau de son supérieur.

Barnes était un type vulgaire, familier, politique, franco-américain. C'est lui qui dînait avec les délégations, léchait les bottes de leurs supérieurs, lui qui fumait et buvait en faisant mine d'analyser la politique internationale. Barnes avait été un brillant avocat, des années plus tôt, doublé d'un habile politicien de seconde zone. Ici, il était en transit, et Fernando Clerc devait le supporter le temps que sa mission s'achève. Mais Dieu que le temps était long.

La porte de Barnes était largement ouverte sur le couloir et il était encore en train d'accrocher son manteau lorsque Fernando Clerc déboula.

— Barnes, je ne veux pas de ce dossier.

— Salut Clerc.

— J'ai toujours été parfaitement clair, pas de Moyen-Orient.

— Écoute, personne n'est disponible et la direction veut que le sujet soit traité en priorité. Tu es le meilleur analyste...

— Barnes ! hurla Fernando Clerc. Tu ne m'as pas écouté. pas de moyen-orient ! Je n'en veux pas et je n'y toucherai pas.

Barnes s'était enfoncé dans son fauteuil. Il regardait Fernando Clerc avec un mélange de surprise et d'amusement.

— Mon vieux, il va falloir te calmer. Tu sais à qui tu parles ?

— Je le sais parfaitement.

— Alors baisse d'un ton.

— Je n'y toucherai pas.

— Tu vas prendre ce putain de dossier sinon c'est la mise à pied.

— Vas-y.

Cette fois, Barnes se leva. Dressa son corps massif devant son subalterne.

— Écoute, je ne sais pas ce qui t'arrive, mais je te garantis que tu vas traiter ce dossier. Ou plus jamais tu ne remettras les pieds dans ce service. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Fernando Clerc tourna les talons et claqua la porte derrière lui.

L'homme qu'on lui avait envoyé était d'âge moyen. Une vieille montre à gousset traînait sur sa cuisse droite, rythmant péniblement l'entrevue de son tic-tac mécanique. Il portait un costume gris bon marché et une cravate bleu sombre. En prétextant une chute de document, Fernando Clerc put apercevoir les grosses chaussures de ville marron aux semelles de plastique qui soutenaient ses revers de pantalon (on ne portait plus de revers, personne n'en portait plus). C'était un fonctionnaire sans importance mais capable d'éclairer les zones arides de son dossier et c'était bien la seule chose qui importait. Il posa des questions brèves et précises. L'autre répondit par des faits. L'entretien dura une quarantaine de minutes.

Lorsque la porte se fut refermée, il poussa un soupir de soulagement, se hâta d'annoter son dossier et le transmit à son assistante pour répercussion immédiate à l'étage supérieur. Il avait réussi à limiter au maximum les contacts avec l'homme et il ne lui avait fallu que quelques minutes pour synthétiser ce qu'il avait pressenti. Ces visites n'étaient que formalités. Il aurait tout aussi bien pu tirer ses conclusions sans jamais avoir à écouter les jérémiades de ce fonctionnaire. Il l'avait d'ailleurs fait des dizaines de fois, sans en informer sa direction. Sa grille était infaillible. En dix ans, elle ne l'avait jamais trompé. Il n'avait qu'à l'appliquer. Ainsi, il pouvait consacrer les dizaines d'heures économisées chaque année à la lecture de ses précieux ouvrages. D'ici une poignée de minutes son travail serait survolé par Barnes, qui ne trouverait rien à y redire. La réponse serait alors expédiée, dans des délais dépassant l'entendement pour n'importe quelle administration, particulièrement française.

Il aimait penser à la puissance du Fonds. Une armée d'hommes et de femmes déterminés, disciplinés, une sorte d'ordinateur organique prêt à recevoir, traiter et digérer la moindre information pour la transformer en une direction nouvelle. Une orientation plus saine et cohérente pour le monde et les hommes qui l'habitent. Soulagé, il expédia le reste des affaires courantes et s'apprêta à rejoindre son foyer.

Lorsque Fernando Clerc émergea à nouveau des portes du 104, la nuit était noire. Sur l'avenue, quelques moteurs grondaient encore

sous les rangs de lumières orangées. Un délicieux frisson le parcourut, comme si l'obscurité l'enveloppait. Il ne lui fallait qu'une poignée de minutes pour regagner l'embouchure du métro. Quatre à quatre, il descendit les escaliers qui conduisaient aux quais souterrains. Le wagon était encombré lorsqu'il y pénétra. Quelques hommes en complet y côtoyaient une foule de jeunes gens, parés pour la soirée. Il choisit un strapontin et déroula ses jambes. Puis il approcha son front de la vitre, presque jusqu'à l'y coller, et plongea son regard dans le dédale des tunnels aux parois régulières, baptisées de la sueur et du sang des ouvriers. Ces évocations nourrissaient une certaine conception du peuple bâtisseur que Fernando Clerc chérissait.

Arrivé chez lui, il gravit d'un pas lesté les marches moquettées. Dans sa mallette, les rangées de chiffres et les colonnes abruptes quantifiaient le monde. La clé pénétra la serrure, troublant un instant le silence de son appartement. Deux enfants malingres relevèrent le nez de leurs livres et tournèrent leurs yeux vers lui. Fernando Clerc posa sur eux un œil attendri, répondant silencieusement à leurs sourires. Puis il se dirigea vers la cuisine, adressa un salut distant à l'employée de maison et gagna sa chambre, où sa femme regardait l'émission du soir. Il l'embrassa sur le front et disparut dans le dressing.

Le dîner ne manquait jamais d'être servi à vingt heures. Fernando Clerc pouvait y abreuver ses enfants de ses préceptes et appréciations. Avidé, il les encourageait à l'interroger sur l'actualité internationale. Il parlait peu de son travail au 104, mais les gratifiait de quelques adages. Il aurait tant aimé leur transmettre – par Dieu sait quel fluide – son savoir et son expérience.

Les nuages s'amoncelaient. Amandine se tenait sur le haut du promontoire, entourée de végétation. Des gerbes, troncs, lianes, feuilles, souches s'éparpillaient sur le flanc de la colline. Elle s'étourdissait de la lourdeur de l'air, guettant l'instant où le ciel s'épancherait sur la terre. Elle hésita à poursuivre sa promenade, mais rapidement y renonça. Elle fit volte-face et quelques minutes plus tard l'eau se déversa. Les gouttes martelaient son crâne, collaient ses cheveux. Sa veste et son pantalon étaient devenus une deuxième peau. Péniblement, elle progressait dans l'escarpement, se tenant aux racines et aux troncs, s'appuyant sur les roches. Ce n'était pas encore la boue. Mais cela le deviendrait. Elle s'immobilisa et, avec une joie compulsive, rejeta la tête en arrière pour prendre l'averse en plein visage. Sa peau ruisselait, elle fronçait les paupières tout en retenant son rire. Ses cheveux en paquets dégouлинаient et l'eau formait une large flaque à ses pieds.

Lorsqu'elle pénétra dans la maison, de larges traces apparurent sur le carrelage. Rapidement, elle ôta ses bottes, courut à l'étage, retira ses habits et les étendit sur le radiateur. Puis elle se retourna, face à son reflet nu. Sa peau était parsemée de flétrissures et de taches. Elle s'approcha. De petits plis, de minuscules vallées ; c'était une peau magnifique. Le toit grondait au-dessus d'elle. Tout autour, les feuilles crépitaient, l'eau des gouttières se déversait et créait de nouvelles cascades, grossissant les mares. Elle songea à rester nue encore un peu mais se ravisa. Elle enfila un jogging et une tunique polaire. Son corps était toujours mobile, souple, même lorsqu'il lui faisait mal. Elle avait traversé soixante-deux années sans jamais le casser, le mutiler. Ses mains parcouraient l'étendue de fils tissés. Les mêmes vêtements depuis des décennies. Un nouveau à Noël et puis un autre à son anniversaire. Toujours des cadeaux. Elle ne voyait pas d'intérêt à constituer une garde-robe au fin fond d'une forêt. Personne à qui la montrer que les sangliers, les écureuils, les chevreuils... Il y avait bien de quoi faire un effort dans son armoire, pour les grandes occasions.

Le reste du temps, une tenue suffisait. Comme un uniforme. Elle admirait les robes des moines franciscains, tibétains. Un seul habit sublimé ; simple et souverain. La pauvreté et la grâce. Libéré des tourments et des angoisses. Libéré des regards et pourtant les attirant. Comme un enfant du désert : nu sous une seule robe. Tunique blanche immaculée. Le corps exultant de se mouvoir sans entraves.

Ses petits-enfants avaient mille vêtements. Un pour chaque jour. Lorsqu'ils venaient, la plupart restaient dans la valise. Ils n'avaient pas l'air de s'en porter plus mal. Dieu sait pourquoi leurs parents les lui laissaient. Son gendre devait la trouver excentrique. Sa fille lui parlait avec un brin de condescendance agacée. Pourtant, ils lui confiaient leur bien le plus précieux, leurs entrailles. Les enfants adoraient la forêt, les animaux. Comme une lointaine famille retrouvée. Comme une mère vers laquelle on se précipite et qui ouvre les bras. Elle s'appuya contre la fenêtre et essaya de s'imaginer ce qu'ils feraient la prochaine fois. Elle aimait les observer. Poser un siège sur le perron ou s'installer sur le canapé et les laisser bouger, sauter, escalader, lire, crier, dessiner, remplir de petits gobelets et les vider. Chacun d'eux était un univers. Les adultes aussi. Mais les enfants n'étaient pas mal à l'aise si on les fixait, ils ne considéraient pas cela comme inconvenant, déplacé ; ne se mettaient pas à échafauder mille scénarios pour calmer leur peur. Ils étaient sans cesse émouvants. Avec les enfants, elle n'avait pas de conversation à tenir, pas de banalités, pas de mots creux à extirper de sa gorge. Elle pouvait sonder la profondeur de leurs yeux. Ses bras parlaient, ses yeux, ses jambes et son dos parlaient. Quatre fois par an, elle changeait d'intérieur, épousait les ondulations mystérieuses de la nature. Avec Inès et Victor, ils grattaient la terre humide. À l'automne, ils écartaient le lit de feuilles et y enfonçaient de petits glands dont la germination avait commencé. Victor disait qu'ils plantaient des chênes. Et à certains égards c'était vrai, même si elle n'avait jamais vu qu'un de ces glands soit devenu plus qu'une pousse malingre. Ils s'affairaient sur le sol et elle ressentait un mélange d'amour inconditionnel et de gravité. Comme si la profondeur de l'existence de ces enfants, dans une nature parfaite, détonnait avec ce qu'elle connaissait de la vie. Cet écartèlement était insupportable. Sa génération avait découvert le monde au bout de la rue. Par la radio,

d'abord. Puis à travers les images qui déferlaient des quatre coins du globe, en noir et blanc, puis en couleur, et qui s'étaient généralisées. À tel point qu'elle se demandait parfois si elle avait réellement vu les paysages d'Afrique du Sud, de Thaïlande, ou s'ils n'étaient qu'une poignée d'images imprimées dans son cerveau. Oui, le monde était au bout d'une télécommande, d'un pouce sur un smartphone, d'un banal voyage en avion, pourtant il ne lui avait jamais paru si vaste et étranger.

Jalil était plus âgé que Nadr. Ce jour-là, il dormait sur la banquette arrière de la vieille Ford qu'il tâchait de réparer. Comme il avait l'habitude de le faire aux heures les plus chaudes de la journée. C'est avec lui que Nadr pouvait parler des images qui le hantaient. Des trous noirs et velus. Des sensations de déchirements dans sa poitrine. Des cauchemars coincés au fond de l'océan. Jalil était celui qui lui avait révélé la vérité. Pourquoi la couleur de sa peau. Pourquoi les boucles souples. Pourquoi les yeux clairs. Leurs quatre bras étaient pris dans la ferraille d'un moteur, un jour où Khalil était à l'un de ses entraînements de tir à la con.

— Personne ne sait qui est ta mère. Il n'a jamais voulu le dire.

— Alors comment avez-vous su que ma mère n'est pas ma mère ?

— Ton père habitait en France quand tu es né, il devait avoir une femme là-bas, je n'en sais rien... Il n'en parlait pas. Toujours est-il qu'un jour il est revenu ici. Avec un gamin sous le bras.

— Qui avait quel âge ?

— Quelques mois. C'est pour ça que tu ne peux pas te souvenir.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Rien ! Tu fais semblant d'écouter quand je parle ? Il n'a rien dit. Il s'est installé. A trouvé la maison pourrie où vous habitez, s'est mis à soigner les gens autour et, au fur et à mesure, ça s'est su qu'un médecin était revenu de France, qu'il avait fait des études sérieuses. Les gens de Khan Younès sont venus le chercher pour l'hôpital. Après ça, plus personne n'a songé à l'emmerder. C'était déjà un miracle qu'un médecin se pointe au milieu de l'enfer, alors on n'allait pas lui demander d'où venait son gosse. Il connaissait ta mère de longue date, enfin la mère de Khalil...

— Ne fais pas comme si ce n'était pas ma mère, sale con...

— ... bref, tu as compris ce que je veux dire. Ta mère était son amour de jeunesse, il avait promis de rentrer une fois ses études terminées, une fois qu'il aurait amassé de l'argent en France. Elle s'est occupée de toi comme de son fils et, rapidement, ton frère est né.

Alors elle s'est occupée de vous deux. Quand elle est morte, il n'a plus jamais voulu se remarier.

— Je connais cette partie de l'histoire...

— C'est toi qui as voulu savoir...

Ce jour-là, Nadr n'était pas rentré chez lui, n'avait pas mangé, pas bu, pas parlé à qui que ce soit. Il aurait aimé exploser avec l'une de ces bombes, être réduit à néant.

Aujourd'hui, il trépigne aux portes de l'atelier, hésite à réveiller Jalil, à le serrer dans ses bras, comme la dernière personne qui vaut vraiment quelque chose, le seul à ne lui avoir jamais menti. Voudrait pleurer avec lui la mort d'Ahmad, l'entendre le réconforter. Lui demander quoi faire avant que la violence et les cortèges ne se déchaînent à nouveau dans les rues. Mais il n'ose pas le secouer. Rien ne pourrait l'apaiser de toute façon, il est déjà trop tard.

Le petit matin. Des costumes noirs, gris, bleus, des cravates unies, sans tons, de longs pardessus, des chaussures à boucles, la rue était peuplée de ces hommes pressés, un masque rigide sur leurs joues lisses, et Fernando Clerc était l'un d'eux. Ils s'engouffraient dans sa rue et progressaient régulièrement tout au long de la zone semi-piétonne. Ces hommes émergeaient des porches, des allées, lui emboîtaient le pas, le précédaient, le côtoyaient. Puis ils descendaient avec lui sous le sol et grouillaient sur les quais, dans les couloirs, dans les rames, repliés sur les banquettes aux revêtements synthétiques, de longues feuilles de journal et des smartphones entre les mains. Que penser de ces hommes-là ? Avec acuité, il les observait, les sondait, se faisait sensibilité, à la manière de Virginia Woolf. Celui-ci qui penche dangereusement la tête, endormi par le roulis, et ces deux femmes qui ne peuvent s'empêcher de pérorer, leurs cous dressés à la perpendiculaire de leurs corps, comme deux poules aux yeux fixes et bêtes.

— Il est incapable de faire autrement...

— C'est une catastrophe...

— C'est tout simplement quelqu'un qui ne peut pas se remettre en question.

— S'il ne peut pas admettre... si la prochaine fois, quand je vais le voir... Je pense que...

— C'est une vraie catastrophe...

Les conversations enveloppaient ses oreilles, se développaient en mille ramifications, la masse sonore devenait bouillie, onde, puis son attention se focalisait à nouveau et les mots se détachaient. Des corps, avachis, se tordaient dans des positions absurdes. Rien dans ces bêtes paroles ne valait la peine d'être dit, rien dans ces émanations mécaniques, électriques de leurs cerveaux, n'avait la moindre importance, n'avait la moindre chance de peser sur la marche de l'humanité.

— Tu te rends compte, quand je l'ai rapporté, il l'a retourné dans

tous les sens et m'a regardé en me demandant si je l'avais porté ?!

— Et tu l'avais porté ?

— Mais ça n'est pas la question, ça n'est pas du tout la question !

Le train s'arrêta et Fernando Clerc fut emporté par la masse des corps qui se déversait. Un petit gros le poussait tandis qu'une femme trop parfumée se récriait et que la fourrure de son manteau effleurait sa joue. La chaleur était presque insupportable et les gouttes humectaient sa chemise. L'eau, absente il y a une minute encore, affleurait au sommet de ses fesses et inondait les fibres de ses sous-vêtements, comme les contours de son front. D'autres corps suaient autour de lui et une odeur rance saturait l'air, le prenait aux narines.

— Pourquoi tu ne prends pas ta voiture ? lui répétait Alva. Tu ne froisserais pas tes costumes, tu ne sentirais pas tous ces gens, tu ne respirerais pas cet air affreux...

— Je la prendrai, répondait-il. Mais il aimait la bousculade et l'entassement. "Nulle part je ne pourrais les voir ainsi, pensait-il. Que ferais-je dans ma boîte de tôle et d'aluminium sinon contempler d'autres boîtes de tôle et d'aluminium ? L'air confiné n'aurait aucune saveur et m'assécherait la gorge. Ici, je suis au milieu d'eux, qui se poussent et s'agitent."

À petits pas, ils avançaient, et il était au cœur de leurs manières empressées, de leurs peaux rouges et moites, des kilomètres de tissus, des kilos de cuir qu'ils portaient. Un pas, puis deux, puis dix sur le béton ciré, le cortège progressait vers les marches, avec ses oreilles et ses bouches par milliers qui ne se disaient rien, ces regards qui ne se croisaient pas, ou sans réellement le remarquer. Tout près d'eux, Fernando Clerc tenait son ouvrage dans sa mallette. Son chapeau trônait au-dessus de toutes les autres têtes et ses formes longilignes épousaient la foule. Une autre cohorte de wagons jaillit de l'embouchure sombre dans un déluge de crissemments. Avec le bruit, l'air se modifia, la densité se transforma, soudainement pleine de cette masse verte et blanche qui progressait comme un monstre aux entrailles grouillantes. Les battants s'ouvrirent brusquement et une masse compacte vint grossir celle déjà sur le quai. "Les poètes parlaient-ils de nature ? Mais de quelle nature ?" Il observait les cheveux noirs, dressés, épars, drus ou piquants, et jamais la nature ne

lui apparaissait. Il regardait les yeux, les peaux, les néons, la voûte des tunnels. Puis il fixa le visage d'un homme qui marchait près de lui et, dans sa joue vieille d'au moins soixante ans (où était donc passée la peau rose et fraîche ? où étaient parties les cellules d'enfant ?), dans les replis flasques et décollés de chair qui pendaient au-dessous du menton, dans la pâleur et la couleur de cette peau plissée (était-elle jaune ou grise ?), dans les sourcils gris comme brûlés, il lui sembla voir cette nature cachée ; les organes écœurants.

La pluie tombait, tout en haut de la colonne mécanique qui gravissait inlassablement les arpens souterrains. Dès qu'il le put, Fernando Clerc s'extirpa de la colonne qui s'étirait de la bouche de métro et s'aplatit contre un mur. Il les regarda s'éloigner comme chaque matin, puis reprit sa marche, d'un bon pas. Il ne parlerait à aucun, ça n'était pas nécessaire. Il progressait sans se presser mais régulièrement, avec exactitude, les semelles de ses chaussures claquant sur le bitume et la voûte de son pied déroulant son mouvement jusqu'au bout des orteils.

Ils avaient fait revenir l'homme aux semelles de caoutchouc. Le dossier transféré n'avait pas été validé par Barnes. Il fallait le compléter. Fernando Clerc était abasourdi. Plus que ça. Il ne trouvait pas de mots. Le dossier trônait. Oui, il trônait. Seul au centre de son espace de travail. Posé négligemment par un subalterne qui n'avait aucune idée de ce que cet acte pouvait signifier. Petit infirme qui venait porter la leçon au gymnaste. Comment Barnes pouvait-il avoir rejeté son travail ? Il connaissait Barnes, c'était un cynique. Il ne serait pas venu lui chercher la petite bête tout seul. Il savait mieux que personne qu'il ne servait à rien d'ergoter. Alors pourquoi jouer avec lui ? Cela devait venir d'ailleurs. Forcément d'ailleurs. On frappa à la porte et le fil de ses pensées se désagrégea. Il dut faire volte-face avec violence car Ludmilla eut un mouvement de recul en apparaissant dans l'encadrement de la porte.

— Votre rendez-vous est arrivé.

Il se contenta de hocher la tête. Son accent germanique violentait les mots, les rendait âpres et désagréables. Il ne lui donnait pas la moindre envie de répondre. Il fit le tour de son bureau et s'assit pour marquer sa supériorité. L'homme était arrivé à l'heure, comme la

première fois, même avec un peu d'avance. Il portait la même montre, le même costume – car il n'en avait qu'un, Fernando Clerc l'aurait parié, tout comme il eût parié qu'en retroussant ses revers il trouverait les mêmes chaussettes de laine kaki à bouloches (et peut-être même trouées). Le Palestinien se tenait devant le bureau de Fernando Clerc avec ce petit air de servilité et d'arrogance qu'il méprisait. Il lui souriait. Devait se réjouir. Une nouvelle nuée de questions s'abattit sur lui avec une précision mécanique. Il y répondit d'une voix faible, monocorde, mais presque impatiente. Puis il s'arrêta, hésitant, et se mit à fixer son interlocuteur. Fernando Clerc, imperturbable, ne levait pas les yeux, tâchant de comprendre où cette manœuvre voulait l'entraîner.

— Il est assez difficile d'imaginer ce que peut être la réalité de mon pays, assis dans ce bureau... commença-t-il en s'empêtrant. Puis après un silence :

— Je suis palestinien par mon père, mais ma mère vivait dans un autre pays. Je ne l'ai pas connue.

Fernando Clerc tressaillit. Il continuait à fixer l'homme, dont la voix s'affermissait.

— Je ne pense pas que des images derrière un écran, des articles ou des dossiers puissent remplacer une seule minute de ce que vous pourriez vivre à Damas, à Ramallah ou à Gaza, continua-t-il.

Des frissons parcouraient l'échine de Fernando Clerc et une étrange sensation de dédoublement paralysait son écoute.

— Nous sommes ici pour trouver des solutions, articula Fernando Clerc. Je vous rappelle que des terroristes palestiniens ont tué quatre-vingts civils israéliens, c'est un acte de guerre...

— Nous n'approuvons pas la politique du Hamas. Vous le savez. Nous avons condamné l'attentat. Mais vous n'ignorez pas non plus que les hommes et les femmes de mon pays vivent en cage... dans une cage crasseuse, en ruine... Sont privés d'eau, d'électricité... Qu'ils sont sans cesse humiliés, rabaissés, bombardés... Que feriez-vous à leur place ? Pardonnez-moi ces mots, mais je ne crois pas que vous sachiez ce que la destruction de votre foyer signifie, l'assassinat de vos amis, des enfants de vos amis, de vos neveux et de vos nièces...

Dans un effort surhumain pour se contenir, Fernando Clerc leva la

main. Il ne pouvait supporter ce flot larmoyant une seconde de plus. Répondre ne l'arrêterait pas. Pire, cela pourrait l'attiser. Il lui fallait donc l'interrompre de façon plus radicale. — J'espère que grâce à notre entrevue, tout ceci trouvera rapidement une issue, énonça-t-il doucement. Puis il se leva et tendit la main à l'autre, qui arborait un air de parfait dégoût.

Il le reconduisit et se retint de claquer la porte derrière lui. Il la rouvrit et se dirigea vers le bureau de Barnes. Il frappa. Puis, n'y tenant plus, saisit la poignée et s'engouffra sans très bien mesurer l'audace dont il faisait preuve.

Barnes était au téléphone. Lorsqu'il vit le visage de Clerc, il écourta sa conversation et raccrocha le combiné.

— Assieds-toi, commença-t-il.

— Pas de baratin. Dis-moi pourquoi.

— Calme-toi.

— Je suis calme, je veux savoir pourquoi.

— Je suis emmerdé. Je ne voulais pas faire ça.

Barnes avait toujours ce type de langage. Barnes ne lisait pas les poètes. Il n'était qu'un rouage.

— Dis-moi pourquoi.

— On nous met la pression.

— On te met la pression.

— À toi aussi, je te signale, dit-il dans un sourire.

Puis se ravisant :

— Ne le prends pas trop à cœur, d'accord, ce n'est qu'un dossier qui est revenu. Je sais que tu es exigeant, que tu es le meilleur de nos analystes. Ce n'est pas pour rien que tout le monde t'appelle "la pendule".

— M'appelle comment ?

— Tu ne savais pas ?

Il fit mine de s'esclaffer et, à nouveau, se contint.

— Il y a eu plusieurs articles.

— Ça fait des années qu'il y en a. Et des livres et des rapports d'ONG.

Et alors ?

— Nouvelle administration aux États-Unis...

— Ça me donne la nausée.

— ... nouvelle vision de la politique étrangère, de l'aide au développement.

— Arrêtons les conneries. Ils vont changer un iota de ce que nous faisons ?

— Non.

— Alors ? De quoi s'agit-il ? De la presse ? On va me renvoyer les dossiers pour que la presse puisse dire que la nouvelle administration réprimande les fonctionnaires du Fonds ? Que nous devenons altermondialistes ?

— J'imagine.

— Très bien, alors renvoie-les aux autres, lança-t-il en se levant. Et choisis-les bien ! conclut-il en claquant la porte.

En rentrant ce soir-là, il repensa à l'homme aux semelles de caoutchouc. Comment aurait-il pu lui expliquer que ses parents, ses cousins ne seraient pas sauvés de cette façon ? Qu'il ne s'agissait pas simplement d'arroser des régimes stupides et corrompus avec les dollars du Fonds et l'aide humanitaire. L'assistanat ne changeait rien au problème. La structure tout entière devait être modifiée, réorientée. L'argent devait être dirigé, de façon chirurgicale, devait être pesé, échangé, en contrepartie d'engagements clairs, définitifs, obligeant les dirigeants à revoir leurs politiques intérieures, à ouvrir des négociations, à éradiquer leurs terroristes, à développer leurs économies, à s'enchâsser dans des zones de libre-échange, qui garantiraient la paix, durablement. À l'instar de ce que l'Union européenne avait su construire, entraînée par la France et l'Allemagne. Il ne comprenait pas le travail du Fonds. Le regardait de façon acerbe et caricaturale. Comme la plupart des altermondialistes, comme n'importe quelle personne qui ne s'est jamais confrontée aux problèmes tels qu'ils sont, qui n'ont jamais mené de négociation internationale, jamais dialogué avec un gouvernement...

Fernando Clerc soupira. Plonger dans son livre. Plonger dans les entrailles bétonnées de la ville et s'imprégner de mots transcendants. C'est tout ce qu'il pouvait maintenant désirer. Il s'assit dans son wagon et ouvrit *Le Gardeur de troupeaux*. C'était extraordinaire. Son corps tout entier pénétrait une bulle flottant au cœur de ce monde abject. De la posture minuscule où il se trouvait, il parcourait un univers de

sensations, une pléiade d'instants sacralisés par la littérature tandis que les veaux autour de lui ne vivaient rien (rien qui vaille la peine d'être vécu). Distraitement, ces gens lisaient les torchons gratuits qu'on distribuait comme on pisse à l'orée des embouchures. Ils s'abreuvaient de cette langue atroce, plate, banale, approximative... Passaient leurs journées vissés à leurs smartphones, avides de stimuli colorés, de tweets, de *like*, de *candy crush*... Enfermés dans de minuscules morceaux de métal et de verre rétroéclairés. Voilà pourquoi le monde courait à sa perte. Dieu sait si l'un d'entre eux (rien qu'un) connaîtrait un jour ces cieux et ces abîmes, cette exaltation mystique que la lecture des poètes lui procurait. Rien ne servait de s'exciter en contemplations stériles à Angkor, Rio ou New York, noyé dans une masse de touristes crétinisés. Tout était déjà présent dans l'esprit des grands hommes, des prophètes, des voyants, et lui, Fernando Clerc, plongeait allègrement dans ces milliers de pages. À travers chaque détail insignifiant : ces allers-retours, ces petites marches, ces tronçons de couloir, ces morceaux de rue parcourus mille fois, usés par des pas sans cesse identiques et sans cesse renouvelés, il cherchait à se saisir de sa propre essence. Il ne méprisait pas les voyages, il n'en éprouvait tout simplement pas le besoin. Et cette tendance se confirmait à mesure que les années s'écoulaient. Schubert le transportait, Bach le transfigurait, Beethoven l'exaltait, Mozart le charmait... Quel besoin avait-il de parcourir des places vulgaires aux sites dénaturés et aux hôtels bon marché ? Il savait comment ces hôtels étaient financés et cette peinture du tableau lui suffisait. Les cahots du train le soulageaient, extirpaient de son corps toute tension. Il ne faisait qu'un avec cette fange, par le truchement de la poésie. Puis, brusquement, la rame s'arrêta. On fit l'annonce d'un incident passager. "Une de ces formules d'illettré qui ne veulent rien dire", pensa-t-il. Mais il était trop habité pour y prêter attention. Ils étaient à quelques centaines de mètres de Châtelet-Les Halles. Il faisait atrocement chaud. Après quelques minutes, le train redémarra au ralenti et finit par émerger dans l'immense cave. Sur le quai, un attroupement s'était formé. Lorsque les portes s'ouvrirent, il se fraya un chemin jusqu'à ce qu'il aperçoive une femme à genoux. Un filet de liquide rouge s'écoulait de sa tempe. Elle y plaquait sa main

comme pour boucher un trou, essayant vainement de contenir la matière souple et gluante qui barrait maintenant sa joue. Fernando Clerc resta un instant interdit. L'espace autour de lui était toujours le même et pourtant cette femme y ajoutait une note surréaliste. D'autres visages semblaient happés par ce spectacle anodin d'une femme qui saigne. "Nous avons oublié jusqu'à l'existence du sang, que nous étions faits de sang", se dit-il. Cette image l'horrifiait autant qu'elle le fascinait. La foule s'amassait derrière lui et il fut contraint de continuer sa progression jusqu'au quai adjacent où devait passer la correspondance. Il distingua quelques femmes penchées au-dessus de la rambarde des escalators, le visage tordu et grimaçant. La majorité des autres étaient plongés dans leurs activités, les écouteurs vissés sur les oreilles et les pouces sur leurs écrans. Lui-même en voulait un peu à cette inconnue d'avoir rendu ses jambes flageolantes, d'avoir créé cet embouteillage de corps raides, d'avoir attiré à elle toute l'attention... Il était étrange de lui en vouloir et il s'étonna de sa propre colère. "La nature grouillante, visqueuse et dégoulinante nous révulse mais malgré tous nos efforts, nous devons toujours la subir, nous la subissons jusqu'ici, au cœur de la civilisation", songea-t-il. Un bruit attira son attention. Il crut entendre un moustique. Il avait une aversion absolue pour les moustiques. Il se retourna violemment et heurta la tête d'un autre passager. L'homme poussa un cri et plongea son visage dans ses mains. Fernando Clerc blêmit et lâcha presque son attaché-case. Une centaine de paires d'yeux confluèrent dans sa direction. Il ne trouvait pas de mots, ne parvenait pas à desserrer sa mâchoire pour articuler.

— Est-ce que ça va ? finit-il par lâcher.

— Pauvre con, grogna l'autre en montant dans le wagon sans même lui jeter un regard.

Fernando Clerc se figea et laissa l'ensemble des voyageurs monter dans la rame et partir. Quelques minutes plus tard, de nouveaux visages, de nouveaux attachés-cases avaient investi la station et il était à nouveau anonyme parmi eux.

Il sentit son dos se redresser.

La jambe de Victor dépassait du lit. Amandine la remit en place, suspendue aux courbes de son visage. Les adultes projettent tant d'idées sur l'innocence des enfants. Elle ne pouvait s'empêcher d'y voir un reproche. Qu'avait-elle fait de l'innocence de ses propres enfants ? Elle les avait abrutis de codes, de règles, d'interdictions. Les avait conformés à l'étroitesse de son existence, raccordés à la misère standardisée, encombrés d'objets, cantonnés à des espaces clos. La colère. La révolte. La furie. Jamais elle ne s'en était vraiment débarrassée. Comme un ultime élan de survie. Qu'on lui foute la paix maintenant. Elle vivait dans les bois.

Et pour autant, était-ce mieux ? Oui cela l'était. Elle avait besoin de vide. D'espace et de vide. L'horizon, le silence, la solitude étaient-ils le plus grand luxe que le monde moderne puisse nous offrir ? Elle le croyait. Et pourtant cette idée l'indisposait. N'y avait-il de salut que dans l'exil et l'exclusion ? Amandine se sentait lasse. Ne plus rien supporter de l'air ambiant, du désert urbanisé, de la fourmilière minérale, de la frénésie et de l'étouffement, était-ce satisfaisant ? L'un de ses fils lui avait été arraché. L'autre lui était devenu insupportable. Il n'allait pas assez vite, rêvassait, faisait ses choses d'enfant, ne prêtait pas attention à sa souffrance, à sa fatigue, à ses difficultés. Elle l'avait secoué, intimidé, lui avait intimé l'ordre de lui obéir, aveuglement. Je suis ta mère. C'est comme ça. C'est moi qui sais. Tais-toi. Tu es privé de ci. Tu n'as rien à dire. Je ne te demande pas ton avis. Tu vas en prendre une. Merde. C'est toujours la même chose avec toi... Les heures et les jours avaient filé sans même le sentiment de les avoir vécus. Rien ne pouvait être plus atroce. Le rythme infernal avait tué la présence, l'avait obscurcie. Ici dans les bois, elle pouvait s'immerger dans chaque minute, prendre le temps de sentir la vie s'écouler dans ses membres. Elle pouvait jouir de l'existence sans contrainte ; sans substitut. Au prix de la solitude. Elle n'avait plus à évoluer dans une boîte. Enfermée de son plein gré entre quatre murs. Elle pouvait se tenir au milieu de l'atmosphère. Couper le vent. Plantée sous la voûte.

Dans le froid. Peu importait. Elle pouvait bien marcher dans la nuit. Les bois noirs autour d'elle bruissant de mille vies invisibles, de milliers de craquements, de frottements. Personne auprès de qui se justifier, personne à rassurer, pas de mensonges.

Elle s'abîma dans le visage du garçonnet. Ses traits étaient si souples, réguliers, francs. La chaleur était douce. Les aspérités du parquet effleuraient irrégulièrement ses pieds. Le monde entier ronronnait sûrement quelque part au-dehors, mais à l'intérieur de la maison, on n'entendait que le bruit de l'horloge, qui rythmait le silence.

Amandine eut la sensation d'être habitée par le bois, la lumière, la poussière, peuplée de chaque élément. En emménageant ici elle avait redécouvert le temps. Profiter de l'étirement des minutes, du ciel, des bruits, des paroles. Lire. Plonger dans un univers qui n'était pas le sien, sans se laisser cadencer par la ville, le téléphone, les e-mails, les mille contraintes du quotidien. Sans courir, sans perpétuellement vivre hors d'haleine. Aujourd'hui, rien ne lui paraissait plus précieux. L'agitation sans limite du monde la désarçonnait. Quelle richesse et pourtant qu'il était abrutissant de se trouver au milieu de cet essaim. Les mégapoles grotesques et dissonantes, Internet, Facebook, des millions d'existences mêlées, des millions de photos prises par des êtres humains éperdus, d'exister envers et contre tout. Ici, la vie se réduisait à ce qu'elle était, sans besoin d'aucun témoin pour lui donner de la valeur. Respirer n'avait rien d'anodin, marcher était un acte suprême. Les personnes de son âge étaient inadaptées au monde bruissant des capitales. On les poussait sur les trottoirs parce qu'elles n'avançaient pas assez vite, on les écoutait en levant les yeux tant leurs mots semblaient décalés, ennuyeux, on ne leur écrivait plus parce qu'elles ne savaient pas relever un e-mail. On rigolait quand elles parlaient de fax, qu'elles essayaient dans un effort bouleversant d'imiter le langage de cette culture obsédée de jeunisme. Puis on finissait par les parquer, à l'écart de cette société à laquelle elles étaient devenues inutiles. Amandine s'était parquée toute seule. À l'abri des cantines lugubres et des mouvoirs en formica. Son dernier souffle, elle préférait le rendre à la nature dont elle était issue. Au bois, aux feuilles sèches, à la poussière.

Plus jeune, elle rêvait d'une vie exceptionnelle. Avait, comme chaque adolescent, eu ce fantasme d'elle-même qui finit par s'évaporer, se rationaliser chez la plupart des gens. Ne pas se contenter de la médiocrité. De ce qu'elle considérait comme la médiocrité. Travailler parce que c'est comme ça. Ne rien savoir vraiment. Attendre la retraite. Consommer, se marier, avoir des enfants, faire l'amour une fois par semaine. Être fatiguée. Voyager en espérant que le dépaysement comblera, pour quelques jours au moins, notre faille obscure. Revenir et recommencer comme avant. Mourir après une vie d'avancées minuscules. Sans même être sûre d'avoir avancé. Elle avait rêvé de tremblements de terre, de misère, de missions humanitaires, de ce qu'elle considérait comme une existence pleine. Ses émotions de petite-bourgeoise occidentale, même les plus sublimes, lui paraissaient insignifiantes comparées aux combats, aux corps qui résistent de toutes leurs forces, contre la famine, la soif, le paludisme..., aux âmes qui errent dans les rues, les bidonvilles, qui luttent pour leur survie. Maintenant qu'elle était vieille, tout cela n'avait plus d'importance. L'acte le plus familier pouvait être habité d'une profondeur sans limite, chaque pensée, chaque geste avait une importance capitale. Le devenir de l'humanité, la partition régissant l'univers, se jouait à chaque instant et se construisait, sans que personne ne puisse réellement s'en rendre compte. C'est ce qu'elle ressentait aujourd'hui. C'est ce qu'elle pressentait déjà à l'époque. Lorsqu'elle était seule. Que les enfants étaient loin ou déjà couchés. Qu'elle marchait dans la forêt à la tombée de la nuit, que les images s'effaçaient, mais qu'elle pouvait sentir les arbres respirer. Il n'y avait rien à chercher. Pas d'objectif à atteindre, pas de moment à attendre, pas de bonheur à espérer. Tout était complet. Là. Sur le visage de ce gamin. Dans l'infime vibration qui émanait de son corps à peine formé, et dont le petit cerveau ne savait pas qu'il n'y avait rien à chercher. Qu'il ne lui restait qu'à déployer sa sève, à lentement dériver de la vie à la mort, de l'état de bourgeon, de têtard, à celui de fleur, d'arbre, d'adulte, puis de s'abandonner à l'obscurité, au froid, au flétrissement. Mais au lieu de cela il chercherait sans doute à travailler dans une banque, elle le savait. C'est ce qu'ils faisaient tous. Et ils entraînaient le monde avec eux.

Avant le retrait des Israéliens, en 2005, Rafah ressemblait à une ville, quadrillée d'avenues gorgées de monde, de voitures pétaradantes, bordées d'immeubles cubiques, de palmiers... Depuis leur départ, les bombes n'avaient cessé de s'abattre. Dans certains quartiers, les rues n'étaient plus qu'un océan de gravats. Les cubes avaient été pulvérisés, répandus sur le sol du désert, la ville géométrique avait été aplatie par le déluge de roquettes.

Avant l'arrivée des Israéliens en 1967, Rafah n'était qu'une seule ville, mais après la guerre, les colons l'avaient scindée en deux, éventrée. Avaient tracé une frontière de barbelés, le long de la route Philadelphie et du mur de tôle rouge que les hommes franchissaient avec leurs cordes à nœuds. Les familles avaient été séparées, les maisons démembrées. Parce qu'elle était à la frontière, parce qu'elle était la ville des tunnels, d'où son peuple rapportait les armes achetées en Égypte, les Israéliens l'avaient bombardée, plus que toute autre cité de la bande.

Après chaque attaque, Nadr observait les quartiers alentour depuis les toits du camp. Dès le lendemain, la petite fourmilière se réactivait. Des centaines de silhouettes investissaient le champ de gravats : les hommes récupéraient les briques à peu près intactes et les empilaient, irrégulières, pour tâcher de reconstituer des murs ; les femmes exhumaient les objets personnels, en faisaient des tas, que d'autres viendraient bientôt fouiller pour y retrouver leurs biens ; les enfants, assis par petits groupes, griffonnaient dans des cahiers, s'épalaient dans la poussière pour jouer avec leurs billes. Chacun d'eux maudissait les Israéliens. Dans le cœur des plus petits grandissait la haine instillée par la souffrance des plus grands. La destruction aveugle, les corps morcelés, les visages de leurs amis tuméfiés, violacés, défigurés, leurs corps à peine formés déjà enveloppés dans des linceuls. Le petit cousin de Nadr n'avait que douze ans et il avait déjà tenu un pistolet, une kalachnikov, appris à tirer. Comme bon nombre de ses amis. Juchés sur les épaules de leurs grands frères, ils

les brandissaient dans les défilés sauvages qui succédaient aux assassinats ciblés, échauffés par les voix des mégaphones qui hurlaient et par la foule qui reprenait en chœur : “Quelle est votre constitution ? Le Coran ! Quel est le chemin à suivre ? Le djihad ! Quel est votre plus noble espoir ? Mourir pour Dieu ! Quel est votre plus noble espoir ? Mourir pour Dieu ! Mort à Israël ! Mort aux États-Unis !” Dans cinq ou dix ans, ils seraient prêts. D’ici là, leurs images d’enfants armés, braillards, se répandraient sur la toile et rejoindraient les images tournées en Syrie, en Irak, en Afghanistan, en Libye, où les bombes des Américains, des Anglais, des Français avaient déchiqueté les bras, les têtes, éventré les maisons, éviscéré les femmes et les enfants. L’espace de quelques minutes, de quelques heures parfois, Nadr voulait les rejoindre. Ne faire qu’un avec cette masse vibrante, qui donnerait à sa rage une direction. Les tuer tous. Égorger, étrangler, piétiner, écraser leurs têtes sur des murs. Venger les siens. Alors, l’idée de la guerre lui paraissait attirante. Transcendait ce quotidien infâme, réduit à l’état de bête grouillante au milieu des ruines, d’âne qui courbe la tête sous les coups de cravache. Restaurait en lui un peu de la grandeur perdue, réveillait les fantasmes de lendemains que le retour des bombes écrasait à chaque nouvelle attaque. Mais d’autres fois, un haut-le-cœur secouait son ventre à la vue de ce troupeau hurlant, de cette foule d’hommes chavirée de souffrance, possédée par la rage, de ces enfants qui jouaient à la guerre, de ces milliers de voix qui ne connaissaient plus leur voix, mais que les cris d’un chef excitaient, comme des automates. Nadr les haïssait, comme il haïssait les Israéliens. Il ne savait plus qui haïr, qui aimer, alors il retournait dans son abri et se roulait un joint ou, comme aujourd’hui, rejoignait Jalil dans son atelier. La ferraille y sentait l’huile et le mazout. Les monceaux de carburateurs, de rétroviseurs, de pots d’échappement, de cardans, de portières, de vitres, de filtres à air ou à eau, encombraient le moindre centimètre carré et il devait sans cesse pousser les uns pour ranger les autres. À l’extérieur, le carnage était plus impressionnant encore. Des milliers de pièces s’y entassaient. Un horizon entier de tôle et de caoutchouc ; débris désassemblés de petites boîtes qui faisaient la fierté de leur propriétaire. Après quelques heures de travail, les bras

de Nadr étaient noirs jusqu'au coude et son dos se courbait sous le poids de ses deux mains lestées. Au-dehors, les explosions redoublaient. À chacune d'elles, il pensait hurler comme en écho à la plainte des arbres et de la terre. Nadr, Nadr. Elle l'appelait, le suppliait. Mécaniquement, il gratta sa barbe courte, à la jonction du visage et du cou. Le jour où Ahmad avait été tué, il avait couru trouver sa famille, dévalé la pente qui menait à leur maison. Mais déjà le cortège était dans les rues, tirant et hurlant. Khalil tenait son fusil au-dessus de la tête, le doigt sur la gâchette. Une fois la procession terminée, cet imbécile s'était enfermé chez Abu Azzam pendant une heure. Les femmes gardaient leurs distances, craignaient la violence des hommes. Savaient qu'il ne pourrait y avoir de repos avant qu'ils n'aient expurgé leur colère. Plus tard dans la soirée, lorsqu'il vit revenir Khalil, il savait. Son œil était vide. Il ne put s'empêcher de lui barrer la route.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tu sais très bien ce que je vais faire. Et tu devrais le faire aussi.

— Pour qui ? Pour ces cons qui te font miroiter l'amour d'Allah ? Et puis quoi ? Les vierges ? Les rivières de vin ?

— Je ne crois pas à ces conneries.

— Grâce à Dieu.

— Toi, tu es au-dessus de ça, pas vrai ? Tu préfères tes livres... Et puis après tout, ce n'est pas ton peuple...

— Répète ce que tu viens de dire ?

— Je dis que tu as du sang de meurtriers dans les veines, fils de chienne !

Nadr se jeta sur Khalil et le projeta à terre. Son corps lourd fit voler la poussière. Nadr, écumant, le foudroyait du regard.

— Comment tu m'as appelé sale petit merdeux ? Comment tu as appelé notre mère ? Tu veux que je te saigne pour voir si ton sang est de la même couleur que le mien ?

Khalil projeta ses jambes de toutes ses forces et faucha violemment son frère. Nadr s'écrasa sur le sol à son tour. Il bondit sur Khalil, et chercha à l'empoigner, à le frapper au visage. L'autre saisit l'un de ses poignets, le fit basculer et l'enfourcha. Lui tenant la glotte suffisamment serrée pour empêcher toute réplique.

— Notre mère, hein ? Tu t'étais bien gardé de me dire que ta pute de mère était française. Voilà pourquoi tu restes le cul sur ta chaise et le nez dans tes bouquins.

Nadr tentait de se débattre mais chaque mouvement l'étouffait davantage. Épuisé, il laissa retomber ses bras en croix sur le sol.

— Est-ce que tes putains de livres racontent comment les Français et les Anglais ont envoyé les juifs ici ? Que ces chiens vendent aux juifs les armes qui ont tué Ahmad, papa et maman ? Hein ?! Tu ne réponds pas, petit Français ?

Nadr suffoquait. Khalil relâcha son étreinte et se releva d'un bond. Nadr roula sur le côté. Péniblement, il se hissa à quatre pattes et cracha sur le sol.

— Tu as failli me tuer...

— J'aurais dû. Ça aurait fait un ennemi de moins.

— Je suis ton frère, pauvre crétin... siffla péniblement Nadr.

— C'est ce que je croyais.

— Pauvre con... Tu m'as regardé ? Tu trouves que j'ai une gueule de Français ?

Khalil ne répondit pas. Il cracha à son tour et s'éloigna en secouant ses vêtements couverts de poussière.

En entendant l'histoire, Jalil s'était contenté de hocher la tête.

— Tu ne pourras jamais le retenir. Sauf si c'est toi qui le tues.

Nadr frottait son crâne nerveusement.

— Pourquoi Paris ? Pourquoi pas Tel-Aviv ou Haïfa ?

Jalil s'essuya le front avec son avant-bras, y laissant une large trace noire. Au-dehors, les explosions avaient cessé et Nadr entendait maintenant les clés heurter les pièces métalliques, enserrer les écrous...

— C'est à cause de moi ?

Jalil sourit.

— Ne te donne pas tant d'importance. Ils cherchent un allié puissant. Le Fatah fricote avec les Américains. Eux veulent fricoter avec le Califat. Faire sauter des kamikazes à Paris attirerait leurs faveurs. En tout cas, c'est ce qu'ils croient... Le Califat veut provoquer une guerre civile entre les musulmans et les non-musulmans. Si le Hamas les aide, ils les feront entrer dans leur coalition, avec toute la

publicité qui va avec. Et ton crétin de frère est le candidat parfait.

Nadr tripotait nerveusement un vieux carburateur. Son cerveau se vidait, s'enfonçait dans un abîme noir et informe.

— S'ils croient que le Califat viendra nous aider ils sont encore plus cons que ce que j'imaginai. Personne ne viendra nous aider. Ils nous laisseront crever ici. Le Califat mange sur le dos des Palestiniens, comme tout le monde...

Jalil ne relevait pas la tête de son moteur. Nadr se balançait d'un pied sur l'autre.

— Tu crois que Khalil arrivera jusqu'à Paris ?

Jalil s'arrêta et lui lança sans se retourner :

— Rentre chez toi. Et essaie de ne pas te prendre une bombe sur la gueule.

Sur le chemin du retour, Nadr déambulait dans les ruelles jonchées d'ordures, frappait les conserves du bout de sa basket sale, perdant régulièrement l'équilibre. À quelques mètres de lui, le vieux Mustafa dépérissait devant sa maison branlante. L'apercevant, il le héla : "Ça fait trop longtemps que je ne vous ai pas vus, toi et ton frère. Va l'appeler, vous dînez avec nous." Nadr ne savait quoi répondre. Il se tenait sur le pas de la baraque, juste sous l'auvent que formait la tôle, à quelques centimètres du mur en parpaings presque détruit. Cet homme, cet ami de son père, n'avait pas d'argent, ni la moindre nourriture, il n'avait à offrir que quelques fruits secs qui moisissaient dans une boîte en plastique et peut-être quelques feuilles de thé. Il pouvait lui répondre la même chose que les autres jours et enfoncer la faim dans ses poches. Il pouvait lui sourire, prétendre qu'un dîner mijotait dans sa cuisine délabrée, prétendre que Khalil viendrait les saluer, s'asseoir à leur table, boire leur thé, avant de rentrer se coucher sur sa paillasse.

— Vraiment tu n'as pas l'air en forme, va chercher ton frère et rejoignez-nous. Nayla doit déjà être en train de préparer le repas.

Nadr s'éloigna en faisant mine d'aller trouver Khalil. Il traversa le champ d'immondices où l'âne du forgeron était attaché. Une nuée de gamins s'agitaient tout autour, le montaient, le tiraient, et frappaient de leurs toutes petites mains sa croupe décharnée. Le forgeron se tenait à côté de la bête, une casquette de cuir vissée sur le crâne

recouvrant une chevelure grasse et clairsemée. Les petits, qui n'avaient que la peau sur les os, souriaient, criaient de joie lorsque l'un d'entre eux glissait. Le forgeron ne disait rien, abattant de temps en temps sa cravache sur le flanc de l'animal.

Khalil ne viendrait pas dîner avec Mustafa et sa femme et, même s'ils ne les attendaient pas réellement, pas plus qu'ils ne les attendaient les autres jours, ils allaient préparer le thé, pendant de longues minutes. Puis ils boiraient à petites gorgées, en avalant une noisette sèche ou une amande, la croquant lentement, la suçant, tâchant d'occulter la saveur altérée, recouverte par le goût du plastique. Puis ils replaceraient la boîte et iraient se coucher, la faim leur déchirant le ventre. Le lendemain, de nulle part, ils ressortiraient des petits gâteaux secs lorsque Nadr leur rendrait visite. Ils l'accueilleraient en disant : "Pourquoi tu n'es pas venu hier soir ? Nayla avait préparé le houmous et les beignets, nous t'avons attendu, toi et ton frère (tiens, mais où est-il ton frère ?)." Puis ils allumeraient la télévision, où les femmes occidentales se pavanaient, cultivaient la maigreur pour allécher les hommes, ne mangeaient que des mets délicats et hors de prix ; où les voitures défilaient, où l'électricité jaillissait, illuminait les boutiques, les avenues, où ces porcs occidentaux s'engraissaient dans les McDonald's, où l'eau s'écoulait sans arrêt des robinets...

Khalil était déjà en route. Il avait dû rejoindre l'Égypte. Sur son lit, Nadr ramassa un livre de Darwich où il était question de cheval et de solitude.

Par la fenêtre du café, Fernando Clerc s'abîmait dans la contemplation du paysage. La brume au-dessus des immeubles bien rangés, presque fumants, la courbe des arbres, sculptés depuis la base jusqu'aux extrémités. Le quartier chic, endormi, dépeuplé de ses mâles aux premières lueurs du jour. Dans ses oreilles hurlait maintenant Schubert, ses violons, ses violoncelles. Sur ses prunelles luisaient les premiers éclats du soleil. Les corps assis et debout flottaient autour de lui, comme en apesanteur, et il eut le sentiment qu'une dimension inconnue était accessible à son cerveau, une portion de réalité que lui seul paraissait remarquer. La jeune fille poursuivie par la mort, *Der Tod und das Mädchen*, aucun de ces avachis sur leurs banquettes ne les voyait.

Il s'interrogeait parfois sur la force qui le muait. Celle des poètes, l'élan créateur, lui était obstinément refusée. Cette attribution des dons était ignoble, incohérente, comme seule la nature indomptée pouvait l'être. Lui dont les capacités, la sensibilité auraient mille fois mérité le pouvoir de créer, se voyait rabaissé au rang de simple spectateur. Il travaillait au Fonds pour corriger cette absurdité. Pour remodeler la réalité selon des critères tangibles, obéissant à des règles précises, pour exercer une maîtrise à laquelle tout esprit acharné et intelligent pouvait prétendre. Le Fonds était un lieu où s'exerçait une forme de justice et c'est exactement ce qui lui plaisait. Jamais il n'avait considéré qu'un homme pût être empêché dans son ascension par autre chose que le manque d'effort et de rigueur. Sur ce point, les hommes surpassaient la nature, y réintroduisaient l'équité. Les écologistes menaient un combat incompréhensible. Vouloir se soumettre à la barbarie de la nature, à la cruauté d'une loi incontrôlable. Il se rappelait sa terreur à la vue de centaines de moustiques, d'insectes volants ou rampants au Brésil. Il les haïssait. Il se rappelait le traumatisme des habitants après le tsunami en Asie du Sud-Est, les milliers de corps qui jonchaient les côtes, gisaient sur les toits, les arbres et dans les champs ; qui reposaient sous les ruines des

hôtels. On pouvait éviter une guerre, punir les pillards, les meurtriers, prévenir les charniers et les chambres à gaz, mais on ne pouvait rien contre la nature.

Il pénétra dans son bureau avec un peu d'appréhension. Y trouver à nouveau le dossier palestinien serait une déclaration de guerre ouverte et il ne savait comment il y répondrait. La plupart des couloirs étaient encore vides et personne ne pouvait voir son long corps raide pousser délicatement le panneau de verre et maladroitement se pencher pour observer le dessus de la table de travail. Fernando Clerc se plaisait à penser qu'il tournerait immédiatement les talons à la vue d'une nouvelle offense. Mais rien d'outrageant n'était à signaler et il put effectuer le dernier pas qui le séparait de son fauteuil.

À onze heures, il avait expédié deux autres dossiers et décida de se dégourdir un peu les jambes. Souvent, Fernando Clerc parcourait simplement les couloirs du Fonds et observait les hommes et les femmes qui s'agitaient, se levaient, se rasaient. Certains étaient si mous, si tragiquement dépourvus de consistance, de brillance, qu'il les remarquait à peine. D'autres au contraire se tenaient dressés sur leurs chaises, des tics nerveux agitant leurs pieds, leurs jambes, incapables de rester au repos. S'il s'adressait à l'un d'eux, c'est à peine s'ils ne sursautaient pas. Ils le fixaient avec des yeux apeurés. Midi et soir, ils bondissaient de leurs chaises tournantes et s'engouffraient dans les couloirs, pressés de retourner à leur vie plate. Il finit son petit tour habituel tout en se félicitant de ne pas avoir à être l'un d'entre eux.

Lorsqu'il franchit à nouveau le seuil de son bureau, il manqua de trébucher. Le dossier palestinien avait fait sa réapparition sur le bureau avec un mot de Barnes collé sur un large post-it rose. Il se précipita pour en prendre connaissance. "Ils t'envoient compléter le dossier sur le terrain. Rien pu faire. Désolé. Barnes." "Ils" t'envoient ? Est-ce que ce décérébré ne prenait plus la moindre responsabilité ? "Ils" l'envoient ?! Comme si Fernando Clerc était une sorte de poupée que l'on peut déplacer à sa guise ! Au bord de la crise de nerfs, il tournait dans son bureau, le cerveau et les jambes en feu, incapable de décider s'il devait plier ce dossier et le fourrer sauvagement dans la gorge de Barnes ou simplement jeter sa chaise en travers de la vitre de sa cellule. Finalement, il se résolut à ne rien faire. Rien du tout. À

rester assis derrière sa table de travail et à protester. Silencieusement. À la manière d'un Gandhi. Faire un esclandre ne servirait à rien. Il s'assit donc, tâchant de prendre la pose la plus digne qu'il put. Mais pendant de longues minutes, personne ne vint l'admirer dans son stoïcisme, ni même le convaincre de reprendre son ouvrage. Personne ne semblait se soucier du fait que le meilleur fonctionnaire du Fonds perde de précieuses minutes en réponse au traitement indigne qui lui était fait. Il se leva et passa la tête dans le couloir. Tout continuait comme avant. Rigoureusement. Il n'en était que plus effaré et plus abattu encore. Il allait s'affaler dans son fauteuil lorsqu'on frappa à la porte. Il se dépêcha de reprendre sa position. "Oui ?" s'entendit-il répondre d'un ton monocorde.

C'était Ludmilla.

— J'ai pris vos billets, monsieur, vous partez demain à dix heures...

Son visage devait s'être déformé de colère car la pauvre fille se figea et recula d'un pas.

— Dehors, asséna-t-il dans un souffle.

Et il s'effondra tout à fait.

2^e PARTIE

Je n'ai pas d'origine, pas de but. La terre qui devrait me nourrir se désagrège sous mes pieds, est agrippée par d'autres mains, labourée par les chenilles de fer. Le ventre où mes membres ont poussé, où mon corps a baigné, nourri de chaleur et de vibrations, m'est devenu étranger. Je ne possède plus rien qui me rattache, plus de branche à laquelle me suspendre, plus de nom qui puisse me désigner. Apatride. Orphelin. Ce qui me tourmente et me pousse, depuis que mon esprit est capable de penser par lui-même, venait donc de ce trou noir, de cette absence de forme pour me circonscrire. Khalil n'est pas né du même ventre, n'a pas jailli du même sexe. Khalil fut projeté du même gland dressé, puise ses gènes aux mêmes bourses, au même silence. Mais Khalil n'est pas moi, pas intégralement moi. Et je ne suis pas lui. Pourtant ce fil nous rattache. Et, à mesure qu'il se distend, quelque chose se déchire dans mon ventre, qui me torture et me libère. Que faire des images de cette mère qui n'était que nourrice ? Que garder de ses bras chauds, de sa bouche humide et voluptueuse qui me disait de ne pas m'en faire. De ses mots soufflés à mon oreille, dans la poussière des nuits, susurrant qu'Allah serait à mes côtés, toujours, m'envelopperait de ses bras vaporeux, lorsque la peine serait plus lourde que ce qu'un homme peut porter. L'autre mère, celle que je n'ai pas connue, m'aurait-elle murmuré les mêmes mots ? M'aurait-elle attribué le même dieu ? Aurait-elle fait jaillir les mêmes images colorées dans le noir de mon cerveau ? Qui ai-je pleuré lorsque cette mère, qui n'était que demi-mère, fut emportée par les balles ennemies ? Cette peine infinie, est-elle toujours ma peine, maintenant que je ne suis plus le sans-mère, celui qui doit venger ? Mais cette mère doit-elle être oubliée ? Ai-je le droit d'effacer sa trace, d'atrophier ma rage, parce que ma chair n'est pas née de sa chair ? Que pensait-elle de moi ? Qui aurait-elle protégé le premier si les balles avaient plu sur nos corps ? Aurait-elle fondu sur Khalil comme une louve, muée par l'instinct de ses entrailles ? Ou m'aurait-elle défendu moi aussi ? Et l'autre ? Celle qui m'a arraché à elle ou qu'on a

arrachée à moi... Où est-elle ? À Paris ? Verra-t-elle Khalil ? Devrais-je la chercher ? Je ne suis plus que gouffre, que questions. Je ne suis plus celui que j'étais.

Il me faut t'écrire, je ne peux que t'écrire.
Toi qui vis à l'intérieur de mon crâne.
Toi qui n'as plus de visage dans mes rêves, mais une ouverture béante.

Mon histoire est la tienne. Du moins en partie.
Aujourd'hui, je dois la déposer.
Qu'elle cesse de me dévorer.

Je ne sais par où commencer. Alors je vais commencer par les faits.
Tu es né en 1987. J'avais trente ans.
Avant de connaître ton père, je vivais avec un autre homme.
Ensemble nous avons eu un fils, dix ans avant toi.
J'avais quitté mes parents pour m'installer avec lui.
Je voulais vivre éventrée, incandescente. Ils me trouvaient odieusement cliché. Se moquaient de mon cirque. J'avais le sentiment qu'une famille inconnue m'avait oubliée là et qu'une autre vie devait m'attendre, quelque part. Coucher avec un homme plus âgé m'avait paru le moyen le plus simple de fuir. L'enfant est arrivé par accident, mais je n'ai pas voulu m'en séparer.

Enceinte, j'étais une autre femme. Ma colère avait disparu. Mes pensées n'étaient plus terrifiantes... J'étais en paix. J'ai toujours aimé être enceinte.

À sa naissance, pourtant, la prison s'est refermée de nouveau. Faite de couches, de biberons, d'allers-retours à la crèche, à l'école, de vaisselles, de lessives, de paperasseries... De bavardages. Nulle part je ne trouvais cette liberté rêvée, nulle part je ne pouvais être la personne que je sentais hurler à l'intérieur de moi. En réalité, je n'avais rien d'original. J'avais séduit un petit-bourgeois, conservateur brillant, premier prix de l'école du Louvre, calme, condescendant, qui assurait ma sécurité financière.

Alors, un matin, j'ai accompagné Fernando à l'école. J'ai pris sa tête entre mes paumes, je l'ai embrassé, en reniflant sa joue, son cou, ses

cheveux, puis je suis rentrée, j'ai fourré mes affaires dans un sac et je suis partie. Il n'avait que quatre ans. Je l'aimais, bien entendu. Il était même la personne que j'aimais le plus au monde. Mais je le détestais aussi.

Je ne supporte toujours pas d'écrire ces mots.

Il m'entravait. J'avais fait une erreur, une terrible erreur en le mettant au monde. Le matin même, j'ai déménagé le peu de choses que je voulais garder chez une amie. Dans la chambre de Fernando, j'ai tout rangé, disposé ses affaires en petites piles qu'il lui serait facile d'utiliser. Sur son lit, j'ai placé une carte, un mot, maladroit, abject.

Après quelques semaines, je me suis inscrite à l'école de médecine avec l'idée que je pourrais intégrer Médecins du monde, Médecins sans frontières ou n'importe quelle ONG. Je travaillais à mi-temps et je prenais Fernando tous les week-ends.

J'étais épuisée. La télévision éclairait mon salon minuscule de sa lumière blanche et bleue. Fernando la fixait en silence, son petit corps encastré dans le canapé. Quand mes yeux glissaient dans sa direction, une boule de honte agitait mon estomac. Parfois, je retrouvais de l'énergie et nous sortions. Nous nous promenions main dans la main dans le jardin du Luxembourg. Je tâchais de ne pas croiser son regard triste. Le reste de la journée, j'étais partagée entre mon besoin de réviser et la nécessité de m'occuper de lui. Certains jours, lorsqu'il ne cessait de me demander des choses, que tout s'empilait dans mon crâne, si fort qu'il me semblait que jamais je n'y arriverais, j'explosais littéralement. Il m'envahissait, violait mon espace. J'aurais voulu le frapper. Je ne pouvais plus me contrôler. Ça ne durait qu'une minute ou deux.

Plus jeune, j'avais lu ce genre de témoignage dans des journaux. Je me demandais quelle espèce de parent pouvait ressentir ça.

Lorsque je hurlais ou que je l'insultais, une part de moi s'imaginait qu'il réfléchissait comme un adulte. Qu'il voyait que je disjonctais. Mais il avait simplement peur. Je le saisisais, le secouais et je me haïssais.

Tarek était mon prof de physio, en quatrième année. Je n'étais pas amoureuse de lui. Mais ce qu'il représentait me possédait : il venait d'un pays ravagé par la guerre. Tranchait avec mes petits amis du 6^e

arrondissement, avec les bigotes de la place Saint-Sulpice, avec la normalité.

C'est moi qui l'ai entrepris.

Un soir, après la journée de cours, je l'ai retrouvé dans son bureau, en prétextant je ne sais quelle difficulté. Pendant toute la conversation, il n'a cessé de laisser traîner ses yeux sur moi, mal à l'aise, poli, mais visiblement tiraillé. J'ai posé ma main sur la sienne, approché mon visage, senti sa main empoigner ma nuque, son autre main agripper ma taille. Son haleine sentait le tabac. Mille pensées traversaient mon cerveau. "Est-ce que tu veux vraiment ? Qui est ce type dans le fond ? Je peux encore dire non ? Et s'il devient brutal ? Et s'il ne veut pas mettre de préservatif ?" Mais aucune ne s'est transformée en son, en phrase articulée. Toutes sont restées dans le noir, tourbillonnantes. Et pendant ce temps, ses mains me parcouraient. Ses larges paumes, un peu rugueuses, sur mon ventre, mon dos, sa moustache qui balayait mon cou... Quelque chose me plaisait. L'idée que mes parents me voient, que le père de Fernando me voie, que mes amis me voient.

Je l'ai laissé faire.

Un instant, il a hésité, alors je l'ai encouragé. Pourtant il me faisait presque mal.

C'est ce jour-là que tout a commencé.

Quatre nuits avaient passé depuis l'entrée des chars, une depuis le départ de Khalil et les avions pilonnaient la ville sans discontinuer. Les muezzins s'égosillaient dans les haut-parleurs mais couvraient à peine les grondements mécaniques. Nadr ne songeait même plus à se protéger des débris qui volaient, épars, et déambulait au milieu des rues. De temps à autre, il ramassait une pierre et la lançait vers le ciel, le plus haut possible, comme s'il pouvait abattre l'un des chasseurs avec ce projectile ridicule. Alors qu'il se penchait pour en attraper une poignée, quelque chose percuta l'arrière de son crâne. Les formes se brouillèrent, la chaussée se mit à trembler et tout ce qui l'entourait lui sembla soudainement lointain.

Quelques heures plus tard, il se réveilla comme on émerge d'un fonds marin, avalant goulûment l'air par sa bouche grande ouverte. Il se redressa et regarda ses vêtements. Pas de trous ni de sang. À toute vitesse, il s'épousseta et, sans prendre le temps de regarder autour de lui, se mit à marcher. Hâter le pas. Il ne voulait pas courir, pas transpirer d'angoisse devant ces fils de pute. Une vieille était là, seule. Elle avait le visage gris de terreur. Son regard restait obstinément plongé vers le sol. Il pensa à s'arrêter et ne le fit pas. Devant comme derrière, les bâtisses n'étaient plus que ruines. La terre crissait sous ses semelles et il passa la main sur sa joue. Une fine couche de poussière recouvrait sa paume. Machinalement, il chercha son couteau. Il ne l'avait pas laissé tomber. Le manche lisse était sale. De la terre sans doute (pas de sang, je ne suis pas blessé, sortir de cette merde de ville). D'un geste bref, il éjecta le petit objet de sa poche. Le silence des débris lui parut surnaturel. Tout ça n'avait pas de sens. Comment imaginer que la violence s'arrêterait après ça ? Sans y penser, il fit rebondir son couteau, une fois, deux fois sur sa paume. Retourner au camp, ne pas déterrer les morts, ni appeler, juste retourner au camp. Aller voir si quelque chose tient encore debout.

Les corps étaient là. Éparpillés dans la pièce. L'obus avait traversé le

toit, détruit le plancher du premier étage, éventré une partie des murs et explosé sur la terre, projetant tout le monde en l'air. Les morceaux de meubles en miettes jonchaient le sol, les assiettes, les bols, les poupées, les rideaux, le montant du lit, les cadres et les coussins. Jalil reposait sur le côté, son bras arraché et sa tête en appui contre le mur. À deux mètres, sa petite fille semblait dormir, face contre terre, maculée de sang. L'un de ses deux garçons n'avait plus de visage, l'autre tenait en équilibre sur un fragment de parpaing, désarticulé. Il n'y avait pas de trace de la mère. Nadr fit quelques pas sur le sol craquant. Le bourdonnement dans ses oreilles ne voulait pas s'arrêter. Son système nerveux ne répondait plus. Pas de cri, pas de pleurs, pas de douleur. Rien qu'une torpeur vertigineuse, dans laquelle il lui semblait plonger, toujours plus profond. Tout autour, l'agitation s'éloignait. Nadr se tenait au milieu de la pièce, n'avait plus envie de bouger, de regarder. Il ferma les yeux. Les cris de la femme de Jalil le ranimèrent. Nadia se tenait le visage entre les mains. Elle lui parut si loin qu'il ne savait s'il pourrait la rejoindre ou même la toucher. Sa bouche était convulsée de spasmes et une plainte déchirante s'en échappait. Elle non plus n'avancait pas. Ses pieds étaient rivés au sol, tandis que son corps tout entier hoquetait, que ses mains se tendaient vers les enfants, ramassées comme des serres. Nadr traversa la pièce dans sa direction, toujours cotonneux, ouvrit mécaniquement les bras et l'enlaça, sentant contre lui la torture qui se déchargeait.

Pour toujours il les haïssait. Les Israéliens. Les Américains. Les Français. Les Occidentaux en général. Tous ceux qui finançaient, entretenaient la guerre contre son peuple. Il aurait voulu les broyer, les dévorer sur place. La haine pourrissait ses pensées, ses entrailles, elle dévalait le long de ses muscles, de ses doigts. Sans pouvoir s'arrêter, il tournait en rond dans le camp dévasté, ne sachant comment se débarrasser de toute cette violence qui l'agitait.

Les premières semaines, je ne me suis rendu compte de rien.

Je continuais à le voir de temps en temps. Il parlait peu. Je compris qu'il était promis à une femme en Palestine et qu'il n'avait aucune intention de me proposer de m'installer chez lui.

Il enseignait le temps d'amasser un peu d'argent, puis comptait rentrer à Gaza. "Nous manquons de médecins", "Il n'y a pas assez de médecins", ces phrases tournaient en boucle dans nos conversations. Soigner son peuple, secourir son peuple, protéger son peuple, il ne s'intéressait qu'à cela. À la cantine, je le voyais dévorer la presse internationale et particulièrement la presse arabe. Je voulais partir avec lui. Me tenir au milieu des bombes, des ruines. Mais il ne me prenait pas au sérieux. Nous ne partagions pas grand-chose, à part des moments de sexe volés. Toujours, quand le désir s'était extirpé de lui, son corps massif s'affaissait, comme prostré. L'orgasme féminin ne le préoccupait pas. À peine s'il soupçonnait son existence. J'aimais ses mains, son odeur. Avec lui, je n'étais plus nulle part. Je ne savais pas où j'étais. Certains jours, je l'aurais lacéré, tant le mur entre lui et moi semblait infranchissable.

Lorsque mon ventre s'est arrondi, que mon métabolisme s'est affolé, j'ai alimenté une sorte de machine à déni : malaises de fatigue, désordres intestinaux, gonflements nerveux... Suffisamment longtemps pour qu'il soit trop tard pour avorter. Et puis le calme m'envahissait, à nouveau. Ce calme que rien d'autre au monde ne m'apportait.

Fernando fixait mon ventre, sans rien dire. Un jour, il me demanda pourquoi il avait gonflé. Je commençai par m'emporter, puis je revins vers lui et l'enlaçai.

Pendant un instant, il ne dit rien. Puis il reprit, le visage grave.

— Qui a planté une graine de bébé dans ton ventre ?

J'étais interdite.

— Ce n'est pas très simple...

— Tu ne sais pas ? me coupa-t-il.

— Si mais...

— Quoi ?
— C'est un ami.
— Quand ?
— Enfin, c'est un interrogatoire ? lâchai-je avec ce que je voulais être un petit rire.
— Quand ?
— Je ne sais pas exactement quand... Ce ne sont pas vraiment des choses que l'on peut contrôler...
— Il ne l'a pas fait exprès ?
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
— Il n'a pas fait exprès de planter une graine dans ton ventre ?
— Non... enfin si... Je ne sais pas quoi te répondre, Fernando, ce ne sont pas des conversations d'enfant. Maintenant je dois réviser, va allumer la télévision.

Après cela, il n'a plus été possible de me mentir. Prise de panique, j'ai cessé toute visite à Tarek. J'avais peur. Je ne sais pas très bien de quoi. Lui ne s'en est pas inquiété immédiatement. Puis, un soir, il m'a abordée à la sortie de l'amphi.

— Tu t'es lassée de moi ?

Je ne savais quoi répondre. Mes mains remettaient machinalement ma tunique en place, dans l'espoir que l'ampleur de l'étoffe dissimulerait mon ventre.

— Je... je suis avec quelqu'un...

C'est tout ce que mon cerveau avait pu produire et projeter jusqu'à ma bouche. La fausse nouvelle avait produit son effet. Sa mâchoire était restée suspendue quelques secondes avant que son visage tout entier ne se renfroge. Je ne pouvais dire s'il était vexé ou simplement déçu. Il commença par se retourner, avant qu'une impulsion électrique ne traverse son cerveau. Je l'ai vu, comme on voit une étoile filante. Son corps épais pivota violemment et ses yeux se plantèrent dans les miens. Puis me parcoururent de bas en haut. Jusqu'à ce qu'ils se fixent sur mon ventre.

— Et ça ? lança-t-il, presque menaçant. C'est à qui ?

Je balbutiai... Le sang reflua de mon visage.

— C'est à moi, murmurai-je avant de m'enfuir.

Il n'était plus concevable d'aller à son cours. Je dus m'en expliquer

devant l'administration, mentir, dire qu'il me harcelait, que j'étais enceinte d'un autre homme. Mais il savait. Et rien ne pouvait plus le détourner de l'idée que son fils (pourquoi n'a-t-il jamais pensé à une fille ?) se trouvait dans mon utérus. Qu'il fallait le récupérer. Il m'a d'abord promis de m'épouser. Sa lettre était maladroite. Pleine d'emphase. D'un lyrisme qu'il maîtrisait mal. Elle m'a fait rire d'abord. Presque au point de retourner vers lui. Mais je savais qu'il n'y avait pas d'issue. Au fond, je ne voulais pas vivre avec lui. Pas me heurter à sa culture, pas affronter sa famille, pas supporter ses yeux froids chaque soir, attablée, désespérée. Pas lui préparer à manger, pas l'attendre... pas retourner dans la cage. Je ne voulais de lui que ce qu'il avait déposé en moi. Pendant plusieurs semaines, il m'a laissée tranquille. Je crois que sa hiérarchie l'avait menacé. Coucher avec une élève était passible de renvoi. Je ne sais comment il y a échappé. J'ai changé de classe, évité ses itinéraires, trouvé une maternité à quarante kilomètres de Paris. Et il n'a rien tenté. Aucune approche, aucune menace. Lorsque les sages-femmes m'ont installée dans la salle de travail, il me semblait que je n'entendrais plus jamais parler de lui. Je t'attendais, je t'espérais, sans réellement savoir pourquoi. Tu brûlais en moi. Et je croyais que cette brûlure, en naissant, me ferait naître à moi-même. Qu'elle réparerait mes béances, mes échecs... Les yeux froids de Fernando... Pendant des heures je t'ai poussé, tâchant d'ouvrir le maigre espace dans lequel tu te glisserais. Ta tête a heurté mes os, déchiré mes tissus, les tressautements de ton corps ont déchargé leur adrénaline dans mes membres ; mes muscles, mes nerfs étaient tout entiers saisis par la douleur et l'exaltation. Et tu as jailli. Enfin, pas exactement. Tu as glissé hors de moi, petite crevette visqueuse et souple. Mes bras se sont enroulés autour de toi et nous avons continué à ne faire qu'un, pendant quelques minutes. Jamais je n'ai ressenti de bonheur plus grand. La souffrance avait cessé. Mon cerveau était baigné d'endorphines et toi, tu étais là. Tu me rendais à moi-même.

Ton père n'est pas venu tout de suite. Me cherchait-il ou me laissait-il profiter de toi, je ne le saurai jamais. Deux jours plus tard, les sages-femmes m'ont annoncé qu'il était là. Qu'il demandait l'autorisation de monter. À nouveau, la surprise et l'angoisse m'ont désarçonnée, je n'ai

pas osé dire non. Peut-être avais-je honte de devoir m'expliquer devant ces inconnues. Je l'ai laissé pénétrer dans la chambre, je les ai laissés s'approcher, son frère et lui. Je l'ai laissé te prendre, te voler, t'arracher à moi. Et plus rien ne pourra réparer cet instant.

La terre n'avait plus de couleur. Les roquettes s'y écrasaient, encore et encore. Vivre sur ce sol-là ne signifiait plus rien. Mécaniquement, Nadr comptait les détonations. Pas même une minute ne les séparait. Les bombes lui faisaient penser à Khalil, sans affection, sans désir. Il pensait simplement à lui. Il ne pourrait continuer à vivre cette vie, c'est ce que sa tête répétait en rythme, jamais il ne le supporterait, pas une semaine de plus. À nouveau, il tira sur son joint. Il imaginait le corps de Khalil qui baignait dans le sang écarlate, comme celui de Jalil. Ses yeux étaient ouverts et fixaient un point imaginaire au-dessus des collines de sable et de pierres. Il avait du mépris pour ces cochons dans leurs tanks, dans leurs avions, et pour tous ceux qui les dirigeaient, assis dans leurs canapés, devant leurs télévisions... Ce mépris l'étourdissait. Autour s'étiraient les routes, les grillages et la terre aride. Le soleil frappait le sol, sa rage et ses rêves se mêlaient en un désir inconnu. Partir, quitter sa patrie, suivre Khalil. Mille bombes ne pourraient rien contre la terre, contre les mots de Darwich. Tant qu'il reste une femme, disait son grand-père, la terre ne peut être perdue. Elle se recompose, redevient telle qu'elle était : féconde, enchantée. Les femmes doivent nourrir la terre, les hommes doivent aller porter la lumière, la faire éclater au-delà des mers. Nadr sentait en lui le sang du Liban, de la Perse, de la grande Palestine. Les récits de son grand-père n'étaient pas ce qu'il voyait dans les rues. Les images fabuleuses que son esprit d'enfant avait gravées n'étaient pas faites de gravats, de misère, d'humiliation. Les femmes dansaient derrière des voiles qui n'étaient pas opaques et ternes, les voix, les cordes des instruments ne chantaient pas la haine et l'enfermement.

“Ma vie n'est pas encore un conte, murmura Nadr pour lui-même. Pas encore. Je n'ai rien à défendre que mes os et la gloire de ma terre. Mais d'autres enfants sauront en entendant mon histoire que la Terre est plus grande que les humains qu'elle porte, que les enfants de Palestine sont plus forts que les chars et les roquettes. Et cette force illuminera le monde. Elle finira par faire plier nos oppresseurs. Nous

manquons de bras, d'armes, nous n'avons rien à opposer à leur puissance. Nous n'avons que la foi. Pas celle de Khalil ni celle de l'imam, pas cette haine-là. Celle de nos ancêtres, celle qui nous est enseignée par les buissons, les ventres, les mottes sèches et les livres ; les histoires que l'on nous chuchotait. Faire un pas sous la lune, sentir le vent et l'espace, se souvenir de ceux qui ont foulé les chemins avant nous, lire les poètes, honorer ceux que nous sommes et ne pas craindre la mort. Ne pas croire que nos petites vies sont importantes devant la grandeur d'Allah, du monde qu'il a créé. J'ai besoin de sentir mes membres, songea encore Nadr, comme s'ils allaient disparaître. D'exposer au monde les preuves tangibles de mon existence. L'affirmation sauvage que je peux changer la course de l'univers. Que je ne suis pas ce grain de sable insignifiant. Que ma naissance comme ma mort furent une déflagration. Une traînée de poudre ; déchirante. Allah n'est nulle part ailleurs. Il se tapit à l'intérieur de mon crâne et de mes os. Je le sens qui gonfle ma poitrine, me redresse, étend mon ombre. À travers lui, je siffle et je crie. J'accomplis ma destinée..."

Je t'ai cherché pendant des mois. Tarek avait quitté l'université, l'hôpital, je ne trouvais de traces de lui nulle part. Il devait être rentré dans les Territoires et la meilleure façon d'y pénétrer était de m'engager dans une ONG.

Je suis partie deux ans. Lorsque je suis allée dire au revoir à Fernando, il regardait ailleurs. Lorsque je l'ai serré, il m'a repoussée. Lorsque je lui ai écrit, il ne m'a pas répondu.

En Palestine, la seconde Intifada venait d'éclater. Les encadrants de Médecins sans frontières nous avaient préparés au pire : prendre une balle perdue, être attaqués par la famille d'un patient, être bombardés... J'étais prête. Mes fantasmes de guerre, d'intensité, d'une existence rivée à l'essentiel allaient se réaliser. Ils m'ont envoyée à l'hôpital Al-Shifa, au nord de Gaza. Les blessés arrivaient par centaines tous les jours. Certains étaient défigurés, les autres amputés. Parfois, c'était des cadavres qu'on nous livrait. Jour et nuit, nous les entassions à la morgue en attendant que les familles puissent les enterrer. Mais comment enterrer des morts sous les bombes ?

Pendant mes rares heures de répit, je m'effondrais sur les lits de camp installés dans la salle de garde. Quelquefois, je parvenais à surmonter ma fatigue et partais arpenter les rues, les marchés avec l'espoir insensé qu'il déboulerait au coin d'un étal. Plus d'un million de personnes à Gaza et tout n'était que chaos. Pourtant je m'acharnai. Sans relâche je posais la même question, à tous ceux que je rencontrais : "Connaissez-vous Tarek Ajjouri, un médecin qui aurait pu arriver dans les trois dernières années ?"

Et un jour, le miracle se produisit. Un collègue avait fait passer le mot et tenait une piste tangible. On lui avait parlé d'un docteur de ce nom-là, à l'hôpital de Khan Younès, dans le sud de la bande. Je crus que le sol se déroba sous mes pieds. Une part de moi ne pouvait se résoudre à abandonner ces dizaines de personnes qu'on me présentait tous les jours, les enfants hurlant, ceux qui avaient l'air tellement sonnés qu'on aurait prié pour les entendre émettre un son. Pourtant, je ne pouvais

laisser passer une pareille occasion. J'ai attrapé mon sac et ma veste dans la salle de garde, descendu quatre à quatre les escaliers de service, ma tête tournait. J'espérais que tout pourrait se résoudre d'une seconde à l'autre. Que les routes ne seraient pas bloquées, que Tarek serait là, que mon fils aussi, que je pourrais repartir avec lui...

Il faisait nuit noire lorsque je me suis engagée sur la route 4, les bras tendus, les mains agrippées au volant, les pauvres phares de ma Volkswagen impuissants à éclairer l'obscurité. Leurs faisceaux se projetaient sur l'asphalte sombre, sur le mince ruban où je tâchais de faire tenir la voiture. Mes paupières étaient prêtes à s'écrouler. Je traversais des rues vides, bordées de maisons grises, sans toit, puis le désert reprenait. Mes deux fenêtres ouvertes, chewing-gum à la menthe après chewing-gum à la menthe, je résistais à la nuit. La camionnette a surgi de nulle part, lointaine d'abord, deux points à l'horizon, logés dans mon rétroviseur. Rapidement, elle a gagné du terrain, s'est collée à moi. Sa lumière m'éblouissait, torturait mes yeux abrutis de sommeil. Une fois, deux fois, j'ai ralenti pour qu'elle me dépasse, mais elle s'obstinait, accrochée à mon pare-chocs. En vain j'ai accéléré, cherchant à la distancer. Elle m'emboîtait le pas. Je ne pouvais voir le visage du chauffeur à travers les éclats des phares. À chaque instant, je m'attendais à sentir les véhicules se percuter. J'allais abandonner, laisser le destin décider de mon sort, quand la route s'éclaircit. D'un coup sec, je plongeai sur le bas-côté, percutai les pierres, projetai une gerbe de poussière. La camionnette me dépassa en trombe et tant bien que mal, je freinai et m'écroulai sur le volant en pleurant. J'aurais voulu que tu n'existes pas, que tu meures, que plus rien ne m'oblige à être cette femme-là. De mes poings je frappais le tableau de bord, en hurlant. Je voulais t'extraire, t'extirper de moi... Après quelques minutes pourtant, je remis le contact et repris la route, tout doucement, les yeux gonflés et l'esprit vide.

Il me fallut plus d'une heure pour parvenir à l'hôpital. Et découvrir que Tarek était mort quelques semaines plus tôt. Tu devais avoir six ans. Jamais personne n'a voulu me dire où il habitait, où pouvait être mon enfant. J'ai parcouru les villages, les camps, mais comment aurais-je pu te reconnaître ? Avec un taxi, j'ai sillonné les rues,

pendant des jours. De part et d'autre, des visages abîmés de poussière, d'attente. Sur les tas de gravats, les enfants qui sautaient, dégringolaient. À côté des ruines, les boutiques, les ateliers, les maisons épargnées... À chaque grappe de garçons, je faisais ralentir le chauffeur. Avec mes rudiments d'arabe, je les interrogeais. Est-ce que tu connais la maison de Tarek Ajjouri, est-ce que tu connais son fils, je suis sa mère ? À ces mots, les mâchoires se durcissaient, les yeux se détournaient. Mais je n'ai pas renoncé. Je suis restée une semaine, un mois. Et un matin, cet enfant s'est présenté à ma porte. Il avait repéré l'appartement, me suivait depuis des jours, sans oser m'aborder. Il m'a dit te connaître, connaître ton père, ta maison. M'a demandé un peu d'argent pour me conduire. J'ai cru étouffer tant mon cœur s'emballait dans ma poitrine. J'ai fait entrer le garçon. Mes jambes ne me portaient plus. Un instant, je suis restée assise, silencieuse, les mains sur les genoux, mon esprit concentré à ralentir mes pulsations cardiaques. Le petit n'a rien dit non plus. Il a attendu que je me ressaisisse, que j'attrape mon sac et que j'en sorte une poignée de billets. Il aurait pu s'enfuir avec et je ne l'aurais jamais rattrapé. Mais il a patienté, à nouveau. Dans les rues de Khan Younès, je ne parvenais pas à le suivre. Je redoutais de te voir, autant que je t'espérais. Mes bras ne savaient plus ce qu'était ton corps, son volume, son odeur, le grain de ta peau. Que ferais-je lorsque tu serais à nouveau devant moi ? Toi qui n'avais connu que les bras d'une autre – ça, j'en étais certaine –, toi pour qui mon visage ne signifiait rien. Comment pourrais-je supporter que tu m'ignores, que tu me repousses ? À cette pensée, mes pieds se figeaient et le garçon, qui avait plusieurs mètres d'avance, rebroussait chemin pour agripper mon poignet et me tirer par le bras. Il ne prononçait toujours pas une parole. Nous avons marché vingt minutes. Qui en parurent soixante. Le bâtiment était petit, au fond d'une cour. Le garçon me désigna la porte du doigt, la porte en verre, protégée de barreaux ouvragés, d'un bleu pâle. Et il détala. Il me fallut encore de longues minutes pour oser y frapper, puis comme personne ne répondait, pour pénétrer dans la maison, traverser le petit vestibule, prendre le couloir en fixant les jointures du carrelage, noires de poussière. Il y avait du bruit dans la pièce du fond. Alors que j'y passais la tête, une masse informe se

planta devant moi et une poigne d'acier enserra mon bras, me projetant au milieu du salon. La porte claqua. Je savais déjà qui m'avait agrippée. Mon bras se souvenait de ces doigts, de leur brutalité. Le frère de Tarek avançait vers moi, tandis qu'un autre homme bloquait la seule issue. Un autre encore regardait la scène. L'un d'eux me frappa. Jamais on ne m'avait frappée. Je me suis écroulée. Ses cris volaient au-dessus de ma tête. Puis il me releva, pour s'assurer que j'avais compris ce qu'il avait dit. Au bout d'une dizaine de minutes, il me jeta dehors. À plat ventre sur la poussière de la petite cour, je laissais mes forces s'évanouir. Je n'arrivais plus à faire un geste. Si Fernando n'avait pas existé, j'aurais mis fin à mes jours. Mais je n'étais pas assez lâche pour ça. Ou pas assez courageuse. Alors je saisis une grosse pierre, qui était à portée de main. Sans doute un débris de mur. Et, de toutes mes forces, je la lançai sur la maison. Puis une autre, puis une autre encore. La dernière percuta les barres métalliques qui protégeaient les fenêtres. À l'intérieur je perçus des cris et détalai, une fois encore.

Dix jours de blocus avaient épuisé les réserves de nourriture, d'eau, de pétrole, et les hommes étaient repartis dans les galeries. Nadr avait toujours regardé de loin ce phénomène. Les centaines de fourmis qui s'échappaient quelques heures puis réapparaissaient chargées de denrées, de bidons. D'énormes sacs rectangulaires étaient comme par miracle extraits de la terre sèche ; des vaches, des moutons, des motos transitaient par les tunnels étroits d'où ils étaient hissés par des poulies artisanales. Aujourd'hui les choses étaient différentes. À partir de 2014, les Israéliens avaient systématiquement pilonné les tunnels, les avaient gorgés d'eau salée pompée dans la Méditerranée. De leur côté de Rafah, les Égyptiens avaient rasé des milliers de maisons, agrandi de plusieurs kilomètres le désert, isolant dramatiquement les Palestiniens. Le Hamas avait dû faire creuser des galeries plus longues et plus profondes. Moins nombreuses aussi – on racontait qu'un tunnel coûtait plus d'un million de dollars. Peu de gens pouvaient désormais les emprunter, hormis les soldats de Dieu comme Khalil ou les passeurs réguliers, qui payaient leurs taxes au mouvement islamiste. Il avait dû se faire violence pour aller voir Mohammed et lui demander de l'emmener avec lui. Acheter ou vendre était contrôlé par le Hamas et Nadr ne voulait pas attirer l'attention, surtout pas la leur. Mohammed était le seul passeur à qui Nadr pouvait se fier. Il avait connu son père, les avait hébergés quelques semaines lorsqu'un obus avait détruit leur maison et tué Tarek. Avait régulièrement fourni sa tante en nourriture quand sa mère avait été assassinée et qu'elle les avait recueillis, Khalil et lui. Officiellement, c'est pour nourrir sa tante et ses cousins qu'il voulait passer. Mohammed avait longuement hésité mais s'était résolu à l'emmener. Ses forces diminuaient. Nadr pourrait le seconder, plus durablement. En quittant son abri ce matin-là, un petit sac sur le dos, il était allé embrasser ses tantes, dressant avec elles la liste de ce qu'il leur rapporterait. Tandis qu'il grimpait dans le véhicule, son ventre se tordait de honte, ses yeux se gorgeaient de larmes. Pendant le trajet, il avait tâché de plaisanter avec Mohammed,

d'être aussi détendu que Khalil l'aurait été à sa place.

La plupart des passages restant se dissimulaient dans les bâtisses en ruine. Mohammed le guida dans l'une d'elles. Ils durent escalader les pans de murs, les morceaux de plafond écroulés. À l'entrée du tunnel, Nadr se figea. Deux hommes en armes gardaient le passage, contrôlant les allées et venues. Mohammed les salua. "Il est avec moi. C'est le fils du médecin. Le frère de Khalil." Les deux hommes lui serrèrent la main. Derrière eux, un large trou s'enfonçait à perte de vue. "Impressionnant, pas vrai ? sourit Mohammed. Il descend à vingt-huit mètres, juste assez profond pour passer sous la tranchée des Égyptiens." La vue du boyau sombre, la perspective de s'enterrer dans les profondeurs du sol paralysait Nadr. Mohammed le poussa et il n'osa reculer. Comme des termites, ils s'enfoncèrent dans le puits. D'abord en rappel, accrochés à la poulie électrique. Puis à pied. Ils débouchèrent dans une galerie où des arcs de béton soutenaient les parois. Des rails s'étaient au sol, permettant l'acheminement des denrées et du matériel dans des wagonnets. Mohammed progressait, courbé, le keffieh sur la bouche. Nadr le suivait tant bien que mal, tâchant de garder son calme. Le sable s'insinuait dans ses narines, crissait entre ses dents. La panique se mêlait à l'excitation. À la lumière de leurs lampes frontales, ils marchèrent l'un derrière l'autre pendant près d'une heure. Régulièrement, l'angoisse d'être confiné reprenait Nadr. Il se mordait les joues sans oser arrêter Mohammed. C'est lui qui s'immobilisa.

— Il faut que je pisse, souffla-t-il. Dépasse-moi, je vais faire ça derrière nous.

Tant bien que mal, Nadr se glissa devant lui et attendit que le vieux ait terminé. Le ruissellement de l'urine résonnait dans l'obscurité.

— Combien de fois as-tu emprunté ces tunnels ? risqua Nadr.

— Je ne sais pas. Des milliers de fois peut-être...

— Et tu n'es jamais tombé sur un soldat ?

Mohammed remonta sa fermeture éclair.

— Tu as peur ?

Nadr ne répondit pas tout de suite.

— Tu as peur ? répéta le vieux.

— Non...

— Il n'y a que les imbéciles qui n'ont pas peur. Si je n'avais pas eu peur mille fois, je me serais sûrement fait attraper par les Israéliens ou les Égyptiens il y a des années. Alors ne fais pas semblant d'être brave, ça ne te servira à rien.

En l'espace d'une seconde, il s'était faufile entre Nadr et la paroi puis repartit d'un pas lesté. Lorsqu'ils aperçurent la lumière, Mohammed lui fit signe de ralentir.

— Nous arrivons. Ici c'est une des dernières parties de Rafah qui n'a pas été rasée. Le Hamas paie bien les soldats du coin pour qu'ils détournent les yeux. Mais certains aiment faire du zèle. Arrêter un passeur de temps en temps montre qu'ils ne sont pas totalement inefficaces. Alors mieux vaut ne pas les croiser du tout.

Nadr opina.

— Le tunnel débouche dans un abri de jardin. Ensuite il faut courir jusqu'au premier bouquet de maisons. Ce n'est pas loin, mais ne traîne pas.

Le vieux se glissa silencieusement vers l'orifice. Nadr se tapit contre une paroi, le cœur battant, guettant le signal. Mohammed progressait à tout petits pas. Arrivé à l'embouchure, il s'immobilisa, à l'affût du moindre bruit. Satisfait, il remonta tout à fait et ouvrit la porte de l'abri. Il risqua un œil au-dehors, la tourna et la retourna. Il dut apercevoir quelque chose car il la rentra précipitamment et se recroquevilla dans l'ombre. Nadr sursauta. De peur d'émettre le moindre son, il plaqua sa paume contre sa bouche. Mohammed resta prostré quelques minutes avant de se risquer à nouveau à l'extérieur. Cette fois, il lui lança le signal et détala à une vitesse ahurissante pour un homme de son âge. Sans réfléchir, Nadr se hissa, jaillit de la cabane et se mit à courir dans la même direction, comme si sa vie en dépendait. Lorsqu'il émergea du sol, la lumière inonda sa rétine. L'espace d'un instant, il ne put maintenir ses paupières ouvertes. Ses pieds continuaient à cavalier, heurtaient les cailloux, tandis qu'il tâchait, en plissant les yeux, de distinguer où le vieux avait pu se cacher. À cinquante mètres environ, il repéra quelques bâtiments et entendit un sifflement. Mohammed se tenait à côté de l'un d'eux. Nadr se jeta derrière lui et s'effondra, incapable de reprendre son souffle.

— Les gamins de maintenant... marmonna le vieux.

— J'ai... j'ai un souffle au cœur, gémit Nadr, il faut que je récupère... Après je te montrerai ce qu'un gamin de maintenant peut faire.

Mohammed sourit.

— C'est ça... Reste un peu là, je reviens te chercher dans une minute. Mon ami ne doit pas être loin. Il va nous emmener à Diqla. Tout est fermé ici.

Nadr attendit qu'il soit totalement hors de vue pour se redresser et filer à toute allure dans la direction opposée. Pour le moment, il n'avait aucune idée du chemin qu'il devrait suivre. Il se contenta de trouver une bonne cachette dans l'une des maisons en ruine, suffisamment loin pour qu'on n'ait pas l'idée de l'y chercher. Il était à peine installé qu'il entendit Mohammed l'appeler, puis courir de maison en maison. Quinze minutes plus tard, il renonçait. Le bruit du moteur qui l'emmenait vers la ville s'éloigna progressivement. À la nuit tombée, Nadr se mit en route. Il devait longer l'axe qui menait à El-Arish, pour gagner Port-Saïd. Sans se faire ramasser par les commandos de Bédouins qui patrouillaient, acheminant la drogue et les armes pour les soldats du Hamas et du Djihad islamique. Son smartphone n'avait plus de réseau. Le signal de Jawwal, l'opérateur palestinien, était tombé dès la frontière passée. Il lui faudrait marcher plusieurs jours. Parcourir deux cent vingt kilomètres de pistes. Avaler la poussière. Il avait choisi le côté de la mer. Et la marche nocturne. Mais parfois il lui faudrait tout de même endurer le soleil éclatant, harassant, tellement pesant qu'il l'aurait cru juché sur ses épaules. La soif. Dans son sac, il n'avait fourré qu'une bouteille d'eau, un peu de linge, des gâteaux et des fruits secs.

À l'intérieur de sa tête, des images fantasmées de sa destination s'entrechoquaient. De grands murs, des maisons blanches en cascade, l'océan. Des hommes et des femmes déambulant main dans la main, les rires, les enfants qui courent derrière les ballons. La douceur de vivre. Les arbres sur des terrasses en paliers, les collines, les cultures. Il aimait marcher. Se déplacer au rythme de ses jambes, de la capacité de son corps. Pourtant l'angoisse serrait toujours sa gorge. Il n'avait pas l'habitude d'être seul au milieu de l'immensité, sans perspective, sans rien pour le contenir. Le pays désert était sculpté de dunes

magnifiques, parsemé de petits arbustes, de palmiers, de quelques cactus. Il lui plaisait. Il aurait aimé n'importe quel horizon pourvu qu'il ne soit pas obstrué. Il marcha près de trois heures avant d'apercevoir Diqla. Il hésita à bifurquer pour rejoindre la ville mais craignait de tomber sur Mohammed ou un poste de contrôle. Une dizaine de check-points militaires jalonnaient la route entre Rafah et El-Arish. Il poursuivit sa trajectoire à près d'un kilomètre au nord et prit la direction de la mer. Deux kilomètres plus loin, il aperçut des palmeraies. Au milieu de l'une d'elles, il se coucha à même le sol, se roula en boule, priant pour que personne ne vienne l'assassiner, lui voler les quelques billets froissés au fond de ses poches.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil était haut et la chaleur vibrante. Autour de lui, le vent balayait les arbres. Il ramassa ses affaires et poursuivit sa route jusqu'à la plage. Le ressac de l'océan lui fit du bien. Il inspira longuement. L'idée d'évoluer librement, sans entraves, sans personne dont il devait partager le destin, affranchi de la misère, des ruines, de tout ce qui le rattachait au bout de terre auquel il avait fini par s'identifier, l'étourdissait. Jusqu'ici, il avait été acculé à croire qu'il était Gaza, la Palestine, qu'il était ce peuple tout entier et qu'il ne pouvait exister sans lui. Il le croyait encore hier, alors que rien ne se présentait à lui que la succession des journées mortes, des lamentations, l'entassement des corps, la douleur déchirante des mères qui voient partir leurs fils ; la lassitude de l'animal qui tourne dans sa cage et finit par oublier le désir même. Mais le croyait-il encore aujourd'hui ?

De retour en France, je me terrai dans l'appartement de mes parents pendant des mois, ne sortant que pour quelques courses. Parfois un verre dans les bistrots du quartier. Parfois plus. Mais l'ivresse ne me soulevait plus de terre. J'avais trente-trois ans et c'est sans doute ce qui m'a sauvée : pouvoir encore attirer un homme. Celui-ci était doux, un peu chrétien, élevé avec une certaine idée du sacrifice. J'avais besoin de ses lèvres, de ses mains, du shoot de dopamine que le contact de sa peau me procurait. À peine quelques mois plus tard, j'étais enceinte. Sentir ce corps dans mon ventre me rassurait. Comme si c'était toi, qui y poussais, à nouveau. Comme si cette nouvelle naissance avait le pouvoir de laver tout le reste. Cette fois, ce fut une fille. Une adorable petite fille dont je m'occupais le plus clair de mon temps. L'espace de quelques mois, je crus que je saurais enfin être mère, que l'angoisse s'évanouirait... Léa était douce, sucrée. Je la mordillais, la reniflais, la tenais contre ma joue. La nuit, elle restait entre nous deux, blottie au creux de mon bras, abritée par ma poitrine. Pendant treize mois je l'allatai, chaque fois qu'elle le demandait, espérant qu'elle ne se détacherait plus jamais, que nous ne serions qu'une, indéfiniment. Fernando venait un week-end sur deux. Son père avait refusé la garde alternée. Il avait treize ans et je ne comprenais déjà plus très bien qui il était. Je l'avais trop ballotté, quitté, retrouvé, violenté. À cette époque, je lui mis des livres entre les mains, beaucoup de livres. Lui expliquai combien les livres seuls et son intelligence le placeraient au-dessus des instincts et de la barbarie des hommes. Mon instinct. Celui qui se débattait entre l'envie de le chérir et de le déchirer. Certaines nuits, le savoir près de moi, le sentir respirer dans la même chambre avait suffi à combler le minuscule interstice d'angoisse qui pouvait me faire sombrer.

Ici encore, au-dehors, lorsque le ciel est noir, il m'arrive de sortir sous les grands arbres, d'écouter le vent secouer les feuilles par milliers, de frissonner de leurs froissements, de fermer les yeux et de goûter la nuit, d'immerger mon corps dans sa présence insécurisante.

Il me semble alors que la fêlure n'est plus menaçante, que je peux la maîtriser, la faire mienne. Mais d'autres soirs, alors que le jour décline, que l'obscurité envahit les branches, cet insupportable serrement reprend possession de ma poitrine, de ma gorge, et mes mains se remettent à trembler. Ton absence me déchire. Mon corps reprend sa vie propre, hors de tout contrôle. Il remonte le temps. Comme ces amputés dont le membre manquant les démange, inexplicablement. L'idée que je ne connais plus ton visage, que mes doigts ne peuvent en dessiner le contour, m'horrifie. À l'intérieur de moi s'ouvre un gouffre dans lequel il suffirait de me laisser glisser. C'est ce que m'apporte le silence aujourd'hui : la confrontation avec la peur et la folie. Le dépouillement. Tantôt j'y trouve la paix, tantôt je manque d'y perdre la raison. Certainement n'y aura-t-il plus jamais rien à y faire.

Nadr progressait dans le sable, longeait la mer, deux ou trois cailloux dans chaque chaussure. L'horizon s'éployait à perte de vue, le manque d'eau et de nourriture l'étourdissait, la chaleur le faisait chanceler. Pourtant son cœur était léger et sa poitrine fière, soulagée d'un immense fardeau. Chaque nouvelle foulée, chaque minute hors de cette prison était une promesse encore indistincte.

Le monde dont il venait ne connaissait pas la solitude. Quand il était petit, sa mère, son père, son frère, ses cousines vivaient avec lui, dormaient avec lui. Jamais il n'avait envisagé la solitude comme un mode de vie. Jusqu'à aujourd'hui ; jusqu'à ce que l'envie lui prenne de crier pour l'extrémité du ciel. Même endeuillé, même obscurci, le goût de la délivrance n'avait pas de mots pour être décrit. Il supposa que la liberté devait être l'état naturel d'un homme, mais qu'aucun des hommes ni aucune des femmes qu'il connaissait n'avaient jamais éprouvé quelque chose de semblable. Il supposa encore qu'un chien privé de liberté, soudain rendu à la férocité et à la nuit, japperait comme il jappait à présent, mais que son extase ne durerait que le temps que son ventre se vide. Alors il serait tenté de regagner les grillages familiers, de retrouver la main gantée qui le battait et le caressait, le bras qui le nourrissait et le retenait captif. Dieu sait quand viendrait l'heure où la faim lui tenaillerait le ventre. Pour le moment, la paix était encore en lui.

À la tombée du jour, il enfila la veste nouée autour de sa taille et se tint, fier et droit, sous la voûte céleste, le crâne rejeté en arrière. Il offrit la longueur de son corps à la nuit, ses mains ouvertes au mince filet de l'air. Puis il s'étendit sur le sol dur, les yeux plongés dans la profondeur de l'univers, et se laissa progressivement terrasser par la fatigue.

À son réveil, le soleil avait repris sa place et régnait à nouveau en maître sur l'immensité bleue. Aucune angoisse ne l'étreignait et il put reprendre sa route d'un pas alerte. Son visage collait un peu et son

odeur était plus forte que la veille. Après deux nouvelles heures, la douleur et la faiblesse prirent peu à peu le dessus. Il s'asseyait de plus en plus fréquemment et essayait de se plonger dans le livre de Darwich, qu'il avait gardé dans sa poche, replié sur lui-même.

Un autre jour viendra [...]

adamantin, nuptial, ensoleillé, fluide, sympathique,

personne n'aura envie de suicide ou de migration

et tout, hors du passé,

sera naturel, vrai,

conforme à ses attributs premiers

Un instant, les mots le regonflaient, puis l'épuisement s'abattait sur lui et ses pas redevenaient traînants, sa détermination flétrissait. Il n'avait plus d'énergie, plus de nourriture, plus d'eau... Il décida de replonger vers la route, vers El-Arich, quitte à se faire intercepter. Tout valait mieux que de mourir ici.

Après une heure de marche, la bande d'asphalte était en vue. À bout de forces, il s'écroula et s'en remit à Dieu, l'implora sans autre justification que sa fatigue et son désespoir, sans savoir ce qu'était réellement Dieu et comment il pourrait l'aider. Et Dieu répondit. Quelques heures plus tard, il envoya Ali dans sa voiture crasseuse.

— Tu l'as échappé belle... Un peu plus et ce n'étaient pas les Bédouins ou les soldats qui te ramassaient mais les chiens. Où vas-tu comme ça ?

— À Port-Saïd, souffla Nadr.

— Deux fois que tu as de la chance aujourd'hui, monte.

Nadr s'affala sur le siège et se jeta sur la bouteille d'eau qu'Ali lui tendait. À peine une minute plus tard, il dormait profondément.

À son réveil, Ali tenait toujours le volant et jeta un œil sur lui en souriant.

— De retour dans le monde des vivants ! Bienvenue. Tiens, reprends un peu d'eau.

Le corps de Nadr était engourdi, sa tête cotonneuse. Et il lui fallut quelques minutes pour véritablement reprendre ses esprits.

— Nous serons à Port-Saïd dans une heure. J'ai dit aux militaires du check-point que tu étais mon neveu et que tu avais pris une sacrée

cuite. De toute façon, je n'arrivais pas à te réveiller. Ça m'a coûté le petit billet habituel...

— Merci, souffla Nadr, je vous rembourserai...

La route n'était plus la même, installé dans la vieille Mercedes, à l'abri des vitres, propulsé par un moteur. Il était impossible de saisir les nuances de lumière dans le sable et sur les pierres, ou la profondeur de l'azur. Difficile de sentir les kilomètres défilier. Rien ne se passait plus dans ses jambes ni dans ses pieds, aucune tension, torsion, flexion, aucun effort arraché à la vigueur de son corps, aucune fatigue venant attester la valeur de sa marche. Le monde était devenu léger et seuls ses yeux s'épuisaient à fixer les étendues immenses, tâchant vainement d'embrasser chaque nouveau tableau qui se présentait et succédait à toute allure au précédent.

Ali fumait, la fenêtre grande ouverte, sa cigarette allait et venait sous la grosse moustache grise aux pointes jaunies par la nicotine. Lui aussi semblait profiter de la grandeur de l'espace, de l'air, du soleil, de n'avoir rien d'autre à faire que tenir cette boîte de conserve sur la mince couche grise qui s'étirait sur des kilomètres, au milieu du désert. Sa présence était douce et rassurante.

— Qu'est-ce que tu fais sur la route, jeune homme ? lui demanda-t-il de sa voix abîmée par le tabac.

— Je pars en France.

— En France ?

— Oui.

— Et pourquoi en France ?

— Mon frère est là-bas.

— Et qu'est-ce qu'il fait en France ?

— Il est parti chercher un travail.

— Et pourquoi en France ?

— Je ne sais pas.

— Il parle le français ?

— Non.

— Et toi, tu le parles ?

— Non.

— Et pourquoi donc aller là-bas plutôt que trouver un travail ici, en Égypte ?

- Je ne sais pas.
- Tu es palestinien ?
- Oui.
- Tu as eu un visa pour sortir ?
- Oui.
- De Gaza ?
- Oui... Non. De Ramallah.
- Je ne te crois pas.
- Qu'est-ce que tu ne crois pas ?
- Je ne crois pas un mot de ce que tu racontes, mon garçon.
- ...
- Redis-moi ce que tu vas faire là-bas.
- Trouver un travail.
- Tu veux aller te faire exploser, comme tous ces imbéciles ?
- Non.
- C'est exactement ce que tu veux faire.
- ...
- Comment était ton père ?
- Mon père ?
- Oui.
- Pourquoi me poses-tu cette question ?
- On dit que le père d'un homme fait de lui ce qu'il est.
- C'est stupide, et pourquoi pas sa mère ?
- Parce qu'une mère est une mère, sauf si elle abandonne son enfant. Elle l'aime, le nourrit, le lave, le torche, le change, le conduit à l'école. Un père, ce n'est pas pareil. Il part ou il reste, il est violent ou doux.
- Une mère aussi peut être violente ou douce.
- Bien sûr, mais au fond d'elle, c'est une mère. Enfin, sauf si elle est malade et qu'elle ne fonctionne plus comme une mère. Une mère est toujours douce. Un père, c'est différent. Comment était ton père ?
- Tu m'agaces avec cette question. Pourquoi ma mère ne pourrait-elle pas être responsable de ce que je suis ?
- C'est toi qui poses de drôles de questions. Tu crois qu'une mère se serait donné tant de mal pour que tu ailles te faire sauter dans je ne sais quel bus, pour saccager le travail d'autres mères à l'autre bout de

la Méditerranée ? Ils t'ont fait tomber sur la tête avant de t'envoyer ici ?

— Je crois que c'est toi qui es tombé sur la tête, tu ne comprends rien à rien.

— Et pourquoi veux-tu faire cette stupidité ?

— ...

— Ça non plus, tu ne le sais pas ?

— Je veux défendre mon peuple, vieil imbécile.

— Défendre ton peuple ! Mon Dieu, et qu'est-ce que ton peuple va gagner à part deux nouvelles photos à pleurer ?

— La liberté. La terre.

— Depuis des années, ils vous tiennent et tu crois vraiment qu'ils vont lâcher la terre comme ça ? Juste parce que ton frère et toi vous vous êtes fait exploser à Paris ?

— Pas seulement nous. Des dizaines, des centaines d'autres. Plus jamais ils ne seront en sécurité chez eux. Et ça, ça a un prix.

— Peut-être. Mais ils ne lâcheront toujours pas.

— Pourquoi ?

— Ils tueront à leur tour. Ils taperont un peu plus fort sur vous. Comme sur un enfant qui refuse d'obéir. Comme ils le font en ce moment à Gaza.

— Alors plus se battront.

— Et ils taperont plus fort encore.

— Nous lèverons une armée qui jamais ne les laissera en paix. Comme des milliers de mouches insaisissables. Comme l'armée que les djihadistes du Levant ont lancée à l'assaut de l'Occident.

— Ils gazeront la pièce jusqu'à ce que les mouches soient à terre.

— D'autres viendront.

— Et d'autres les tueront.

— C'est absurde ! Ton raisonnement n'a pas de fin !

— Ni le tien...

— Je ne veux plus parler avec toi, tu ne connais pas mon pays, tu ne le respectes pas. Quel genre d'Arabe es-tu pour parler de cette façon ? Ce sont tes frères qu'on écrase chaque jour comme des insectes.

— C'est bien pourquoi je dois dire à mes frères que ce qu'ils font est stupide, mon garçon, car je veux sauver leur vie. Et aujourd'hui, c'est

la tienne qui me préoccupe, pas les discours politiques de je ne sais quel parti ou de je ne sais quel cheikh dégénéré.

Nadr ne répondit rien. Des larmes de colère gonflaient ses paupières et il dut mobiliser une bonne partie de ses forces pour les retenir.

Port-Saïd. L'autoroute propre et lisse, serpent gris s'abattant sur la ville. Puis, dès la sortie, les larges avenues, les quartiers quadrillés, aux rues géométriques. Dans les rues, la même foule qu'à Gaza mais plus sage, plus propre, plus rangée. Des échoppes, des boutiques, au loin les minarets de la mosquée de Port-Fouad. Les femmes drapées tenant par la main de petits enfants aux pieds noirs. D'autres aux jupes minuscules et aux chemisiers immaculés, si belles qu'il aurait pu sauter en marche pour les rejoindre, se promenant sans hommes pour les accompagner dans des jardins à l'herbe verte, si verte et si propre qu'il se demandait si elle était réelle. Des dizaines de boutiques, des gens avec des lunettes noires et des shorts, un trafic plus anarchique encore que celui des rues elles-mêmes. Et au milieu de la marée fumante, pétaradante, inondée de couleurs et de la lumière du désert, quelques policiers débonnaires.

— Ils sont toujours prêts à te faire payer quelque chose, avait dit Ali, ils cherchent simplement entre deux conducteurs quel prétexte inventer pour le prochain.

D'une main sûre, il naviguait dans le marasme métallique.

— Je n'ai jamais quitté l'Égypte, jamais vu d'autres pays. Mais j'ai trimballé tellement de gens dans mon taxi, qui m'ont raconté tant d'histoires, que j'ai l'impression d'avoir voyagé dans le monde entier... Souvent, c'est moi qui les fais parler, j'adore les entendre raconter, se plaindre, se vanter. Certains te diront que nous sommes des arriérés, que nous ne valons rien de plus que ces tribus qui frottaient leurs silex dans une grotte. Et puis d'autres (toi et moi dirions que ce sont les mêmes, tellement leurs peaux, leurs coiffures, leur air de tout connaître sur tout sont les mêmes) t'expliquent que c'est nous qui avons compris le secret des dieux et qu'ils regrettent le temps où ils n'étaient pas plus avancés que nous, lorsqu'ils avaient encore des charrues attelées à leurs bœufs, qu'il n'y avait pas de supermarchés, qu'ils n'avaient pas d'argent pour autre chose que pour vivre chaque jour. Tu verras que ce sont toujours des hommes et que la plupart du

temps ils n'ont plus ce genre de questions à se poser tant ils sont riches et opulents.

Nadr écoutait d'une oreille.

— J'habite près du port, une maison de famille. Tu vas rester chez nous ce soir. Demain, tu réfléchiras à la suite de ton voyage.

La maison d'Ali était coincée dans une ruelle couleur de terre, jonchée de journaux et de détritux de toutes sortes. Sa femme l'attendait avec ses cinq enfants, les uns assis sur les deux grands canapés poussiéreux, disposés en L, les autres sur le sol intégralement recouvert de tapis. Les deux plus âgées, Azmir et Samira, devaient avoir une vingtaine d'années. Elles aidaient leur mère à disposer le repas sur la table basse. Tous l'accueillirent comme s'ils l'avaient toujours connu, lui prodiguant toute l'attention réservée aux visiteurs. Pas une fois au cours du repas ils n'évoquèrent son pays ou son dessein. Il dévora avec des sourires et des rires puis s'écroula sur les coussins, le ventre bombé et l'esprit apaisé.

En jaillissant du tunnel, il n'était encore qu'une proie livrée au soleil. Son arrivée à Port-Saïd prenait le tour d'une seconde naissance. Dans le dédale des rues, les visages ne pleuraient pas, mais se pressaient dans les boutiques. Les étals d'olives et d'épices succédaient aux montagnes de grains, aux empilements de babouches, aux pendaions de poulets. Les boutiques de marques occidentales côtoyaient les échoppes miteuses. Les odeurs et les bruits le rassuraient autant qu'ils l'exaltaient. Il se sentait vaguement coupable. Les autres étaient restés près des ânes faméliques, des carcasses métalliques, des parpaings détruits. Il ne pouvait partager avec eux ce parfum ni aucune de ces nourritures. Les hommes étaient sur les terrasses autour de petites tables rondes, fumant le narguilé et buvant le thé. Tout lui était familier et tout était différent. L'insouciance qu'il percevait dans leurs regards, l'absence de peur et de haine. Sans qu'il s'en aperçoive, l'objet même de sa mission se faisait plus nébuleux. Il finit par s'asseoir à l'une de ces terrasses après avoir longtemps hésité. En s'installant, une excitation incontrôlable lui donna envie de crier ou de rire. Près de lui, deux hommes le saluèrent. Il leur rendit leur salut et quelques minutes plus tard ils lui tendirent la chicha. Il tira quelques bouffées et la leur rendit avec un sourire.

— Vous êtes palestinien ? dit l'un d'eux.

— Oui, répondit Nadr, troublé par le fait que ces hommes aient reconnu si rapidement son accent.

— Comment vont les choses là-bas ? Je veux dire comment vont les gens ?

Il marqua une pause embarrassée.

— La sœur de ma femme vit à Gaza. Elle n'a plus de nouvelles depuis l'entrée des chars.

Nadr ne savait quoi répondre. Une part de lui était soulagée de cet aveu, mais une autre n'aspirait qu'à vivre de toutes ses forces les moindres secondes de cette parenthèse dans le temps, libre et anonyme, sans crainte ni remords. Sans rien qui le rattache à l'endroit d'où il venait.

— Nous allons... comme nous pouvons aller, répondit-il dans un souffle.

L'autre hocha la tête.

— Qu'Allah vous garde dans sa miséricorde, lui dit-il avec ferveur.

Nadr était bouleversé que des hommes et des femmes s'intéressent ainsi au sort des siens. Presque honteux d'avoir répondu si sèchement, il pensa prendre l'homme par le coude et lui dire tout ce qu'il pouvait sur sa terre et sur ceux qu'il connaissait. Lui dire : nos femmes pleurent et gémissent mais elles se relèvent et défendent l'honneur de leurs fils perdus, nos hommes plient sous le désespoir mais ils reprennent les armes et creusent pour leur survie, nos murs s'écroulent mais pas la dignité de notre peuple, nos fils bouillonnent de colère, perdent leur jeunesse, mais ils l'offrent à ceux qui souffrent, à la gloire d'Allah le miséricordieux. Au lieu de ça, il se leva et, la tête basse, prit le chemin qui menait à la maison d'Ali.

Samira était dans le salon, un énorme volume sur les genoux. Elle ne portait pas de voile, pas plus que sa mère ou sa sœur. Ses longues boucles noires tombaient, désordonnées, sur ses épaules et sur les pages de son livre. Lorsque Nadr entra, elle releva un instant les yeux et lui sourit. Le cœur de Nadr tressaillit. La veille au soir il n'avait pu s'empêcher d'observer sa peau brune et lisse, ses lèvres sombres. Pétrifié, il tâcha de sourire à son tour.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Un manuel d'architecture. Je passe mon examen le mois prochain.

— Tu veux devenir architecte ?

— À ton avis ?

Elle lui jeta un regard goguenard.

— Et toi ?

— Comment ça, moi ?

— Qu'est-ce que tu fais de tes journées à part te promener sur la route 40 ?

Nadr rougit.

— Je ne me promène pas.

— Je sais, je disais ça pour te taquiner.

— À Gaza, nous ne pouvons pas faire grand-chose. Je répare des voitures... De temps en temps, je suis serveur dans un restaurant.

Samira ne répondit rien.

— Et toi, pourquoi veux-tu être architecte ?

Nadr s'assit à l'autre bout du canapé.

— Parce que je ne veux pas mourir tout à fait. Je veux que les gens se disent lorsqu'ils passeront devant un bâtiment, voilà le bijou que Samira Aswanya a dessiné pour notre ville. Et que des générations entières se succèdent à ses pieds.

— À tes pieds ?

Samira éclata de rire. Délicatement elle referma son livre, le posa à côté d'elle et déplia ses jambes disposées en tailleur. Elle portait un jean qui moulait ses mollets et ses cuisses comme une seconde peau.

— Ici tu pourrais faire des études...

Nadr ne répondit pas.

— ... trouver un métier qui te plaît.

Son visage se crispa.

— Pour quoi faire ?

— Comment ça, pour quoi faire ?

— À quoi ça servirait ? Est-ce que ça empêcherait mon peuple d'être enfermé, humilié, assassiné ?

— Tu ne comprends pas ce que je veux dire.

— Je comprends très bien, au contraire.

— Pardon, je n'aurais pas dû dire ça.

— Ici vous êtes libres, vous ne pouvez pas imaginer ce que nous vivons.

— Tu as sûrement raison.

— Tu te moques encore de moi ?

— Non. Je ne me moque pas. Je me dis que tu ne connais pas très bien l'Égypte, c'est tout. Et que tu es un homme.

— Je ne comprends pas.

— Je sais.

Imperceptiblement, leurs deux corps s'étaient détournés l'un de l'autre et ils se tournaient presque le dos.

— Tu ne peux pas comparer, reprit Nadr en fixant le mur face à lui.

— Non, il n'y a rien à comparer. Ici nous ne recevons pas de bombes, nos maisons ne sont pas détruites. Nous pouvons circuler à peu près librement. Du moins les hommes le peuvent. Mais nous ne sommes pas libres. Du temps de Moubarak, la police politique ramassait les opposants, les torturait, violait leurs femmes sous leurs yeux, la moitié du peuple était maintenue dans la misère. Aujourd'hui, ce sont les militaires qui assassinent leurs adversaires par centaines, nous devons nous cacher, taire nos voix, à nouveau.

— Je sais tout ça.

— Et tu sais aussi ce que c'est qu'être une femme ? Puisque tu sais tout. Te couvrir pour sortir, te tenir sur tes gardes dès qu'un homme est dans les parages, supporter leurs regards sur toi, obéir à leurs ordres, ne pas pouvoir choisir où tu vas, ce que tu fais. Tout ça tu connais...

Nadr restait silencieux.

— Crois-tu qu'une femme de chez toi pourrait se trouver où tu es à présent ? Qu'elle aurait pu s'enfuir de ton pays sans se faire frapper, violer ou pire si on l'avait attrapée ? Chacun d'entre nous vit avec sa propre prison, plus ou moins large. Et fait ce qu'il peut pour en sortir...

Les années passèrent, sur la corde tendue. Je ne voulais pas finir mes études de médecine, ni devenir infirmière. J'avais vu trop de corps, trop de sang. Je n'étais pas non plus faite pour être femme au foyer, entre quatre murs, plongée dans la vaisselle, la lessive et la comptabilité, absorbée par le ménage, les repas et le cartable à préparer. Je n'étais pas faite pour être salariée, motivée par l'idée que l'entreprise devait remplir ses objectifs, profiter des congés payés, fréquenter les gens du bureau, les mères de l'école. Je devais tromper la peur.

En 2000, j'ai rencontré Sandro. HEC, MBA, brillant. Ensemble, nous avons monté cette petite organisation qui allait devenir énorme en quelques années : International Human Nature Rights. La première ONG à mettre sur le même plan les droits humains et ceux de la nature. Enfin, il me semblait tenir de quoi donner du sens à mon existence en miettes. Fernando travaillait déjà pour le Fonds et détricotait tout ce que notre ONG pouvait bien faire. Il ne me parlait plus que par SMS froids et méprisants. Léa me dévisageait comme si j'étais folle, me criait dessus ou, au contraire, chuchotait avec une voix niaiseuse, sa main sur mon épaule...

En 2009, nous faisons partie de la délégation des ONG présente au sommet sur le climat de Copenhague. J'avais cinquante-deux ans. J'observais tous ces jeunes barbus, ces filles aux tuniques bariolées en me demandant quand j'avais cessé d'être comme eux. Je ne m'en souvenais pas. Et pourtant, les veines de mes mains étaient devenues saillantes, ma peau s'était desséchée, mes cheveux avaient perdu leur éclat. Eux me regardaient comme je regardais les vieux à leur âge. En pensant qu'ils ne deviendraient jamais ce corps gris et avachi. Si j'en avais eu le courage, je leur aurais dit que je ne l'étais pas devenue. Mais ils ne m'auraient pas crue.

J'aimais être là. Jamais nous n'avions mobilisé autant de gens : des diplomates, des responsables politiques, mais surtout des hommes et des femmes plantés dans le froid, par centaines de milliers, entourant

le centre de conférences, tenant à bout de bras les banderoles, les pancartes qu'ils avaient passé des heures à fabriquer. Certains étaient des militants professionnels, mais il y avait tellement de personnes ordinaires, de mères de famille, de cadres supérieurs, d'agriculteurs. Certains pleuraient à l'idée que nous pourrions échouer. J'avais envie de les prendre dans mes bras, de les embrasser. Tous ces gens qui avaient parcouru des milliers de kilomètres pour danser, crier, discuter, étaient là, congelés sur les trottoirs danois. Je n'étais plus seule.

À l'époque, déjà, il n'y avait plus de mystère. Les migrants avaient débarqué, les sécheresses et les inondations se multipliaient. Comme les ouragans, les récoltes perdues, les parasites, les enfants qui dépérissaient du peu de nourriture que leurs parents parvenaient à récolter. Pendant des jours, nous n'avions pas quitté les abords des salles de conférences, confinés dans la zone verte, pendant que les palabres s'éternisaient dans la zone bleue. Quelque chose nous unissait en même temps qu'une envie, furieuse, d'arracher les cordons de sécurité, d'envahir les salles de conférences et de remplacer tous ces gens. J'aurais aimé ne pas être caricaturale, ne pas le rester toute ma vie. Comprendre la complexité des choses, être capable de dialoguer, de véritablement m'intéresser à ce qui fait que le monde est monde. Mais je prenais trop de place dans mes pensées, dans ce que j'étais capable d'appréhender.

Le mardi, j'avais pu pénétrer dans la zone bleue. Nous devions participer à la session sur les réfugiés climatiques. Je détestais ces grands-messes, coïncée pendant des heures dans les palais des sports bunkerisés de la diplomatie internationale. Obligée d'ingurgiter la litanie des discours officiels, comme une sorte de rituel qui voyait la caravane des chefs défilier, palabrer, donner l'illusion de la concertation. Puis prendre les décisions en sous-main, dans un bureau, à trois ou quatre. Je ne supportais plus ce casque absurde qui vomissait son bain tiède, encore aseptisé par le filtre des interprètes. Rien ne se passait réellement. Jusqu'à l'arrivée du diplomate canadien. Lui se fichait de savoir ce que les autres avaient pu dire. Ne faisait pas semblant de réfléchir ou d'avoir une position mesurée, il venait simplement informer l'assistance que son pays s'opposerait à tout

accord contraignant. Mes intestins bouillonnaient. J'écoutais, oscillant entre l'écœurement et la rage. Jusqu'à ce que je voie mon corps se pencher en avant, comme en dehors de moi, ma main se tendre vers le bouton qui activait mon micro, mon doigt le pousser et la lumière rouge s'allumer, signe que je pouvais désormais m'adresser à toute la salle. Puis j'ai entendu ma voix lancer :

— Vous ne pouvez pas vous comporter de cette façon.

— Je vous demande pardon ?

Le type me regardait, effaré. À vrai dire, il ne me regardait pas. Son regard scrutait fiévreusement l'assemblée à la recherche de la petite lumière écarlate. Qu'il finit par trouver.

— Vous êtes un abruti, lâchai-je sans y penser.

Sandro, le président d'International Human Nature Rights, avait bondi de sa chaise.

— Madame, je crois que vous feriez mieux de vous asseoir, clama le président de séance.

Le Canadien avait l'air sportif. Neutre. Sans la moindre fantaisie. Le genre de type qui choisit ses chaussures, ses lunettes, son costume, sa coiffure sans les choisir. Dans la masse de l'offre standardisée. Pour être sûr que rien ne le distinguera du lot. Qu'il fera partie du lot. Qu'il sera le lot.

— Abruti, répétais-je sur le même ton.

— Veuillez faire sortir cette dame, dit le président, toujours sur le même ton monocorde.

— Abruti, abruti, abruti, abruti, abruti, abruti...

Du bras, je repoussai Sandro qui tâchait de couper mon micro et quittai la salle de conférences, le plus dignement possible. Derrière moi, la pièce n'était plus que ricanements des fonctionnaires, entrecoupés des excuses mielleuses de Sandro, susurrées dans le micro qu'il n'avait, finalement, pas éteint.

Ils apporteraient la misère et la désolation où tu vis, où tes amis, ta famille vivent. Où des milliers d'enfants comme toi ne pourront plus manger à leur faim à cause des inondations ou des sécheresses, d'où des milliers de personnes décideront de partir et se noieront au milieu de la Méditerranée. Et une fois encore, j'étais impuissante.

Quelques jours plus tard, j'ai tout quitté pour m'enfermer dans les

bois.

— Et comment comptes-tu y aller ?

Ali se tenait, les mains sur les hanches, au milieu de sa cuisine. Il occupait tout l'espace.

— Je ne sais pas encore, bredouilla Nadr.

Ali s'étrangla.

— Comment ça, tu ne sais pas ?!

— Je suis parti du jour au lendemain. Je ne pouvais parler à personne. Ils ne juraient que par Khalil...

Ali tira plus fort sur sa cigarette.

— Tu es sûr que tu ne fumes pas ?

— Seulement des joints, sourit Nadr.

Ali se leva et se mit à tourner dans la pièce. Ses aisselles étaient trempées de sueur. Tout en fumant, il grattait son abdomen à travers sa chemisette rose pâle.

— Tu es vraiment le pire naïf que j'ai jamais rencontré... Arrêter des terroristes... Mais avec quoi... ? Et eux ? Comment ils sont partis ?

— Le Hamas a développé un réseau de passeurs qu'ils paient bien. Depuis qu'ils veulent se rapprocher du Califat, ils travaillent avec les Bédouins du Sinaï.

— Les Bédouins... Parlons-en de ceux-là...

— Ne t'en fais pas, Ali. Je vais me débrouiller. Merci pour tout ce que tu as fait...

Nadr se leva et l'autre fit brusquement volte-face.

— Assieds-toi, gamin sans cervelle ! Et réfléchis ! Il y a une chance sur un million que tu le retrouves dans une ville comme Paris. Tu n'as pas d'adresse, pas d'argent, tu ne comprends pas le français. Depuis les attentats, on ne passe plus comme ça ! Il y a des contrôles partout. Et même si tu les trouvais ? Qu'est-ce que tu vas faire avec ton petit couteau contre des cinglés qui jouent à la kalachnikov ? Contre des drogués qui croient qu'ils doivent se faire sauter pour Dieu ? Hein ?! Tu comprends ce que je dis ?!

Enfoncé au milieu du canapé interminable, où dix personnes au

moins pouvaient s'entasser, Nadr ressemblait à un petit garçon. Son visage se contractait pour retenir les sanglots qui secouaient sa poitrine.

— Et puis merde... Tu n'as qu'à te débrouiller, comme tu dis. Je ne sais pas pourquoi je me mets dans un état pareil. Parti comme tu es, tu n'arriveras même pas en Libye...

Fou de rage, Nadr se dressa au milieu de la pièce.

— Mais qu'est-ce que tu sais de ma vie, putain de merde ?!

Interdit, Ali fixait Nadr sans comprendre ce qui avait provoqué une telle agressivité.

— Qui t'a donné le droit de me dire ce que je dois faire ? Tu t'es déjà retrouvé sous les bombes ? T'as déjà poursuivi ton frère pour qu'il ne se fasse pas sauter comme un con ? Non ! Tu n'es qu'un putain de chauffeur de taxi gras du bide. Alors ferme-la.

Alertées par les cris, Azmir et Samira déboulèrent dans la pièce et se mirent à hurler à leur tour, insultant Nadr et prenant la défense de leur père. Ali continuait à se tenir droit, le regard triste. Nadr laissa retomber ses bras qui s'agitaient en l'air. Sans un mot, il tourna les talons et quitta la pièce.

Le lendemain, Nadr passa la journée dans les rues, à errer parmi les touristes, les marchands, les habitants du port. Les maisons anciennes, à balcons, côtoyaient les tours d'appartements érigées à la fin des années 1970 sur les décombres de la guerre de 1967. Des parcs jouxtaient les résidences luxueuses où les Égyptiens fortunés venaient passer leurs vacances. Sur le canal, des bateaux hauts comme des immeubles, criblés de petites fenêtres noires, glissaient sur l'onde. Sur le pont, des hommes gras déambulaient, leur verre d'alcool à la main. Nadr se sentait comme un clochard. Derrière les paquebots, la mosquée avait totalement disparu. Il bifurqua vers le centre et, après une dizaine de minutes d'errance, déboucha dans un petit parc carré où des gamins jouaient au foot. Il s'assit sur un banc. Derrière eux, des amoureux marchaient, main dans la main, des parents jouaient avec leurs enfants sur de petits tourniquets, des vieux discutaient au soleil. Tout avait l'air facile.

Il attendit que la nuit soit tombée pour rentrer. Samira finissait de ranger la vaisselle lorsqu'il se glissa dans la cuisine.

— Pardon, je ne savais pas que tu étais encore debout...

En le voyant, elle reposa immédiatement ce qu'elle avait dans les mains.

— Samira, je suis désolé.

Sans même lui adresser un regard, elle fit le tour de la table et sortit. Nadr resta interdit.

— Ne lui en veux pas. Elle n'aime pas qu'on s'en prenne à son père.

Ali était entré sans faire de bruit et s'installa sur une chaise. Nadr voulut sortir mais le vieux lui fit signe.

— Reste. J'avais peur que tu ne reviennes pas. Assieds-toi, je t'en prie.

Au loin, on entendait des bruits de moteur et de télévision. À contrecœur, Nadr prit place à l'autre bout de la table.

— Je ne t'ai pas tout dit...

Les ongles d'Ali grattaient nerveusement le bois.

— J'avais un fils d'à peu près ton âge... D'un premier mariage... Il est mort dans l'attentat du Caire, en 2009. Il s'appelait Hicham. Sa mère s'est tuée lorsqu'elle a appris la nouvelle. Tu me fais penser à lui. C'est pour ça que je me suis arrêté dans le Sinaï. Pardonne-moi. Je t'ai emmené ici pour de mauvaises raisons... Attends. Tu parleras quand j'aurai fini. Je t'en prie. Ce que je vais te dire, tu en feras ce que tu voudras, mais d'abord laisse-moi terminer... Lorsque je suis allé chercher le corps d'Hicham, il y avait de nombreux parents. Qui avaient peur, qui ne voulaient pas croire que leur enfant pouvait se trouver dans un de ces sacs que l'on nous présentait. Nous nous sommes tenus par les mains. Nous avons fumé ensemble pour tromper la douleur. Certains d'entre eux sont devenus des amis. Pour toujours. Quand l'un de nous a un problème, nous nous réunissons. Et nous l'aidons. Hier soir, j'ai appelé quelques-uns d'entre eux. Je leur ai raconté ton histoire. S'il te plaît, tais-toi encore un peu. Après tu pourras parler. Je leur fais confiance comme à mes propres enfants. Tu n'as rien à craindre. L'un d'eux travaille pour une compagnie maritime. Il peut te faire embarquer dans le cargo qui va de Port-Saïd à Marseille. Le voyage dure dix-huit jours. Tu changeras de bateau à Jeddah et à Gênes. Il doit faire la traversée lui aussi et il s'est engagé à te cacher. J'ai aussi obtenu une adresse à Marseille, d'un autre de mes amis, qui a travaillé dans les services secrets. Ne me pose pas de question, je ne veux pas parler de ça. Cet homme peut savoir où est ton frère. Donne-lui cette feuille et il t'aidera.

Il posa à côté de Nadr une feuille pliée en deux.

— Tu vas aussi prendre les vêtements de mon fils, j'en ai assez qu'ils encombrent les placards. Et de quoi te débrouiller une fois là-bas...

Il lui tendit une enveloppe pleine de billets.

— Ce sont les amis qui l'ont remplie. Peut-être que tu n'arriveras pas à temps. Mais cela vaut le coup d'essayer. Ils mettent parfois des mois à organiser un attentat...

Nadr se leva.

— Si tu réussis, essaie de revenir nous voir. Samira sera contente... Et si demain, tu changes d'avis, tu peux toujours rester ici...

La cabine du cargo ne devait pas faire plus d'un mètre carré et l'air y était irrespirable. Nadr s'y sentait comme un animal en cage, étranglé par le bruit, étouffé par le manque d'espace, asphyxié par l'odeur du fioul. Il passait le plus clair de son temps sur le pont, se régénérant au contact des embruns et de l'immensité. La traversée était lente, horriblement lente, et l'idée que Khalil pouvait se faire exploser pendant qu'il était en mer le rendait fou. Il tâchait d'élaborer des scénarios pour tromper son angoisse. S'imaginait retourner en Égypte. Épouser Samira. Jouer avec leurs enfants dans le petit parc carré. Déjeuner chez Ali après la prière du vendredi. Pour la première fois, il ressentait la Palestine comme un fardeau. Dieu comme il aimait sa terre, ses tantes et ses oncles, ses amis, son peuple, comme il aimait Khalil, mais comme il aurait soudain souhaité qu'ils fussent tous morts, anéantis par un cataclysme qui le laisserait libre de tout désir de vengeance. Comme il aurait voulu que le monde d'hier disparaisse et qu'on le livre nu au monde de demain. Il prit sa tête entre ses mains et cria en silence, laissant toute la tension se déverser, vomissant sa colère contre tout ce qu'il croyait aimer, tout ce pour quoi il se battait. Il agrippa ses cheveux et frotta tant qu'il put son visage en répétant ses vociférations muettes. Puis il quitta le pont, chancelant, vidé de toute force, et alla s'effondrer sur sa couchette. Il s'endormit, bercé par le roulis et le ronflement du système d'aération. Lorsqu'il se réveilla, la colère n'avait pas disparu. Elle avait éreinté ses membres et son esprit. Mais l'évidence de sa trajectoire s'était imposée. Il devait sauver Khalil. Il ne pourrait trouver la paix tant qu'il n'aurait pas essayé.

Descendre de ce pont n'avait rien du fantasme qu'il imaginait. Les abords de Marseille étaient froids et lisses. Des kilomètres de bitume s'étalaient le long du rivage, soutenant des dizaines de cubes, de hangars, de remorques de camions. Beaucoup d'autres Arabes y avaient manifestement trouvé refuge et il les suivit jusqu'aux cars qui

partaient pour le centre-ville. Il avait pu échanger de l'argent à Gênes et acheta un ticket au chauffeur. Comme il ne savait pas un mot, il lui tendit simplement un billet. L'autre, indifférent, lui rendit d'autres billets et une pile de pièces. Les rues étaient immenses, larges, encombrées de mille voitures plus neuves les unes que les autres. À mesure qu'ils se rapprochaient du centre, les artères rétrécissaient, se fauilaient dans une forêt de murs et de pierres, grouillante comme Gaza City pouvait l'être. Nadr ne savait que faire de sa présence ici. Le monde s'offrait à lui, petit être nu, insignifiant, sans connaissances et sans moyen de communiquer avec qui que ce soit d'autre que le ghetto de Tunisiens, de Marocains, d'Algériens qui partaient s'agglutiner dans les quartiers de la mégapole. Cette porte ouverte n'en était pas une. Sa prison voyageait avec lui. Descendu du bus, il se mit à courir, sans but ni direction. Ses muscles se déliaient, sa rage trouvait le moyen d'exulter. Les visages défilaient, une centaine de mètres étaient avalés. Le paysage n'avait aucune importance.

Il déambula pendant des heures avant de se décider à trouver le contact qu'Ali lui avait donné. Marseille ressemblait finalement plus à chez lui que ce qu'il avait imaginé. Dans certains quartiers, il lui semblait être de l'autre côté de la Méditerranée. Dans d'autres, l'opulence était ahurissante. À chaque coin de rue, il croisait des femmes sublimes, aux épaules nues. À un carrefour, une immense photo de femme en sous-vêtements recouvrait un mur entier. Les yeux de la déesse étaient plantés dans les siens et il se sentit rougir. Les hommes passaient à proximité et ne semblaient même pas la remarquer. Ils devaient être repus de cette chair comme ils étaient repus d'alcool, de viande, de vêtements, de voitures de luxe... Toutes ces images l'étourdissaient, se juxtaposaient les unes aux autres. Il aurait fallu qu'il mange, qu'il boive, il n'avait rien avalé depuis sa traversée. Il s'assit au soleil un moment et décida de se mettre en quête de l'homme dont Ali lui avait parlé.

Il n'eut aucun mal à trouver quelqu'un qui comprenait sa langue. On l'envoya dans les quartiers nord, à quelques kilomètres du centre, sur les collines. L'un des Marocains qui le guida dans un arabe approximatif le mit dans un bus et lui écrivit le nom de la station dans la paume. "Pas besoin de ticket", lâcha-t-il avant de s'éloigner.

Lorsque le véhicule s'arrêta à "c-a-m-p-a-g-n-e l-é-v-ê-q-u-e", Nadr hésita à descendre. L'endroit ne ressemblait plus du tout à la ville. Une dizaine de bâtiments barraient l'horizon, disséminés sur un terrain tantôt arboré tantôt recouvert de bitume, où des centaines de voitures étaient garées. Le plus grand des immeubles devait avoir plus de mille fenêtres et une façade large comme dix des plus gros bâtiments de Rafah. Nadr compta mécaniquement les étages... Il y en avait une vingtaine. Une longue allée remontait jusqu'à l'entrée jonchée de détritux : cartons, pots de peinture, pots de yaourt, sacs-poubelles éventrés, cannettes, peaux de banane, vieilles baskets terreuses. Un peu plus loin, quelques jeunes tournaient en scooter. Nadr se dirigea vers l'immeuble le plus large. L'imposante masse de béton dévorait le ciel de ses paraboles et de son linge suspendu. Nadr croisait des hommes à peau noire, jaune, blanche... Des jeunes femmes aux fesses qui débordaient de leurs mini-shorts, des femmes voilées et gantées, des gamins aux baskets flambant neuves. Il vérifia les indications d'Ali : entrée G, 13^e étage. Il n'avait aucune idée de ce que cela signifiait. L'omniprésence des murs l'oppressait, les grilles aux fenêtres les plus basses, les regards partout. Un petit groupe le suivait depuis quelques minutes déjà et il faisait mine de ne pas les remarquer. La plupart portaient des survêtements dépareillés. Deux des gamins avaient la peau noire, un était blanc et le dernier devait venir du Maghreb. Ils tournaient autour de lui. Bientôt ils se mirent à le pousser en s'esclaffant. Nadr fit volte-face et les fixa avec rage. Ils eurent un mouvement de recul.

— Hé ! Faut te calmer, frangin... On s'amuse. Tu sors d'où avec ces fringues miteuses ? Tu fais la manche ?

Nadr tâchait d'apprivoiser la langue, la musique, d'accrocher un ou deux mots.

— Ho, fada, t'es sourd ? T'as un problème ? C'est les condés qui t'ont un peu trop cogné la tête ?

Comme Nadr ne répondait toujours rien, l'un des garçons à la peau noire s'avança et lui tapa un peu sur le crâne.

— Alors gogol, tu réponds ?

Nadr le saisit d'une main et attrapa son couteau de l'autre. Il colla le gosse contre lui, la pointe de sa lame plantée sur sa gorge.

— Woh ! Wooh ! Calmos mon frère ! Putain mais y sort d'où suila... Tu veux te faire shooter ou quoi ?

L'autre Noir gonflait le torse et marchait sur lui en balançant ses bras vers l'avant, le menaçant de ses deux doigts, mimant le canon d'un revolver. Les deux autres étaient derrière lui pour l'encercler.

— N'approchez pas ! lança Nadr en arabe.

Les types se figèrent et se retournèrent vers celui qui ressemblait à un Maghrébin.

— Hé Rachid, y dit quoi, l'clochard ?

— Sais rien moi, chui pas un dico franco-arabe.

— Vas-y, dis-lui kekchose, ça se trouve y parle pas français c't enculé.

— Tu veux que j'lui dise quoi ?

— Sais rien moi, un truc que tu dis au bled.

— J'ai jamais été au bled, tête de gland. Tu crois que ma mère peut se payer des croisières ?

— Alors va chercher Samir ou Medhi, ou n'importe quel con de rebeu qui sait aligner trois mots !

Un attroupement commençait à se former autour d'eux quand une petite femme voilée écarta la forêt de survêtements pour attraper l'un des gosses par le bras.

— Laissez-le respirer, il a peur, c'est tout ! Allez, fichez le camp, laissez-moi lui parler.

Les trois garçons desserrèrent un peu leur étreinte, tandis que d'autres encore arrivaient.

— Dis-lui de le lâcher.

— Je lui dirai ce que je veux.

— Dis-lui !

— Khalas ! lança la femme. D'où viens-tu, mon garçon ? l'interrogea-t-elle en arabe.

Nadr se balançait d'un pied sur l'autre, tenant toujours l'autre par le cou, sa lame tout contre sa peau.

— N'aie pas peur et lâche-le. Dis-moi simplement d'où tu viens et ce que tu fais ici.

Nadr desserra son étreinte mais sans le lâcher totalement.

— De Palestine...

Une rumeur parcourut le groupe.

— Hé les gars, c'est un Palestinien !

Une clameur s'élevait maintenant. Nadr ne comprenait pas ce qui se passait.

— Ce n'est rien, mon garçon, reste calme. Ils n'ont jamais vu de Palestinien, c'est tout... Qu'est-ce que tu fais si loin de chez toi ?

— Je... je viens voir Brahim Hourdi... entrée G, 13^e étage... ânonna Nadr en regardant partout autour de lui. Tous les visages lui souriaient maintenant, certains lui tendaient la main pour le toucher et lui parler dans une langue qu'il ne comprenait pas.

— Pourquoi veux-tu voir Brahim ? Est-ce que tu sais au moins qui il est ?

— ... Il doit m'aider...

— Je vois...

La femme avait dit cela sèchement. Sans plus prononcer un mot, elle tourna les talons et fendit la foule dans l'autre sens. Nadr en oublia son otage et laissa tomber son couteau. L'autre en profita pour filer. Vite, il le ramassa et des dizaines de bras l'empoignèrent avec chaleur. Quelques jeunes hommes s'adressèrent à lui en arabe et l'attroupement le conduisit jusqu'à l'entrée du bâtiment G en le félicitant.

L'homme le reçut l'arme au poing, le fit asseoir et vider ses poches. Ses yeux ne cessaient de chercher quelque chose dans mille directions différentes. Nadr posa les quelques papiers, pièces et billets qu'elles contenaient, à l'exception du couteau, qu'il avait dissimulé dans son slip. Lorsqu'il considéra que Nadr ne présentait aucune menace, l'autre le fit asseoir sur un canapé bariolé. La pièce était presque vide, hormis trois chaises, une table basse, le canapé et une télévision gigantesque. Brahim portait un tee-shirt, un jean, une paire de Nike. Il attira à lui l'un des sièges et l'éloigna de Nadr avant de l'enfourcher. Puis, indécis, se releva, alla jeter un œil par la fenêtre, retourna coller son oreille à la porte et finit pas se rasseoir.

Il s'adressa à lui dans un arabe à fort accent marocain.

— T'es qui, toi ? T'as ameuté toute la cité...

— Nadr. C'est un ami d'Ali qui m'envoie.

— Quel Ali ? Je ne connais pas d'Ali.

— L'Égyptien. C'est lui qui m'a donné ton contact. À Port-Saïd.

Brahim ne tenait pas en place. À peine assis, il s'était déjà relevé et continuait à tourner dans la pièce.

— C'est quoi, cette histoire ? C'est pas l'office du tourisme ici...

À quatre ou cinq reprises, Brahim avait à nouveau scruté l'extérieur, comme s'il s'attendait à voir débarquer quelqu'un. Nadr se sentait de plus en plus nerveux.

— Pourquoi moi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ton Égyptien ?

— Que tu m'aiderais à rejoindre mon frère.

— Quel frère ? Il est cinglé ou quoi ?

— Il est arrivé en France il y a quelques semaines pour mourir en martyr.

— Et alors ? J'ai l'air d'en avoir quelque chose à foutre ?

— Il m'a dit de te donner ça.

Nadr lui tendit la feuille, repliée en quatre. L'autre hésita avant de s'en saisir. À sa lecture, son visage se décomposa.

— Con d'Égyptien... Tu sais ce qu'il y a là-dessus ? Tu sais ce que ça

veut dire ?

— Non.

— Fils de pute. ok je vais t'aider... Il t'a rien dit d'autre ?

— Non...

Il fondit sur Nadr qui eut un mouvement de recul.

— Commence par me montrer ton sac...

Tout en gardant le pistolet à la main, il farfouilla dans le baluchon de Nadr.

— Ça pue là-dedans, va falloir faire une lessive, garçon... Allez, reprends-le et raconte-moi.

Nadr déroula son histoire en donnant le minimum de détails, se présentant comme un deuxième kamikaze.

— C'est nouveau, ça, le Hamas qui envoie des types se faire plomber à Paris ? C'est quoi votre truc ? Vous voulez être le nouveau Califat ou quoi ?

— Je ne peux pas en dire plus.

— Va quand même falloir faire un effort si tu veux que je t'aide...

— Désolé, je ne peux pas.

Brahim le fixa longuement, tâchant d'évaluer s'il bluffait ou non. Puis, semblant changer de stratégie, il se leva, ramassa des feuilles, du tabac et un morceau de haschisch. Son revolver était glissé dans sa ceinture, à l'arrière de son pantalon. Tout en continuant à parler, il colla deux feuilles l'une à l'autre, les saupoudra de brins roux et commença à brûler la matière sombre pour l'effriter. Nadr n'avait pas fumé depuis des jours. L'odeur lui emplissait les narines.

— Il y a quelques années, je ne t'aurais même pas ouvert la porte. Les armes que je vends, c'est pour sécuriser le business. Rien d'autre. Mais ces derniers temps, des types que je connais pas commencent à venir me voir, des barbus. Ou des amis de barbus. Des types qui voilent leurs femmes. Ou des gars comme ton frère.

Une fois le joint roulé, il l'enflamma et tira une dizaine de lattes en mitraillette. Puis il le tendit à Nadr.

— Je sais que t'es un touriste. Sinon tu ne serais pas là, tu ne serais pas passé par l'Égyptien. Il déteste les barbus. Il t'a envoyé ici parce que j'ai une dette et qu'il sait que j'ai des tuyaux... Mais n'essaie pas de me la jouer à l'envers. Ton frère, je vois exactement qui c'est, il n'y

a pas cinquante Palestiniens qui sont passés ces dernières semaines. Donc tu me racontes ce que tu fais là et peut-être que je te dis où il est et comment le rejoindre.

Les boulettes de haschich crépitaient dans le cœur du cône. Nadr inspira longuement, laissa la fumée s'infiltrer dans ses poumons, accélérer son rythme cardiaque. Bientôt une langueur délicieuse envahirait ses membres, son visage, sa poitrine. Brahim se pencha vers lui et lui retira le joint des mains.

— Tout à l'heure. D'abord tu parles.

Nadr se redressa et tâcha d'évaluer la situation. Tout avouer ou continuer à se faire passer pour un kamikaze... Il essayait de deviner ce que Brahim ferait, dans un cas ou dans l'autre.

— Je suis venu sauver mon frère, finit-il par lâcher.

— Développe.

— C'est tout. Mon frère va mourir, je ne veux pas qu'il meure, alors j'essaie de le rattraper.

Brahim éclata de rire.

— Tu as une idée de ce que tu racontes ? Tu veux que je répète ça aux mecs qui sont venus chercher les kalachs il y a quinze jours ? Ceux qui étaient entraînés par ton frère, le plus cinglé des trois ? Il n'a aucune envie qu'on le sauve, ton frère, c'est toi qui devrais te sauver et fissa.

Nadr ne répondit pas. Son esprit s'enfuyait, flottait quelque part au-dessus de la mer, qu'il apercevait au loin, par la fenêtre du grand bâtiment.

— Hé ! T'es parti où ? T'as entendu ce que je t'ai dit ?

Un instant, Nadr revint à lui. Il regarda Brahim calmement. Il ne s'était pas senti aussi calme depuis des semaines.

— Mes parents ont été tués tous les deux, mon meilleur ami a été écrasé par les bombes, j'ai vu son sang tacher le sol, sa femme a hurlé dans mes bras. Il ne reste que mon frère. Je dois le sauver.

Brahim s'affala sur le dossier du canapé, perturbé par la détermination et la naïveté de ce type sorti de nulle part. Il reprit une longue taffe avant de tendre le joint à Nadr.

— Fume ça l'cinglé, fume et laisse-moi réfléchir un peu... J'ai vraiment besoin de réfléchir...

Brahim avait passé plusieurs coups de fil et avait fini par trouver l'adresse du type qui hébergeait Khalil et son groupe à Paris. Il s'était engagé à ne prévenir personne de l'arrivée de Nadr, qui, en échange, avait promis d'oublier son passage chez Brahim. Sans que Nadr comprenne véritablement pourquoi, Brahim lui avait donné à manger, un peu d'argent, lui avait permis de se laver et de dormir. Par la fenêtre du petit appartement, Nadr avait contemplé la mer, tâchant de se figurer où étaient sa terre, son abri, sa famille... Ce que faisaient Ali et Samira. Juste à côté de la fenêtre trônait un écran de télé plus grand que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Il occupait toute la surface du mur. Nadr était resté plusieurs heures à fixer les images, tirant sur les joints que Brahim lui tendait avec régularité.

Le nez collé à la vitre du car qui le conduisait à Paris (un car de nuit paraissait l'option la moins risquée), il observait maintenant les kilomètres de routes sombres, baignées de lumière orangée. À l'intérieur du car, tout était propre, lisse, les gens étaient calmes, ne faisaient aucun bruit. Confinée dans cet engin, sa propre odeur lui semblait presque étouffante. Il avait remarqué que les autres le dévisageaient. Ils ne pouvaient ignorer qu'il était différent. Si différent qu'il ne pouvait se confondre avec la douzaine de visages et de corps assis sur les dizaines de fauteuils alignés en petites rangées. C'était un sentiment étrange. Chez lui, on ne le remarquait pas. Ici, sous prétexte qu'il avait changé de continent, il était isolé, séparé des autres humains par une démarcation invisible, à la limite de la brutalité. Les monts pelés et poétiques de son désert coulaient sur ses épaules. Il n'avait pas quitté les petits grains secs emportés par le vent, ni les bâtisses écroulées. Il ne s'était pas métamorphosé en l'un de ces Blancs propres, savonnés, récurés, sagement assis dans leur container roulant. Et dont certains le dévisageaient. Au petit matin, il en avait entendu deux discuter derrière lui.

— Encore un.

— Toujours les mêmes, des hommes jeunes, seuls...

- Je ne laisse plus sortir ma fille, on ne sait jamais.
- Si, on sait, c'est bien le problème.
- Pays de merde.

Nadr ne comprenait pas un mot. Mais il se retourna et les deux hommes interrompirent leur conversation en le fixant d'un œil noir.

Le car le déposa au sud de Paris. De là, Brahim lui avait dit de prendre le métro 4 jusqu'au Nord. Il lui avait écrit le nom de la station : c-h-â-t-e-a-u r-o-u-g-e. Il était descendu sous terre avec une certaine appréhension. Autour de lui, des Africains, des Maghrébins et quelques voyageurs à la peau blanche se pressaient, se poussaient, s'entassaient dans les wagons. Les galeries creusées pour laisser passer les trains étaient larges et solides. Elles serpentaient sous le sol, croisant des dizaines d'autres ouvertures. Nadr réfléchissait au nombre de bras qu'il avait fallu pour les creuser. Celles de Gaza étaient étroites et dangereuses, faute d'avoir pu être étayées correctement. Il avait encore dans la bouche le souvenir de la poussière et de l'étouffement. Le train sur les rails tanguait, grondait, crissait sans provoquer la moindre réaction des passagers. Comme dans le car, il s'étonnait de leurs visages tristes et fermés. Il imaginait les Français heureux. Peut-être que sa mère était parmi eux. Peut-être le regardait-elle en ce moment sans pouvoir le reconnaître...

Arrivée à destination, la foule bruissait, exhalait des odeurs poivrées, se bousculait. Autour de lui de beaux bâtiments gris, ouvragés, se dressaient. On aurait dit que leur pierre était aussi lisse que la peau d'un enfant. À nouveau, il trouva quelqu'un pour lui indiquer son chemin. L'absence de terre était déconcertante. La nature semblait bannie ou décorative. Il en parla à l'homme qui le guidait.

— Les gens d'ici doivent supporter le bruit, la fatigue, la cohue, être sous terre une partie de la journée, vivre dans des pièces trop petites...

Nadr se laissa conduire jusqu'à un appartement exigü au sixième étage d'un de ces immeubles sublimes et gris. Son cœur menaçait d'exploser dans sa poitrine. L'homme qui lui ouvrit était noir et fin. Il refusa d'abord de le laisser entrer. Il expliqua être le frère de Khalil, être venu l'aider. L'autre vérifia ses papiers palestiniens, le fouilla et le laissa pénétrer dans la première pièce. Des matelas jonchaient le sol. Il lui indiqua où il pouvait poser ses affaires et sur lequel il pourrait

dormir, s'il était autorisé à rester. Il patienta des heures sans que l'homme ne revienne lui parler. Nadr supposa que Khalil était encore vivant, sinon ils l'auraient laissé dehors. Ou peut-être lui tendait-il un piège pour l'interroger. Au téléphone, il entendait l'homme chuchoter, tantôt en arabe, tantôt en français. Puis, aux alentours de vingt-deux heures, la clé tourna dans la serrure. Nadr se raidit. Il avait préparé mille discours, mais tous lui échappaient. Que devait-il dire si Khalil entraient seul ? Que devait-il dire si les autres étaient avec lui ? Comment repartiraient-ils même si Khalil acceptait de le suivre ? Il n'eut pas le temps de se poser la question.

3^e PARTIE

Les lignes de chiffres s'empilaient. Fernando Clerc les regardait à peine. Ils avaient la plus grande importance mais pas le moindre intérêt. Une vague nausée le déconcentrait. Réduire la part des services publics, les acheter, les remplacer, augmenter la productivité, gagner de nouvelles surfaces agricoles, défricher, abattre, vendre de nouveaux médicaments, de nouveaux engrais, de nouveaux pesticides, implanter des entreprises, gagner de nouveaux marchés, produire, produire, produire, vendre des crédits à n'importe quel prix mais le plus cher possible, faire tomber les barrières douanières...

Tous, ils voulaient rattraper leur retard, concurrencer les autres, les égaler. S'ils tenaient leurs résolutions, le Fonds leur en donnerait les moyens. Sinon, il les endetterait davantage. Il saisit un journal sur le coin de son bureau, parcourut la une puis survola les pages intérieures. Il le rejeta dans un mouvement d'humeur. Ces journalistes ne comprenaient rien.

Souvent, Fernando Clerc pensait à son existence. À ce petit tracé dans l'océan du temps et de l'univers, ce pointillé minuscule qui lui paraissait un tout. La nausée le reprit. Il n'aurait qu'à vomir, pensait-il, et il inspira lentement. Sa dent lui fit mal. Puis ce fut au tour de ses intestins. Il respira à nouveau en se concentrant sur son ventre et sa glotte. Il songea avec émotion aux gens simples, capables d'amour et d'attention, sans arrière-pensées, sans questionnements métaphysiques, sans les tourments de l'âme nue, mais pleins des tracasseries du quotidien, de leurs comptes et de leurs maladies. Comme il les méprisait souvent, mais comme il aurait aimé leur ressembler parfois, lorsque les tiraillements se faisaient trop lourds.

Dans le bureau adjacent, il entendait Nadia, la secrétaire d'un autre analyste.

— Ils sont à des milliers de kilomètres et cette bande de chiens ne veut pas arrêter les bombes. Il en tombe parfois une par seconde, tu te rends compte ?! Non, tu ne peux pas te rendre compte, c'est impossible de se rendre compte de quoi que ce soit dans ce pays

merdique. Une par seconde !!! Ce n'est pas humain, non, ça n'a rien d'humain. Tout ça pour trois pauvres terroristes, pour leur montrer qu'ils peuvent les écraser, les éradiquer comme une bande de moustiques. Comme s'ils allaient empêcher le moindre kamikaze de se faire sauter...

Elle appelait ses parents toutes les deux heures. Puis il la voyait passer en larmes, décomposée.

À ses pieds reposait une pile de dossiers mais il n'avait pas le cœur à la tâche. Son esprit était ailleurs, dans une autre strate de la réalité. Travailler l'eût ramené aux basses fréquences de lui-même, à sa matérialité, alors qu'à cet instant, il cherchait comment rendre son âme féconde, réceptive à la grâce. La Palestine attendrait, tout comme le Rwanda ou le Liberia. Les morts, les atrocités... Que ces imbéciles s'entretuent puisqu'ils ne savaient faire que ça. "Tous ces hommes, pensait Fernando Clerc, n'ont d'autre prise sur le monde que les ordures qu'ils ramassent, les fruits qu'ils mangent, rivés à leur terre comme des arbres, agitant leurs bras comme des épouvantails." Ballottés par les vents du marché. Combien dans les champs ? Combien dans les bidonvilles ? Combien dans les entreprises ? Lui-même n'avait qu'un pouvoir limité. Mais il voyait le monde, comprenait les connexions, les interdépendances, les significations. De son crayon, il pouvait orienter les courants de l'histoire. Aider ce pauvre enfant du Sahel, osseux, tout juste agrippé à la vie, quand ses propres père et mère, eux, ne pouvaient rien.

Mon Dieu, qu'il était soudain épuisé. Peut-être aurait-il dû reprendre un de ces cachets de poisson gras. Il se leva et se mit à arpenter les couloirs du Fonds. Les petits bureaux gris et vitrés qui jouxtaient d'autres bureaux gris et vitrés auxquels s'adossaient de vastes open spaces où, dix, vingt, trente personnes étaient assises devant un écran plat. Leur corps ne bougeait pour ainsi dire pas, hormis de minuscules tressautements du doigt, de la main, de l'avant-bras lorsqu'ils cliquaient sur leur souris. Fernando Clerc les observait, incrédule. Ils avaient l'air totalement stupides. Il avait déjà ressenti cela auparavant, comme si on l'avait tiré d'un profond sommeil. Cela durait rarement plus d'une minute ou deux. Puis il trouvait naturel, à nouveau, de voir ces hommes et ces femmes derrière leurs écrans,

immobiles, enfermés le plus clair de leur journée à vivre des émotions plates et rentrées. Cette fois il voulut saisir cette curieuse sensation avant qu'elle ne disparaisse et se pencha sur l'épaule de l'un d'eux. Des colonnes de chiffres, des tableaux et de longs paragraphes se côtoyaient sur les différents documents.

— Bonjour, Martin.

— Bonjour, monsieur.

— Sur quoi travaillez-vous ?

— Le Mali...

— Eh bien ?

— Je collecte les données pour votre analyse. Les indicateurs sont mauvais, comme toujours, hasarda-t-il avec un faible sourire...

— Que voulez-vous dire ?

Fernando Clerc ne posait jamais ce type de questions et il sentait que Martin répondait avec un peu de perplexité, d'angoisse, même. Il pensa le rassurer sur ses intentions mais n'en fit rien.

— La productivité est très mauvaise, reprit-il, le PIB est stable autour de sept cents dollars, aucune entreprise ne s'est installée dans la région de Bamako depuis plus de onze mois, le volume des exportations n'a pas augmenté depuis environ treize mois. Nous songeons à leur faire vendre une nouvelle partie de leur secteur public, ou une partie de l'administration centrale, mais elle ne vaut pas grand-chose...

— Connaissez-vous le Mali, Martin ?

L'homme se figea et se mit à dévisager Fernando Clerc de façon étrange.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il.

Fernando Clerc ne répondit pas. Il s'était perdu dans ses pensées. Pourtant il n'avait pas le sentiment de penser à quoi que ce soit.

— Rien. Rien de particulier, finit-il par lâcher.

Puis il s'éloigna. Martin s'affaissa sur son fauteuil, et, après une dizaine de secondes, se tourna à nouveau vers ses tableaux. Fernando Clerc retourna lui aussi derrière son bureau. Il était pris d'une langueur irréprensible. Comme s'il ne pouvait se rassembler. Il s'enfonça doucement dans son fauteuil et sentit la mousse synthétique se restructurer autour de sa tête et de son dos. Lentement, il abaissa

ses paupières et s'endormit.

Le garçon était sur le sol, ses bras balayaient le sable. Sa bouche, déformée par les cris, par les pleurs, n'émettait aucun son. Fernando Clerc aurait voulu le saisir, le prendre contre lui. Mais à mesure qu'il progressait dans sa direction, le garçon s'éloignait. Fernando Clerc accélérait le pas, mais comme sur un de ces stupides tapis de course, la terre se dérobaient et roulait, entraînant ses pas. Pourtant il ne pouvait renoncer et se mit à courir plus vite et plus vite encore. La sueur, l'odieuse sueur, perlait à son front, ses aisselles dégouлинаient. Bientôt, l'odeur finirait par se faire sentir. Toujours, le garçon lui tendait les bras, à distance égale, braillait, réclamait son aide, mais il ne pouvait le toucher. Dans un effort désespéré, il força l'allure une fois encore, mit toute la force de ses jambes dans cette ultime tentative. Autour de lui, le désert accélérait lui aussi, défilait, avec ses buissons, ses amas de pierres. Il lui fallait sans cesse les éviter, faire crisser ses souliers de cuir, dérapant, haletant. Lorsqu'une roche plus grosse que les autres se présenta, il ne put la contourner et, de tout son long, s'étala dans le sable, la bouche pleine de grains, la joue déchirée par le choc. Fernando Clerc grogna, tandis qu'au loin, le garçon disparaissait...

Un instant plus tard, le bureau contrecollé, les armoires de fer, les fauteuils tournants étaient réapparus. Il tâcha d'inspirer, étouffé d'angoisse. Tout autour de lui, les bruits lui parvenaient déformés, amplifiés. Il saisit son ordinateur et se mit à écrire frénétiquement à Barnes, mais s'arrêta presque instantanément. Il ne supportait plus le cliquetis du clavier, cette froide mécanique qui n'était pas seulement entre ses mains mais qui était devenue ses mains. Il se leva et les passa sur son visage. Il lui fallait se ressaisir. Il ne pouvait immédiatement étudier ses dossiers. Il devait d'abord dormir, manger, faire quelque chose qui le remette d'aplomb. En une succession de petits gestes secs, il rassembla ses affaires, retira de sa sacoche les *Poèmes païens* et les serra contre lui. À petits pas rapides, il quitta le Fonds. Dehors, il courut presque, trébuchant régulièrement sans autre raison que son agitation. Arrivé chez lui, après le four des tunnels, il claqua la porte et s'enferma dans la salle de bains. Sans réfléchir, il actionna le

robinet et se fit couler un bain. À l'extérieur, ses enfants et sa femme s'agitaient discrètement. Après quelques minutes, un timide coup résonna sur la porte.

— Tout va bien ?

Comme il ne répondait pas, la voix d'Alva reprit :

— Fernando ?

— Tout va bien, réussit-il à articuler. Sa gorge s'étranglait mais il parvint à masquer comme il pouvait son désarroi. Il retira son pantalon, ses chaussettes, mais conserva sa chemise et sa cravate. Il s'assit sur le rebord de la baignoire et plongea ses pieds dans l'eau glacée. Dans sa main droite, il serrait toujours les *Poèmes païens*. Le livre était gondolé, déformé de sueur. Il l'ouvrit et plongea le regard sur l'une des pages sans pouvoir en lire le moindre mot. Il resta ainsi, prostré, crispé, le sang tambourinant contre ses tempes pendant une demi-heure. Puis il sortit, l'air hagard, et s'enfonça dans l'un des fauteuils Empire du salon. Un verre l'attendait sur le petit guéridon, sans doute déposé par sa femme. Il but mais ne reposa pas le verre. Il le garda contre son ventre et entendit son fils approcher sur la pointe des pieds, un livre entre les mains. C'était un exemplaire relié et numéroté du *Roi Lear*. Il avait oublié son propre anniversaire. Il sourit et fit signe à son fils de s'approcher. Le jeune garçon n'osait pas et lui tendit le livre à bout de bras, baissant les yeux. Il lui fit signe à nouveau et l'enfant s'exécuta à contrecœur. Fernando Clerc le prit sur ses genoux. Comme il le sentait raide et mal à l'aise, il le reposa presque immédiatement et se mit à pleurer. Silencieusement d'abord puis à gros sanglots contenus. Effrayé, le garçon s'enfuit dans la cuisine. Fernando Clerc resta prostré pendant de longues minutes. Lorsqu'il se fut calmé et que le silence fut rétabli, il perçut le claquement des talons de sa femme. "Le dîner est prêt", se contenta-t-elle de dire avec une douceur distante. Elle resta quelques secondes immobile puis se retourna et sortit. Après une ou deux minutes, Fernando Clerc se leva à son tour et se dirigea vers la salle à manger.

Il se réveilla la tête dans un étau. Un instant, il avait pensé renoncer à son voyage. Dire qu'il était souffrant. Mais il ne pouvait paraître aussi faible... Il s'habilla dans le noir, se glissa sans bruit dans la cuisine, but son café et quitta l'appartement avec une pointe d'angoisse et de nostalgie. Jamais il ne ressentait ce type de sentiment et s'en inquiéta.

On l'envoyait en mission pour la première fois de sa carrière. On l'expédiait en Palestine – il ne supportait pas la Palestine – alors qu'aucun argument tangible ne justifiait ce voyage. Il devait soi-disant conclure l'accord. Vérifier l'utilisation des sommes à allouer. Vérifier que le Fatah, en Cisjordanie, aiderait bien la population de Gaza, sous contrôle du Hamas. Le Fonds ne traitait pas avec le Hamas, ne parlait pas aux terroristes, mais la simple humanité commandait d'aider les civils. Et c'est ce que le Fonds faisait. Tout en affaiblissant le Hamas. En retournant la population du côté du Fatah – sur lequel il exerçait un contrôle – en lui promettant des vivres, des vêtements, des médicaments, de l'argent pour reconstruire... Tout ceci aurait pu s'organiser depuis Paris, comme le Fonds l'avait toujours fait. Mais on accusait désormais les fonctionnaires de ne pas connaître la réalité des lieux. De statuer sans savoir, du haut de leurs feuilles de papier. Soit, mais pourquoi lui ? Il n'avait pour ainsi dire jamais quitté son bureau, n'était pas un agent de terrain (il était même tout l'inverse), haïssait les voyages, le bruit, la saleté... Et puis, qu'allait-il bien pouvoir dire à ces gens qu'il ne leur ait déjà dit dans son bureau ? Personne n'écoutait ces gens-là deux ou trois ans auparavant. Et subitement, on se mettait à les écouter. Savait-on au moins pourquoi ? Ses pensées traînaient tandis que son corps s'alanguissait dans le taxi qui le menait à l'aéroport. La tension de la soirée précédente l'avait vidé. Une vague migraine lui obscurcissait toujours l'esprit. Devant lui, la nuque du chauffeur était couverte de longs poils noirs tout imbibés de sueur. Il ne se préoccupait pas de Fernando Clerc et passait coup de téléphone sur coup de téléphone avec sa petite oreillette.

À l'embarquement, Fernando Clerc observait le personnel de la

compagnie. Il ne put s'empêcher de remarquer leur rustrierie, le ton de leur voix, les expressions qu'ils employaient. Ils parlaient du président et de sa nouvelle femme. Puis l'un d'eux fit une plaisanterie sur les grosses fesses de la passagère qui le précédait. Il admirait leur insouciance mais se désespérait de leur bêtise. "Combien sont-ils à ressembler à celui-ci ?" se prit-il à penser. À ce gros crétin dans son jean de supermarché, dans ses baskets de supermarché, dans sa chemise informe, recouvrant à peine cet agglomérat de surgelés, de chips, de Mars, de Coca-Cola qu'il doit appeler son ventre... Ce sont ces monstres qui votent, qui prétendent choisir ce dont le pays a besoin alors qu'ils ne le savent même pas pour eux-mêmes. Mais combien sont-ils vraiment ? Fernando Clerc fut pris de vertiges. Est-ce vraiment à cela que ressemble la population ? Est-ce bien cela qu'on appelle le peuple ? Combien en France ? Combien aux États-Unis ? Combien en Allemagne, en Italie, en Espagne ? Combien en Autriche et en Suisse ? Et combien dans tous les pays où ces pauvres imbéciles ne savent même pas lire ? Où un agent municipal passe leur donner quelques billets et des instructions de vote. Est-ce réellement cette masse crétinisée qui choisit ? Qui ne sait plus qu'acheter, se bâfrer et se regarder dans la glace... Qui n'a plus aucune forme de culture ou d'intelligence. Qu'on traîne d'hypermarchés en centres commerciaux, les fesses rivées au siège d'une voiture bon marché. Se sentent-ils privilégiés pour autant ? Non. Ils se plaignent, ils en voudraient encore. Pourquoi ? Ils n'en savent certainement rien. Et les autres, ceux qui n'ont rien et qui crèvent dans leurs champs et leurs vieilles cuisines, ceux-là viennent s'agglutiner ici pour leur ressembler. Pour devenir de riches crétins... Fernando Clerc ne les supportait plus.

Tel-Aviv. Derrière le hublot, les tours s'élançaient comme elles auraient pu s'élancer à la Défense, à New York, à New Delhi... La magie de la civilisation. Retrouver aux quatre coins du globe la même arithmétique, la même géométrie, les mêmes sandwiches, les mêmes hôtels, les mêmes paires de jeans. À l'aéroport, une rangée de jeunes femmes en uniforme barrait le passage, fusil au point. Fernando Clerc admirait la droiture de leur attitude, appréciait le plaisir purement esthétique que cette vision lui procurait. Il sentit qu'en retour, son interlocutrice du bureau douanier le traitait avec respect. Deux

hommes l'attendaient. Costumes passe-partout, lunettes de soleil, l'air vaguement sûr d'eux, vulgaires. Un gros et un niais. Il leur serra brièvement la main et se planta face à eux pour leur signifier qu'il était temps de partir.

Dans la ville, on ne pouvait dire qu'une "guerre" se déroulait. À aucun moment il ne sentit chez les habitants de réserve, de peur, d'attitude particulière. Certes il y avait des soldats, mais pas plus que dans les gares et les aéroports d'Europe ou des États-Unis. Les passants avaient des airs de vacanciers avec leurs lunettes de soleil, leurs tongs, les petits débardeurs des femmes aux terrasses des cafés... La voiture qui le conduisait filait entre les gratte-ciel. De temps à autre, la mer surgissait entre les blocs, puis disparaissait aussitôt. La ville transpirait la crème solaire. Après quelques dizaines de minutes, ils la quittèrent et passèrent par un premier check-point, puis par un second. Les jeunes soldats étaient affalés sur des sacs de sable et attendaient les voitures, goguenards. Ils ne se redressèrent même pas en les voyant arriver.

— *Passport, please.*

Le gamin devait avoir une vingtaine d'années. Le gros lui tendit le document administratif du Fonds qui les identifiait.

— OK, mâchonna-t-il en relevant la barrière.

Entre les villes, Fernando Clerc ne vit que du sable et des buissons secs. Une sorte de désert dont avaient émergé les buildings, les cocktails, les filles, les soldats, les kippas, les barbes et les drapeaux, les voitures européennes, japonaises, l'argent, les missiles, les avions... Toutes les vingt minutes, le même petit rituel de barrage, de passage se reproduisait. Jusqu'au sixième check-point, où ils furent arrêtés par un embouteillage de véhicules à l'entrée de ce qui paraissait être un village. La voiture du Fonds remonta la file de droite avant d'être brutalement arrêtée par un soldat. À quelques mètres, un homme était étendu à terre, près d'un panier. Sa femme était assise à ses côtés, le corps replié sur lui-même. Elle ne faisait aucun bruit. Prostrée. Presque respectueuse. Dix mètres plus loin, un autre homme était plaqué sur le sol, maîtrisé par quelques soldats. Il ne se débattait pas. Fernando Clerc ne pouvait détacher ses yeux de la longue tresse qui pendait tout contre sa barbe, comme accrochée sous sa kippa.

— Ce doit être un habitant de la colonie qui a tiré sur un Arabe, dit le gros. D'ici une dizaine de minutes, ils auront dégagé la route.

Fernando Clerc hocha la tête tout en ne quittant pas des yeux la femme et le tireur. À l'avant de la voiture, aucun des deux hommes ne ressentit le besoin d'expliquer le geste ou de le commenter. Ils savaient pertinemment à quoi s'en tenir. Quinze minutes plus tard, la route fut effectivement dégagée. Une ambulance du Croissant-Rouge attendait toujours, bloquée par les soldats, tandis que les chars et les véhicules blindés délimitaient un périmètre de sécurité. Il n'y avait pas un village palestinien en vue, juste la colonie.

— De quoi ont-ils peur ? demanda Fernando Clerc. Il n'y a personne autour.

— Des autres colons qui pourraient leur tirer dessus, répondit le niais, sans même tourner la tête.

La voiture poursuivit sa route et s'enfonça dans les Territoires.

— Nous n'avons rendez-vous qu'à seize heures à Ramallah, que voudriez-vous voir en attendant ?

— Vous n'avez qu'à faire un tour par Bethléem, je voudrais voir la basilique de la Nativité.

Pas de village ? Pas de quartiers détruits ? semblaient-ils dire de leurs regards bovins. Ils ne mirent qu'une quinzaine de minutes pour arriver au check-point de Bethléem.

— La ville est déserte, lâcha le niais depuis la place du passager. Depuis le début de la guerre, il n'y a plus un touriste. Pourtant ça ne canarde pas vraiment par ici. L'essentiel des opérations est à Gaza. Mais bon, vous savez ce que c'est...

Fernando Clerc se demanda s'il attendait une réponse. Il tourna ostensiblement la tête vers lui pour lui signifier qu'il avait entendu.

Effectivement, la rue s'étirait devant eux sans le moindre véhicule. De chaque côté s'alignaient les commerces. Ils se garèrent à proximité d'un immense parking.

— Arafat l'a fait construire pour le jubilé de la naissance du Christ... Pour les milliers de touristes qui étaient supposés envahir la Palestine. Juste avant que Sharon ne retourne promener ses fesses sur l'esplanade des Mosquées et qu'Israël ne boucle le territoire, poursuivit le niais.

La bâtisse n'était pas comme il l'imaginait. Il s'attendait à une crypte. À quelque chose de beau, de suranné. Elle ressemblait à une église de province. Les peintures, les rideaux rouges détonnaient avec les pierres. Le tout était arrangé avec un mauvais goût navrant. Il demanda qu'on lui indique l'endroit exact où le Christ serait né. On lui montra une cavité qui ressemblait à l'âtre d'une cheminée. Sur le fronton était accrochée une plaque de marbre. Il se planta devant comme pour se recueillir. Une à deux minutes plus tard, un moine orthodoxe dégringola par le petit escalier et s'affaira autour de lui. Il tenait au bout d'une chaîne une lampe à huile qu'il agitait comme un encensoir. Il ne tarda pas à se coller contre lui, le touchant presque avec son énorme barbe. Comme Fernando Clerc ne bougeait pas, l'autre le poussa d'un coup d'épaule et se mit à la besogne. Le fonctionnaire n'en croyait pas ses yeux. N'avaient-ils aucune notion du sacré dans ce pays ? Aucune considération pour la prière d'un fidèle ? Il fixait le moine, interloqué, ne sachant même pas quoi lui dire. Secrètement, il avait espéré ressentir quelque transport mystique, quelque révélation transcendante. Non qu'il crût au Christ plus qu'à autre chose mais...

À quinze heures quarante-cinq, ils pénétrèrent dans Ramallah. Les gamins couraient dans la rue. Le long des trottoirs, des dizaines de maisons ouvertes et des hommes (parfois des femmes), assis sur le perron, buvaient ce qui ressemblait à du thé, écoutaient la radio, observaient simplement la rue ou discutaient. Des chapelets de jeunes déambulaient et parlaient bruyamment. Ils avaient l'air de prendre toute la place. Régulièrement, le véhicule s'arrêtait devant des sortes d'ateliers où d'autres réparaient des voitures, faisaient de la menuiserie, du pain... Plus loin s'élevaient les buildings, s'étaient les boutiques. "Une sorte de Tel-Aviv palestinien", murmura Fernando Clerc pour lui-même.

— Pardon ? lança le gros.

— Rien... Enfin... Tous ces jeunes...

— Là où il nous en faut trois pour faire le travail, ils sont au moins dix, expliqua le grand niais. Ils n'ont rien à faire, pas de boulot, alors ils traînent et aident ceux qui travaillent. Ça leur donne l'occasion de discuter.

Fernando Clerc les regardait avec avidité. Cherchait quelque chose sur leur visage. Des larmes envahirent son regard.

À la Mouqata'a, le siège de l'autorité palestinienne, l'homme aux semelles de caoutchouc les accueillit avec un large sourire. Il ne portait pas de costume mais une chemisette aux aisselles trempées de sueur. Fernando Clerc le toisa avec appréhension.

— Je ne vous avais pas menti, n'est-ce pas ? C'est très différent de ce que vous pouviez imaginer depuis votre bureau.

— C'est évidemment différent, se contenta-t-il de maugréer.

— Vous voyez ces carcasses de voitures, ces murs en ruine ? Pourquoi croyez-vous que nous les laissons comme ça, au milieu de la cour ? Avez-vous déjà vu des palais présidentiels qui ressemblent à ce champ de bataille ? Si nous les reconstruisons, les sionistes les bombarderont dans la journée. C'est leur façon de nous humilier.

Fernando Clerc ne se donnait même plus la peine de répondre à ce type de propagande. Ni à leur mise en scène étudiée pour les médias et les humanitaires du monde entier. "Ce n'est pas avec ce type de mentalité qu'on redresse un pays", songea-t-il.

L'homme l'introduisit dans le bâtiment en soulevant une vaste bâche gardée par deux soldats. Ils marchèrent le long des couloirs aux murs nus, éclairés par de larges tubes à néon. Puis on le fit asseoir dans une petite pièce où trois chaises vides se partageaient l'espace. Par la porte face à lui, il entrevoyait trois ou quatre hommes assis sur les mêmes chaises miteuses et sur un vieux sommier à ressorts.

— Celui que vous voyez là, dit l'homme aux semelles de caoutchouc en désignant le plus grand d'entre eux, c'est le chef d'état-major. À côté de lui, assis, c'est le ministre des Transports, l'autre au fond, c'est le chef du protocole, et celui qui est penché sur le téléviseur, c'est le ministre du Travail.

S'il n'avait pas été dans cette situation, Fernando Clerc aurait ri. Au lieu de cela, il sentit comme un étourdissement. Il les scrutait les uns après les autres et la nausée, toujours cette insupportable nausée, l'anéantissait. Lui qui aimait tant la rigueur se sentait plongé dans un amas de confusion. L'homme aux semelles de caoutchouc s'en aperçut et le saisit par le bras. Fernando Clerc sursauta et se dégagea violemment. L'autre parut surpris mais Fernando Clerc n'en fit aucun

cas. Il se renfroigna. Quelques minutes plus tard, on les conduisit dans le bureau du président.

— C'est un grand honneur qu'il vous fait, avait chuchoté l'autre sans éveiller le moindre sentiment chez Fernando Clerc.

Le président se tenait au bout d'une grande table rectangulaire, dans une pièce nue, éclairée au néon. Pas d'aménagements, pas de décoration, à peine quelques livres sur le petit meuble cubique posé derrière lui, dans l'un des coins de la salle. À portée de main, des breloques anarchiquement disposées et des croix chrétiennes, bien en évidence. Il tendit les bras à Fernando Clerc. Le président le fixait puis son regard s'évaporait de nouveau dans on ne sait quels limbes. En réalité, il ne regardait rien de particulier, il s'écoutait simplement parler. Son sourire était franc. Aucun des mots qui sortaient de sa bouche n'était familier à l'oreille de Fernando Clerc, mais il en appréciait la musique. Il savait que Mahmoud Darwich avait connu cet homme et, même s'il ne comprenait pas pourquoi, il ne pouvait s'empêcher d'être influencé par cette pensée. Puis le flot de parole se dédoublait. La langue du traducteur ne cessait de déverser des chapelets de mots que Fernando Clerc écoutait à peine, puis qui se mirent à l'interpeller.

— Mon peuple est un grand peuple... votre aide est une humiliation, et pourtant nous ne pouvons faire autrement que l'accepter. Vous comprenez cela ? Les Occidentaux ne comprennent pas... vous croyez, parce que vous êtes venus, que vous avez fait des rapports, que vous connaissez ce peuple... On dirait à vous regarder que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes... Notre guerre est votre guerre... Nous le savons parfaitement, alors pourquoi prétendre parler d'autre chose : de développement, de paix, de feuille de route ? Vous avez apporté cette guerre dans notre pays, dans notre région, il y a plus d'un demi-siècle, et désormais elle est retournée chez elle, sur votre sol. Et ce n'est certainement que le commencement. Vous le savez, n'est-ce pas ? Alors, parlons de notre avenir. De ce que nous avons fait et de ce que nous ferons ensemble. Donnez-nous les armes en quantité, les vivres et les infrastructures pour bâtir notre économie. Soyez à nos côtés comme vous êtes aux côtés des Israéliens. Faites de nous une puissance régionale et vos partenaires. Vendez-nous les

contrats que vous n'avez pas pu vendre à Israël. Soyez gagnants de tous les côtés jusqu'à ce que vous ne puissiez plus vous réfugier derrière aucun accord international. Niez que vous agissez ainsi. Nous le nierons aussi. Mais imperceptiblement, donnez-nous les moyens d'exister et nous signerons cette paix. Quand plus aucun danger ne nous menacera. Quand nous serons devenus si forts et si nombreux que même Israël n'aura plus intérêt à ce que nous disparaissions et que les autres pays arabes ne pourront plus lever d'armée ou de mouvement terroriste sur notre dos.

Fernando Clerc était abasourdi.

— Si vous ne réparez pas vos erreurs, si vous ne me donnez pas la force d'entraîner mon peuple, ce sont les islamistes qui le feront. Le Hamas songe déjà à s'allier au Califat. Ils nous traitent de faibles, de putain des Américains. Ils considèrent que le Fatah n'est jamais parvenu à rien. Pour le moment, le Califat jouit d'une image attirante dans le monde arabe. Particulièrement auprès de jeunes intrépides qui n'ont rien à perdre, comme les Gazaouites. Mais en agissant ainsi, ils sacrifieront leurs mères, leurs frères, qui recevront en retour vos bombes et celles des Israéliens. Comme toujours.

— Monsieur le président, je ne comprends pas très bien... hasarda Fernando Clerc.

— Je pense que vous comprenez parfaitement. Ce qui vous surprend, c'est que j'évoque tout ceci avec vous. Et pourtant, c'est admirablement simple. Ce que je vous dis, je ne peux en parler à vos supérieurs. Ils seraient pris de panique, tout occupés à se demander comment préserver leurs propres intérêts en même temps que ceux de leurs pays. À partir d'un certain degré de pouvoir, les gens ne réfléchissent plus normalement. Vous avez déjà remarqué cela ? Ils cessent de se comporter comme des êtres humains. Ils ne voient plus les enfants mourir, la bonne terre être emportée par les crues, les innocents se faire chasser de leur maison et parquer comme des rats dans de minuscules territoires entourés de soldats et de barbelés. Ils voient des intérêts. Des conflits d'intérêts. Des raisons d'État. Je pense que vous n'en êtes pas encore là. Si c'était le cas, vous auriez une escorte, une voiture digne de ce nom avec des vitres teintées, vous seriez deux fois plus arrogant et vous m'auriez interrompu il y a cinq

minutes déjà. Mais c'est vous qu'ils ont envoyé. Ce qui veut dire que vous êtes parfait pour cette mission. Juste au milieu de l'échelle. La meilleure place pour agir. Vous pouvez leur parler et les convaincre qu'il s'agit de leur intérêt le plus strict. Parce que c'est la vérité et que vous êtes suffisamment orthodoxe pour le comprendre.

L'entretien n'avait pas duré plus d'un quart d'heure. Fernando Clerc marchait mécaniquement dans le couloir qui le ramenait vers la petite salle d'attente. Il regardait l'alternance de ses pieds sur la moquette grise. Toujours la même moquette grise. De chaque côté, les murs nus. Au-dessus de sa tête, toujours les mêmes néons. Devant, derrière. Devant, derrière. À droite. Un autre couloir. "Dehors il y aura encore du soleil, pensa-t-il, et cette chaleur insupportable. Ma chemise est déjà trempée. Je hais la sueur." Devant lui, une caravane de gros dos, pleins de sueur eux aussi, s'acheminait en cadence. Il avait envie de se coucher. Se sentait rempli de pensées, d'impressions, jusqu'à l'écœurement. "Dire qu'il faut continuer, reprit sa tête. L'avion est seulement demain. On ne m'a pas prévu de repos. D'habitude, je n'ai pas besoin de repos. J'ai tout ce qu'il me faut. Ici tout est différent. Je déteste ce pays. C'est inimaginable de ne pouvoir se reposer quand on en a envie. Je vais leur dire que je dois rentrer, que je n'en peux plus." Mais il n'avait même plus le courage d'ouvrir la bouche.

On l'avait conduit dans un autre bureau, où l'attendait un autre fonctionnaire.

L'homme se tenait devant lui dans un costume non moins pathétique que celui des autres. Le bureau était à l'image de tous leurs bureaux : vide, éclairé d'un sordide néon, sans la moindre gravure, peinture, œuvre de l'âme humaine qui vienne réchauffer ces murs plats.

Fernando Clerc s'assit avec agacement. Il était fatigué. Aurait aimé prendre le temps de réfléchir à ce que le président lui avait dit. Maintenant, il voulait en finir, vite. Mais l'autre prenait son temps. Il était moins gros que ceux du couloir, mais arborait la même moustache noire, presque soyeuse. Sans raison apparente, il examinait le dossier qu'il devait connaître par cœur. Usait de son petit pouvoir comme tous les sous-fifres du monde savent le faire. Recevoir, sans le moindre égard, l'homme qui les tenait à sa merci. Peut-être ne vivrait-

il pas deux fois un moment aussi délicieux. Fernando Clerc se serait amusé de ce manège s'il n'eût été obligé de le subir à cinq mille kilomètres de sa bibliothèque, s'il n'eût été forcé d'accepter le spectacle de ces hommes qui s'amusaient à contrôler son temps, à le remplir de leur propre vide.

— Monsieur Clerc, vous avez eu l'honneur d'une entrevue avec notre président.

L'homme suspendit sa phrase et sourit.

— Il m'a personnellement chargé de régler avec vous les détails techniques de notre accord.

Il ponctuait chaque phrase de silences interminables. Fernando Clerc serrait les dents.

— Vous trouverez ici une proposition rédigée par mon pays, que nous vous saurions gré d'examiner.

Il tendit à Fernando Clerc un document de quelques pages, vulgairement agrafé.

— Nous serions très déçus que vous ne prêtiez pas à ce document toute l'attention qu'il mérite. La communauté internationale est, plus que jamais, à l'écoute de notre situation et nous y sommes particulièrement attentifs. Votre présence est un premier gage de la volonté de recréer les conditions du dialogue et de la confiance. Nous ne voudrions pas que cette avancée soit immédiatement stoppée par un refus. Notre gouvernement le ressentirait comme une insulte.

Fernando Clerc parcourut le document. Il ne se laisserait pas impressionner par leurs menaces voilées. Sa présence était un acte de diplomatie, pas une reddition.

— Je comprends fort bien votre point de vue, s'entendit-il répondre après un moment, et soyez assurés que nous chercherons l'accord le plus juste et le plus conforme aux nécessités de votre pays.

— Nous vous en remercions.

— Toutefois, vous n'ignorez pas que notre aide est soumise à certaines règles, édictées par la communauté internationale elle-même et auxquelles il n'est pas en notre pouvoir de déroger, même si nous en avons la volonté la plus sincère et que nous en mesurons toute la nécessité.

Il avait utilisé deux fois le mot nécessité et s'en blâmait

intérieurement.

— Ces règles n'ont pas été élaborées, ni même soumises à la discussion des membres de mon pays, cher monsieur Clerc.

— Et ceci parce que votre pays n'est pas représenté dans les instances de notre organisation.

— Les pays les plus riches, répondit l'autre du tac au tac.

— Les pays qui donnent à cette organisation tous les moyens nécessaires pour aider d'autres pays à atteindre la même prospérité.

Le petit sourire narquois quittait lentement le visage de son interlocuteur et Fernando Clerc sentait à nouveau se diffuser en lui les douces sensations de puissance et d'assurance qui l'habitaient à l'abri de son bureau, de son pays, de sa culture.

— Les conditions dont nous parlons ne sont pas édictées pour nuire à vos intérêts, monsieur Al Hassan, elles sont l'assurance que l'argent que nous vous prêtons sera utilisé à bon escient et que vous pourrez en tirer le maximum de bienfaits pour vous et votre peuple.

— Je comprends fort bien.

— Elles assurent également la pérennité de l'aide que nous pourrons apporter à d'autres pays comme le vôtre. Offrir à des personnes qui en ont besoin les moyens de répondre à leurs difficultés est une activité et, comme toute activité, elle se doit d'être rémunérée. Ce qui ne coûte rien n'a pas de valeur, avons-nous coutume de dire.

— Je sais tout cela, répondit l'autre avec un air affable. Mais saviez-vous, monsieur Clerc, que ces principes n'ont pas cours dans nos pays ? La pratique de l'intérêt, du *ribâ*, est proscrite par l'islam, tout comme elle l'était dans la religion chrétienne, il me semble. Gagner de l'argent avec de l'argent est une grave faute pour nous autres musulmans, un péché comme diraient les chrétiens, un péché d'usure. Saviez-vous cela ?

— Bien entendu, tout cela faisait déjà débat à Florence au ^{xve} siècle, du temps des Médicis...

Il perdait son temps, encore et encore. Ces gens-là passaient leur temps à se servir de leur religion pour justifier tout et son contraire : tuer ou épargner, haïr ou aimer, libérer ou dominer. Et il était forcé de participer à ces conversations sans queue ni tête, un sourire diplomatique rivé aux lèvres.

— Et connaissez-vous les fondements de ces traditions ?
— Bien entendu.
— Je serais très curieux de connaître ceux de la religion chrétienne.
— Ils sont très certainement les mêmes que ceux de l'islam. Les religions du Livre sont beaucoup plus proches qu'on ne veut bien le dire.

— Dans l'islam, monsieur Clerc, on estime que l'argent n'a pas le pouvoir de Dieu, qu'il ne peut décider de la vie ou de la mort d'un être humain. Que pensez-vous de cela, monsieur Clerc ?

“Que je n'ai pas que ça à foutre, pauvre crétin”, pensa Clerc.

— Je partage tout à fait ce point de vue.

— Et que pensez-vous de ce principe dans le monde capitaliste ?

— Dois-je en penser quelque chose de particulier ?

L'homme sourit de toutes ses dents.

— Non, bien sûr. Car le capitalisme n'est pas un système idéologique.

— Non, en effet.

— C'est le moins mauvais des systèmes, celui qui garantit la liberté, qui reproduit le plus fidèlement les mécanismes de la nature.

— Je ne sais pas si je dirais exactement les choses de cette façon...

— Je veux dire, l'oppression, la domination, la soumission, ne sont pas inscrites dans le capitalisme ou le néolibéralisme, n'est-ce pas ? Elles ne sont qu'une conséquence, une saine expression de ce qui est : le libre marché, la loi du fort et du faible.

“Ça y est, nous y sommes, songea Clerc. Le couplet altermondialiste. N'y a-t-il vraiment aucun moyen de sortir d'ici ?”

— Mais je vois que je vous ennuie, monsieur Clerc. Nous allons donc en venir au fait. Ce que nous vous proposons dans cet accord, c'est de nous prêter l'intégralité de la somme qui avait été demandée lorsque notre premier émissaire est venu vous voir à Paris, sans intérêts.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez parfaitement entendu, nous vous demandons de nous prêter cette somme sans intérêts. Nous avons élaboré cette proposition avec le cabinet du président des États-Unis et vous la soumettons pour approbation.

— Du président de quoi ?

— Des États-Unis.

Quelque chose bourdonnait dans l'oreille interne de Fernando Clerc. Il s'agrippa à son accoudoir.

— Vous vous sentez bien, monsieur Clerc ?

— Je... pense que vous devez faire une erreur.

— Je vous demande pardon ?

— Non... Rien. Poursuivez, se reprit-il.

Une sensation vertigineuse continuait à s'immiscer en lui. Quelque chose qui le ramenait à l'intérieur, déformait les sons, balayait ses pensées et toute sa précieuse mécanique intellectuelle. Personne ne pouvait le bafouer de la sorte. Cela n'avait aucun sens. On ne pouvait pas l'emmener, lui, Fernando Clerc, à l'autre bout de la Méditerranée pour le traîner dans la boue. De toute façon, cette histoire de président des États-Unis ne tenait pas debout. Non. Il n'avait qu'à hocher la tête. Faire croire à cet imbécile qu'il achetait son baratin et filer. C'est ça. Passer à autre chose. Retrouver son pays, son sol.

— Je n'ai rien à ajouter, sourit le fonctionnaire.

— Alors c'est parfait. Nous allons traiter votre demande dans les plus brefs délais, gémit Clerc en se relevant. Il était comme étourdi. Voyait le bureau tanguer autour de lui. Il se rassit.

— Je vais tout de même prendre ce verre d'eau, s'entendit-il dire d'une voix lointaine.

La caravane de gros dos le raccompagna jusqu'à la voiture et il dut à nouveau serrer une kyrielle de doigts humides et boudinés. Il dut sourire à l'homme aux semelles de caoutchouc et supporter son air de triomphe à peine retenu. Il s'affala sur la banquette, sans même demander où on le conduisait. Il voulait appeler Barnes. Vérifier l'histoire du président us. Le pire, c'est qu'il en était capable. Ce type ne respectait aucune convention internationale. Jouait au preux chevalier. Faisait du sentiment avec les droits de l'homme. Quant à l'autre, dans son palais en ruine au milieu du désert... Quel cynisme ! Lui demander d'outrepasser sa fonction, d'échafauder le développement économique de la Palestine, de vendre ses théories fumeuses aux dirigeants du Fonds. Comment aurait-il pu faire une chose pareille ? Une bouffée d'écœurement le saisit à nouveau, il

rejeta la tête sur la banquette et s'assoupit, terrassé.

Il fut réveillé par le bruit des hélicoptères. Il avait à nouveau rêvé du garçon. Ce maudit garçon qu'il ne pouvait saisir. Son cœur battait trop vite, sa joue lui faisait mal. Il n'arrivait pas à rassembler ses esprits. Autour de la voiture, tout semblait vibrer, dans un vacarme ahurissant.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança-t-il au grand niais.

— Un raid israélien.

— Comment ça ?

— Nous sommes encore en territoire palestinien, il arrive qu'il y ait des raids sur des groupuscules qui attaquent les colonies.

— Je vois. Mais savent-ils qui nous sommes ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire : ont-ils vu la voiture ? lâcha-t-il en tentant de se contenir.

Le grand niais se retourna vers lui en souriant à moitié.

— Ils ont sûrement vu qu'il y avait une voiture, oui.

“Pauvre abruti”, pensa Fernando Clerc. Le bruit tournoyait au-dessus de lui et il ne parvenait pas à voir d'où il venait. Il avait beau tourner la tête dans tous les sens, se contorsionner sur son siège, il ne voyait que le désert de part et d'autre du véhicule. Quelque chose écrasait sa poitrine, il suffoquait. Il n'y avait sans doute aucune raison de suffoquer, pourtant son cœur s'emballait.

— Vous êtes sûrs qu'ils nous ont vus ?

Il aurait préféré ne pas avoir à leur adresser la parole, mais les mots avaient jailli d'eux-mêmes. “Je suis fatigué, pensa-t-il. Je dois faire une sorte de crise de nerfs. Ça va certainement passer. Je n'ai qu'à refermer les yeux et ça passera.”

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous vous sentez bien ? demanda le gros en jetant un œil dans le rétroviseur.

Mais il avait déjà refermé les yeux. La sensation était plus terrible encore. Le vrombissement était partout. Il croyait sentir les pales juste au-dessus de sa tête qui frôlaient ses cheveux. Il entendait la voix au loin mais n'avait plus la force de relever ses paupières. Il était pénétré du mouvement et des bruits de la voiture, secoué par le vacarme au-dehors. Peu à peu, il plongeait dans un espace informe et hostile. Les

cliquetis, les grésillements le terrifiaient. L'hélicoptère allait et venait au-dessus de lui, il le sentait. Ils allaient les tuer. C'était absolument certain. Les deux idiots ne se rendaient compte de rien. Il était allé trop loin. Maintenant, on en voulait à sa vie. Les Israéliens ne le laisseraient pas repartir avec un deal pareil. Bien trop dangereux. Peut-être que le bureau avait décidé de se débarrasser de lui. On avait toujours cherché à se débarrasser de lui, il prenait trop de place. Tout ça devait être un coup monté. C'est ça, il le voyait clairement à présent. Tout le monde lui avait joué une sorte de comédie. Cette histoire de président américain était trop grosse, il aurait dû s'en douter. Mais pourquoi se donner tant de mal ? Ils auraient tout simplement pu lui coller une balle dans la tête ou l'empoisonner. Mais il y aurait eu une enquête. Un fonctionnaire de premier plan ne pouvait être supprimé comme ça. Il fallait une raison, un coupable. Mais qui cherchait à le tuer ? Barnes ! Ça devait être Barnes. Il ne le supportait pas. Il craignait pour son poste. Peut-être qu'il savait qu'on allait dégraisser. Et ce serait lui ou Barnes... Bon Dieu, cet imbécile ne s'en sortirait pas comme ça. Il allait leur montrer. D'abord descendre de cette voiture avant qu'elle n'explose.

— Hé ça va derrière ? Ho ! reprit le gros.

— Il a l'air dans les vapes.

— Hé, ils sont partis, il n'y a rien à craindre... Vous m'entendez ?

— Rony, je crois qu'il essaie d'ouvrir la portière.

— Quoi ?!

— Il essaie...

— Attrape-lui la main, imbécile !

— Hé, il ne faut pas faire ça, hé !

— Bon Dieu, laisse-moi faire. Tiens le volant. Tiens-le, je te dis !

— Attention Rony, attention !

— Je le tiens, ça y est.

— Reprends le volant putain, on est en train de sortir de la route.

Merde !

Fernando Clerc ouvrit les yeux péniblement. Sa tête lui lançait comme jamais. Il devait manifestement saigner mais se refusa à porter la main à son visage. Que s'était-il passé ? Est-ce que l'hélicoptère les avait bombardés ? À l'avant, les deux corps étaient étalés, inertes. Il

imaginait qu'ils étaient morts. Comment savoir ? Les secouer ? Il n'avait aucune envie de les toucher. Maintenant encore moins que tout à l'heure. Il n'avait jamais été si près de morts. Bon Dieu, étaient-ils vraiment morts ? Il baissa les paupières à nouveau. Que s'était-il passé exactement ? L'hélicoptère. Il les avait pris en chasse. Enfin, c'est ce qu'il lui semblait. Il s'était dangereusement approché de la voiture et, lui, avait voulu descendre avant de se faire canarder. Mais ces deux crétins avaient essayé de l'en empêcher. Ils avaient fini par le payer. Bon Dieu, des morts ! Fallait-il vraiment qu'il ouvre les yeux à nouveau ? Sans bouger, il tâchait de sentir si une odeur se dégageait déjà des cadavres. Tant de pensées, tant d'impulsions nerveuses se succédaient qu'il ne pouvait en saisir aucune. Son métabolisme était comme un ordinateur paralysé. Il tâcha de se glisser vers la portière en maintenant les yeux fermés. De sa main droite, il détacha sa ceinture et chercha la poignée. Il imaginait qu'elle serait coincée, comme dans les films américains, mais contre toute attente elle était ouverte. Il s'engouffra aussi rapidement qu'il put dans cette brèche de la carlingue mais son pied ne trouva pas d'appui. La voiture s'était logée dans un trou et sa chaussure se balançait maintenant à trente centimètres du sol. Il entreprit de descendre sans sauter, en faisant glisser ses fesses le long de la carrosserie. Il glissa, retomba lourdement sur le sable et s'éloigna sans même jeter un coup d'œil en arrière. Ne restait qu'à gravir la pente qui le ramènerait à la route et à sortir au plus vite de ce cauchemar. Ses pieds tâchaient péniblement de s'accrocher quelque part sur les monticules de sable qui se dérobaient. Son long corps trébuchait, tentait de se redresser, de garder un semblant de dignité. En réalité, il peinait, souffrait, se tordait. Chaque pas lui demandait de puiser dans un paquet d'énergie brute auquel il n'avait jamais recours. Autour de lui, la lumière pleuvait, écrasante. "Comment l'univers peut-il être si chaud ?" se demandait-il dans un semi-délire. La voiture reposait plusieurs mètres en contrebas. Il fallait monter, toujours plus haut, et regagner la route. C'était un vrai miracle qu'il soit encore en vie, sur pied, en un seul morceau. Ses semelles de cuir lisse dérapaient et il lui fallait régulièrement s'agripper aux buissons faméliques qui jalonnaient la pente. Il ne pouvait se résoudre à retirer sa veste ou à crier. Il ne

voulait pas non plus s'asseoir sur le sable et pleurer comme un enfant. Bien qu'il en eût cruellement envie.

Il lui fallut presque trente minutes pour atteindre la route, à bout de souffle, et trempé de sueur. Là, son regard balaya fiévreusement le paysage. La route serpentait entre les dunes caillouteuses, à perte de vue. Pas le moindre véhicule à l'horizon. Il mit machinalement la main dans sa poche avec l'intention d'appeler les secours. Il sursauta, pris de panique. Son téléphone avait disparu. Il s'épousseta et se mit à tâter ses poches l'une après l'autre puis les retourna. Les forces quittaient ses jambes, l'adrénaline se répandait dans son thorax, le sang refluit de son visage. Où était ce foutu téléphone ? Merde ! Il était dans ma veste... Dans la poche de droite. Il tâcha de se calmer et les fouilla, une à une. Sans plus de succès. Il avait dû tomber. Il faillit s'effondrer. Il fallait redescendre. Dieu sait comment. Il engagea une première jambe et sentit le vertige faire bondir ses pulsations cardiaques. Il s'immobilisa. Manqua de basculer. Le vide l'appelait et il ne sentait aucune force susceptible de le mener à nouveau jusqu'en bas, puis de remonter. Il renonça. S'affaissa sur lui-même. Ramena péniblement sa jambe et s'effondra sur la route. Rien à faire. L'énergie s'enfuyait de ses membres comme une hémorragie. Il ne voyait plus le ciel que par intermittence, jusqu'à ce que l'obscurité soit totale. Ses yeux se fermèrent et son corps se relâcha instantanément, s'étalant sur le bitume râpeux, parsemé de sable.

Fernando Clerc était étendu sur une pailleasse terreuse, sous un toit de métal, ses membres engourdis et douloureux. Les images de la réalité étaient si stupidement étonnantes qu'il ne ressentait aucune volonté de bouger, impatient que le rêve se brise et qu'un décor familier réapparaisse. Plusieurs minutes passèrent, jusqu'à ce qu'il doive se rendre à l'évidence. Rien n'allait s'évanouir de cet endroit. Péniblement, il roula sur le côté et parvint à se hisser sur ses jambes. Chaque muscle le déchirait. Ses membres étaient comme engoncés, arrêtés dans leur course par d'incessantes impulsions nerveuses qui le lacéraient. L'endroit où il se trouvait n'avait pas plus de mille mètres carrés de surface. Quelques poutres, quelques murs de fortune y soutenaient de grandes plaques de tôle rouillées et chauffées par le soleil. En dessous, des habitats hétéroclites composaient une sorte de campement. Des femmes allaient et venaient, tenaient des enfants au bout de leurs bras. Le seul homme que Fernando Clerc put apercevoir se tenait un peu à l'écart, surplombant la route jonchée d'ordures. Il fumait en scrutant l'horizon.

Il ne savait pas s'il devait bouger, rester fixe, aller voir ces gens ou simplement s'enfuir. Son cerveau tournait à vide, les informations qu'il cherchait à collecter pour prendre sa décision n'existaient pas. Aucune référence à ce type de situation n'y était enregistrée. Il était encore perdu dans ses pensées lorsqu'une femme leva les yeux vers lui. Elle lui sourit et lui fit signe d'approcher. Il s'avança, hésitant. Elle souriait toujours et l'invita à s'asseoir. Il obéit sans la quitter des yeux, attendant presque qu'elle lui donne quelque instruction qui puisse le soulager. Mais la femme continuait sa besogne. Roulait une sorte de pâte, la pétrissait entre ses doigts, la roulait à nouveau. Le manège dura quelques minutes avant qu'elle lui tende quelque chose qui devait être comestible. Il ne le prit pas tout de suite, se retournant à nouveau pour vérifier que personne n'arrivait. Puis il saisit la petite boule de pâte et la garda gauchement dans sa main. La femme l'encourageait à la mettre dans sa bouche et il finit par s'exécuter.

Sans surprise, la substance était fade et pâteuse. Il fit un effort pour l'avaler. Il n'avait pas envie de répondre aux gestes de la femme qui voulait manifestement savoir s'il trouvait ça bon. Mais il grimaça tout de même en signe d'assentiment. Quelques minutes passèrent sans qu'il ne dise rien. Puis il se leva et fit quelques pas. La femme lui fit signe de rester mais il l'ignora et se dirigea au ralenti vers l'endroit où l'homme fumait. Ces femmes l'intimidaient. Il ne savait comment se comporter avec elles. Et il n'avait pas la moindre envie de rester assis par terre comme un crapaud. Être debout le réconfortait. Lui redonnait un peu d'assurance. Il passa discrètement le paysage en revue. Comment ces gens pouvaient-ils vivre dans cet endroit ? Ils n'avaient pas la moindre commodité, pas d'eau courante, à peine de l'électricité (ils devaient avoir des générateurs à pétrole quelque part), sans doute pas de toilettes... Arrivé aux confins de l'enchevêtrement de cahutes, il observa les alentours. De quoi se nourrissaient-ils ? En faisant le tour, il distingua ce qui devait être un champ en contrebas et un troupeau de moutons faméliques à quelques dizaines de mètres. Un peu plus loin, une ribambelle de constructions modernes, blanches étaient accrochées à une colline sableuse. "Une colonie, songea-t-il. Peut-être pourrais-je y trouver de l'aide..." Mais la seule idée de devoir parcourir tout ce chemin le rendit atrocement faible. Il se retourna alors vers le campement sauvage. Rien ici ne ressemblait à son monde, à l'ordre, à la civilisation. Nulle part il n'eût pu s'asseoir tranquillement, délayer ses souliers de cuir, retirer ses chaussettes et s'affaler, empli de la délicieuse sécurité que lui procuraient l'isolement, la propreté, le calme. Chez lui, ses vêtements pouvaient bien traîner sur le sol, ils ne seraient jamais souillés. Ici, il ne pouvait se déshabiller. Mieux valait rester ainsi, jusqu'à ce qu'il trouve le moyen de repartir. S'il pouvait repartir. L'idée qu'il puisse rester indéfiniment dans cet endroit lui traversa l'esprit. Pas de téléphone pour appeler qui que ce soit, pas de moyen de locomotion. Quelque chose qui ressemblait à la panique enflammait son esprit. Jamais il ne survivrait ici. Il volerait de la nourriture pendant la nuit et marcherait jusqu'à la colonie, arrêterait les voitures. Pour le moment, ses intestins se tordaient, son ventre gonflait, ses muscles se raidissaient à mesure que la peur devenait plus forte.

Il n'avait pas vu l'homme s'approcher de lui. Il ne se tenait plus qu'à dix mètres, appuyé sur son bâton de pâtre. On distinguait mal ses yeux noirs dans la plissure de ses paupières, mais Fernando Clerc sentait qu'il le fixait. Sans trouver cela indécent. Sans doute n'avait-il aucune idée de la personne à qui il avait affaire. À mesure que cette pensée lui traversait l'esprit, il en perçut l'absurdité. Qui était-il dans cet endroit ? Une part de lui-même s'accrochait à cet ancien Fernando Clerc qui avait pouvoir de vie ou de mort sur ces pauvres types. Qui pouvait choisir, à l'abri de son bureau gris, combien de fonds seraient octroyés à leur survie et de quelle façon. Que restait-il de cette puissance ? Il n'avait même pas les moyens d'expliquer le quart de tout cela. C'est lui qui était à leur merci. Il était horrifié par cette soudaine dépendance.

— *You eat ?* demanda l'homme sans le lâcher du regard.

Fernando Clerc sursauta. Il n'imaginait pas qu'un son compréhensible sortirait de la bouche du pâtre. Désormais, il fallait lui répondre et cette perspective lui était abominable. Toute sa vie il s'était ingénié à se protéger de l'hostilité des êtres humains, à l'abri de ses livres et de son bureau du Fonds. Cette réalité crue ne l'intéressait pas, parler à cet homme ne l'intéressait pas, il voulait partir d'ici, partir au plus vite et ne plus jamais être abandonné de la sorte. Mais l'homme n'attendit pas qu'une réponse émerge de ses atermoiements. Il se détourna et redescendit la colline comme si Fernando Clerc n'avait pas plus d'importance qu'un âne ou qu'un fennec. La tension redescendit instantanément et Fernando Clerc se trouva absurdement ridicule. Quelque chose en lui se fissurait. Il perdait pied, c'est cela. Sans doute une sorte de choc post-traumatique. À cause des morts. Où étaient-ils, d'ailleurs ? Les avaient-ils trouvés ? Il aurait dû demander à l'homme. Il songea à le poursuivre mais resta figé. À nouveau, il inspecta l'horizon, cherchant vainement une porte dérobée qui pourrait le conduire loin d'ici. Puis, subitement, il se mit à courir. À escalader maladroitement les dunes, à érafler le cuir de ses chaussures sur les pierres. Ses grandes jambes s'agitaient, mal habituées à ce genre d'efforts. Il devait avoir l'air ridicule. Les autres l'observaient sans doute, les mains sur les hanches. Son cœur se serra et il eut envie de redoubler d'efforts. Ses semelles dérapaient, il se rattrapait avec les

main, plantait les pointes de ses souliers, déplaçait son centre de gravité vers le bas, poussait avec ses cuisses, poussait encore, propulsait son long corps dans la pente, peinait, transpirait, agitait les bras, tâchant de se retenir à l'air autour de lui. Et soudain il se mit à crier. Sans le vouloir d'abord, puis de toutes ses forces. Quelques instants plus tard, il parvint au sommet. Il n'osait pas se retourner. Écoutait, haletant, si quelqu'un le poursuivait, ou si des rires avaient éclaté en contrebas. Son cœur tambourinait. Il ne parvenait pas à se souvenir de la dernière fois où il avait senti son corps si vibrant, si chaud. Quand avait-il simplement couru ou crié ? Il jeta un œil par-dessus son épaule et n'en crut pas ses yeux. Tous continuaient à s'affairer, comme si de rien n'était. Il aperçut la femme qui faisait le pain. Elle leva la tête un instant et lui sourit. Puis elle se remit à la tâche. Un long rire lui secoua l'estomac. Les spasmes étaient incontrôlables. C'était si bon. Il aurait voulu résister mais il savait que c'était impossible.

Le soir, les hommes étaient rassemblés autour d'un feu où grillait une viande inconnue. Les flammes donnaient une géométrie inédite aux visages, soulignaient les ravinements, rendaient impressionnante cette galerie de portraits venus d'ailleurs. Fernando Clerc se tenait au milieu d'eux, la tête entre les genoux, rendu à son destin pathétique. Chacun se servait d'un petit morceau qu'il coupait à même la broche. Puis il donnait le couteau au suivant qui se servait à son tour. Fernando Clerc surveillait sa progression de main en main, redoutant le moment où il lui parviendrait, où il serait contraint de se lever, de se servir, d'avoir l'air ridicule. Lorsque son voisin fut debout, il sentit son cœur prêt à lâcher. Mais il resta sans bouger. Ici le monde était plus vital. Comme mal dégrossi. Ces gens lui faisaient peur. Les hommes étaient masculins, malodorants. Les femmes semblaient prises dans une enveloppe plus vaste que leur corps, protégées par une membrane invisible. Apparemment les mâles en étaient exclus (ou s'en désintéressaient) et les femelles proscrites dans le cercle des hommes, sauf peut-être pour les servir. L'homme – son voisin – le saisit par la paume et l'aida à se relever. D'une seconde à l'autre, Fernando Clerc fut debout au milieu des Bédouins et s'en trouva désorienté. Dans sa culture, cette posture soudaine eût été synonyme de discours,

d'ascendant, alors qu'il ne s'était jamais senti si faible, si petit, depuis des décennies. Pourtant, aucun de ceux qui étaient déjà servis ne se préoccupait de lui. Ils mangeaient en devisant à voix basse. Seul son voisin de gauche – qui manifestement attendait son tour – l'encourageait de petites tapes dans le mollet, un large sourire en travers du visage. Fernando Clerc s'avança timidement. L'homme qui lui avait transmis le couteau l'attendait près de la bête qui rôtissait. D'un geste de la main il lui indiqua comment trancher la viande. Les jambes de Fernando tremblaient. Maladroitement, il entama la chair. L'autre lui saisit le poignet, avec une étonnante douceur, et le guida dans son mouvement. Il l'aida à mettre la viande dans une écuelle de terre cuite et la lui tendit. Fernando le regarda droit dans les yeux, pensant le remercier. Mais l'homme s'était déjà détourné. Un peu plus tard, une femme vint lui apporter une sorte de pain plat et quelques olives. Au-dessus d'eux, la nuit était immense. La sensation d'espace le désorientait. Se mouvoir n'avait rien de commun avec ce qu'il connaissait, confiné dans un bureau ou un appartement. Les hommes près du feu n'avaient pas l'air d'y prêter attention. Leurs gestes étaient économes. Leurs paroles brèves et graves, presque arrachées à leurs gorges. L'un d'eux sortit un bidon sur lequel des cordes avaient été montées. Encore une fois, les autres avaient l'air de l'ignorer. Cette scène devait se reproduire chaque soir. D'un geste sûr, l'homme commença à faire claquer les cordes contre le plastique et, si étrange que cela puisse paraître, la musique qui s'échappait de ce vulgaire cube industriel ressemblait à celle d'un instrument. Quelqu'un se mit à chanter. Puis un deuxième. Et un troisième. Fernando devait scruter l'obscurité pour identifier d'où venaient les voix. La plainte s'élevait dans une langue étrange, étrangère, presque informe tant les syllabes accolées les unes aux autres étaient dépourvues de signification. Un autre bidon avait fait son apparition. Les sons se mêlaient, grossiers et sourds mais formidables, comme des émanations de la terre, du sable, des oliviers. Quelque chose qui s'apparentait au mystère et à la poésie. Pouvait-il croire que ces Bédouins perdus, relégués au-dessus d'un champ d'ordures, en bordure d'une route oubliée, produisent une pareille beauté ? Qu'elle s'échappe de leurs mains épaisses et de leurs bonbonnes de détergent ?

Plus tard, lorsque la chaleur fut tombée sous l'abri, il put se pelotonner sur le sol, sa veste ratatinée sous la tête. Rapidement, il s'enfonça dans le sommeil, bercé par le silence et quelques bruits d'hélicoptère.

4^e PARTIE

Parmi les visages roses, la foule molle, je te cherche. Sans le secours des mots. Sans la moindre indication de là où tu vis. De ton apparence. Dans ce monde vulgaire, opulent, dont je ne fais pas partie. Pourtant une part de moi le voudrait. Pour comprendre qui tu es. Qui je suis. Comprendre pourquoi d'autres rêves me traversent, des rêves que ni Khalil ni aucun de mes frères palestiniens ne caresse. Tu fais partie de ce monde que je ne comprends pas, qui ne semble se soucier que de jouir. Parmi eux je suis une bête, une anomalie. Ma couleur les dérange, mon odeur les dérange, mes yeux sur leurs femmes, mes pieds sur leurs trottoirs. Leur regard ne ment pas, ils sont comme les Israéliens qui voulaient me jeter à la mer. Je n'ai pas d'espoir de te trouver et pourtant, sur chaque visage de femme, je t'espère. Mère.

Amandine n'avait pas dormi une seule seconde. La nuit entière, elle avait marché dans les bois autour de la maison, pieds nus, avec précaution. S'était arrêtée de multiples fois au pied des arbres immenses, allongée sur des lits de feuilles, avait épié chaque bruit. Fini par rejoindre une route et l'avait remontée sans y croiser la moindre voiture. Progressivement, les hululements s'étaient tus et le pépiement des oiseaux par centaines s'était élevé des grands arbres. Juste avant le jour, elle avait atteint un premier groupe d'habitations. Puis un autre. Puis une place. L'aube rouge se levait maintenant sur le village. La brume se déchirait lentement tandis que le marché se mettait en place. Silencieux, les premiers arrivés dressaient machinalement leurs étals. Le travail progressait et quelques maraîchers convergeaient vers le bar-tabac, où une rumeur commençait à enfler. Une trentaine d'entre eux se massaient déjà contre le zinc, grattant leur peau dure, piquée par la sueur et la laine. Ils toussaient, crachaient, la gorge irritée par les premières cigarettes. De grosses volutes s'échappaient par les fenêtres. Ragaillardis, ils devenaient plus bavards à mesure que le liquide chaud et noir se déversait dans leur ventre. Tirés de leur torpeur, les bras des hommes s'agitaient, frictionnant leurs épaules, leur nuque, leur visage. Leur gros corps se secouait alors et on pouvait les voir se découper à nouveau dans l'embrasure de la porte. Ils reprenaient le chemin des étals qu'ils avaient recouverts de grandes bâches vertes. Le marché était prêt. Amandine s'assit sur la petite fontaine. La trivialité de la scène l'apaisait. Lui rappelait à quel point une part d'elle-même aimait les villes. La culture. Cet espace que les humains avaient modelé à leur image, incertain, rigide et souple, trépidant, carcéral, désarmant de beauté et écrasant de laideur, ouvert et clos. Paris lui manquait parfois. Londres, Amsterdam, New York lui manquaient. Ce petit paradis occidental construit en dépit du bon sens et du reste du monde. Allumé aux chaudières de la planète entière. Mais si formidablement beau, pénétré d'une force étourdissante,

bouillonnement grotesque et prodigieux. Les librairies, les bibliothèques, les cinémas, les milliers de façades ouvragées, les boutiques aux devantures peintes, l'agitation sulfureuse des nuits, les musées, l'adéquation entre la lumière et la pierre, les pavements et les arbres, la pierre taillée et la nature brute. Quelque chose qui ressemble à l'harmonie. Tant de créativité dans le genre humain, tant d'énergie, de connexions neuronales bouillonnantes, tant d'horizons ; une telle soif.

Elle reprit la marche jusque chez elle.

Alva attendait Fernando à l'aéroport, flanquée de leurs deux enfants. À côté d'elle, Barnes et un chauffeur du Fonds. Les militaires israéliens l'avaient retrouvé à l'aube. L'avaient secoué sur sa paillasse, baragouinant d'autres mots inconnus, plus secs, plus tranchants que ceux des Bédouins. L'avaient trouvé dans une position théoriquement humiliante. L'avaient vu épousseter ses vêtements, tenter de défroisser sa chemise, supporter dignement l'odeur qui imprégnait sa peau, sans aucun égard. L'avaient presque poussé dans l'énorme 4 × 4, menaçant les Bédouins de leurs armes, leur intimant l'ordre de ne pas bouger. Il avait croisé les yeux de la femme et du chanteur. On n'y lisait pas de peur mais une sorte de dignité résignée. Il avait voulu leur faire un signe mais les soldats l'avaient entraîné sans ménagement. Immédiatement, on l'avait conduit à Tel-Aviv et rapatrié par avion spécial.

— Content de te voir sur pied, mon vieux. Tu nous as fait de sacrées frayeurs...

Fernando ne tourna même pas la tête du côté de Barnes et se dirigea vers ses enfants. Chacun leur tour, il les serra dans ses bras.

— Merci d'être venus, se contenta-t-il de souffler.

Puis il se tourna vers Alva et l'embrassa sur la joue. Plaqua son corps contre le sien, l'enlaçant d'un seul bras. Elle posa timidement ses mains sur les hanches de Fernando.

— Les deux types qui t'accompagnaient ont été récupérés, ils sont à l'hôpital. C'est eux qui ont donné l'alerte, poursuivit Barnes.

Fernando ne le regardait toujours pas, il gardait Alva contre lui.

— Je vais bien maintenant. Merci d'être venue, lui souffla-t-il à l'oreille.

Puis, après un silence, il se détacha et la regarda droit dans les yeux.

— Allez viens, grommela Barnes dans son dos, on va te ramener chez toi...

Fernando observait son supérieur depuis un endroit lointain, comme à travers une vitre. Ses propres mouvements lui paraissaient

empruntés, décalés. Encadré par sa femme et ses enfants, il évoluait sur le sol lisse, faisant presque glisser ses pieds sous les immenses dômes métalliques. Comparé au camp de Bédouins, ce monde semblait atrocement désincarné. L'intensité avait disparu des corps, des regards, des gestes. On aurait cru que la terre elle-même n'existait pas. Qu'on l'avait remplacée par de longs couloirs stérilisés où l'homme s'était abrité de toute nature grimpante et jaillissante. Il monta mécaniquement dans le minibus noir. À quelques centimètres de lui, le visage de son fils et de sa fille avait pris un étrange relief. Leur peau avait changé, l'éclat de leurs yeux aussi. Il aurait voulu les toucher, les réchauffer de ses mains, mais ses bras restaient désespérément inertes, paralysés. Leurs corps raides se contenaient sur les banquettes de simili cuir, comme il leur avait appris à le faire. Un poids l'écrasait. L'irratrapable. Pourtant, lorsque sa fille se retourna un instant et lui sourit, il espéra que leurs mains se toucheraient. Mais elle resta à distance raisonnable. Alors, n'y tenant plus, il l'entoura de ses bras et la tint tout contre lui. Un instant, le nœud dans sa poitrine se relâcha.

À peine arrivé, il se dirigea vers sa chambre et se déshabilla, jetant les vêtements un à un sur le lit, sans les plier, sans les placer dans la corbeille de linge sale, sans se soucier du désordre qu'il produisait. Une fois en caleçon, il s'assit sur le bord de la couette blanche et resta là, le ventre légèrement pendant, le dos rond, ses pieds sur le parquet en chêne, écoutant le grondement de la circulation derrière le double vitrage. La tristesse dans son ventre, dans sa poitrine. Les autres restaient à l'autre bout de l'appartement. Ils devaient avoir peur. Ou peut-être le laissaient-ils respirer. Il tâchait de ressentir ce qui se produisait en lui. Il aurait voulu sortir un de ses livres, invoquer les poètes, s'emplir à nouveau de leur substance. Mais c'est comme si leurs mots avaient perdu tout pouvoir. L'idée même du travail l'angoissait. Marcher peut-être. Marcher comme sur une suite de parapets. Son esprit fixé, tendu vers un simple objectif, mettre un pied devant l'autre, garder coûte que coûte l'équilibre, ne pas se déconcentrer une seconde... Sans réellement y penser, il se glissa dans son lit et s'endormit.

Il se redressa, baigné de sueur. Il était dans sa chambre d'enfant. Derrière sa porte, un brouhaha indistinct se faisait entendre. De petits

rires étouffés, des mouvements de meubles. Doucement, il rabattit le drap sur son menton et se mit à le mordiller. Il était terrifié. Le plus silencieusement possible, il enfonça son corps sous le tissu jusqu'à le plonger tout entier dans l'obscurité. À tâtons, il parcourut nerveusement les bords de son lit, entre le matelas et le drap. Il cherchait quelque chose mais ne savait pas quoi... Après quelques minutes, il sentit enfin le métal légèrement frais sous ses doigts. Il retourna l'objet, en saisit la crosse, orienta son corps dans la direction de la porte et, délicatement, écarta le drap. Par l'ouverture, il fit glisser le canon du jouet, le pointant vers le trou de la serrure, petite cible lumineuse sur le grand panneau sombre. De l'autre côté, le bruit se déplaçait dans la chambre de sa mère. Ce n'étaient plus des rires mais des grognements, des halètements et bientôt de petits cris de douleur. Il serra fort le revolver. Derrière la paroi, le désordre s'intensifiait, on entendait désormais des coups sourds et réguliers, toujours ponctués d'exclamations stridentes. L'angoisse allait le broyer. L'arme factice, ridiculement inoffensive, tremblait dans ses mains et il lui fallut empoigner son bras pour la faire tenir droit. Sa mâchoire se crispait toujours plus fort, son front se compactait et une terrible migraine lui déchira l'intérieur du crâne. À mesure qu'elle lacérait son cerveau et ses yeux, tambourinait derrière ses tempes, une irrésistible nausée chavirait son estomac. Il voulait garder en lui les fluides qui le torturaient, mais la douleur était trop puissante. Il tâchait si violemment de les contenir qu'un cri s'échappa de sa gorge lorsque le torrent de bile jaillit. D'un bond, il se dressa et vomit sur le sol. Dans la chambre, les coups cessèrent et des pas se précipitèrent vers la porte. Sa mère, nue, apparut dans l'encadrement lumineux. Fernando se couvrit les yeux en laissant échapper un râle. Sa mère s'assit près de lui et se mit à tâter sa nuque. "Tout va bien, ne cessait-elle de répéter, tout va bien. Dis-moi où tu as mal. Dis-moi, mon amour." Fernando se couvrait toujours le visage, il ne pouvait articuler un mot. Doucement sa mère écarta ses mains, empoigna sa tête et se pencha sur lui. Les pupilles d'Amandine, qui emplissaient presque tout l'iris de ses yeux, étaient plongées dans les siens. Un craquement se fit entendre et son regard se décolla de lui, fit volte-face vers l'embrasure de la porte. Un homme légèrement débraillé se

tenait là. De petites taches de sueur parsemaient son front. Un Palestinien. L'enfant ne le savait pas, mais lui, Fernando Clerc, en avait la certitude.

— Va-t'en, je t'appelle, lâcha sa mère.

— Tu es sûre ? Tu ne veux pas que je l'examine ? demanda-t-il avec un fort accent.

— Non, je vais me débrouiller, rentre.

Fermement, elle retourna le visage de Fernando en direction du sien. Dans le salon, l'homme rassemblait ses affaires et, quelques minutes plus tard, on entendit la porte claquer. Une intense lumière baignait la pièce, le baignait tout entier... Il épousait cette lumière, sentait tout son être tendre vers elle, tandis qu'en lui les organes craquaient, les os rompaient. Fernando voulut crier mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il se laissa aspirer par l'éclat lumineux et, brutalement, ses yeux s'ouvrirent. Alva était là, près de lui. Il se blottit contre sa poitrine.

Khalil fixait Nadr sans comprendre ce qu'il voyait. Il portait des baskets neuves, fluorescentes, un jean neuf, un tee-shirt que Nadr ne lui avait jamais vu. Avait rasé les quelques poils qui lui faisaient office de barbe. Dans l'embrasement de la porte, à l'entrée de cette toute petite pièce, son corps paraissait plus massif qu'au milieu des ruines. Nadr se redressa et esquissa un pas vers lui. L'autre l'arrêta sèchement.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Nadr ne répondit pas immédiatement. Il peinait à contenir le flot d'émotions contradictoires qui le bouscullaient.

— Je viens te chercher.

Il n'avait pas encore fermé la bouche que Khalil lui décochait un violent coup de poing à la mâchoire. Nadr fut projeté contre le mur. Un instant, il fit mine de se replier sur lui-même et bondit la tête la première, percutant le ventre de son frère. Les deux corps basculèrent sur les matelas, s'enchevêtrant. Rapidement, deux hommes surgirent de la pièce voisine et les séparèrent.

— Fermez vos gueules, bande d'abrutis, vous allez ameuter tout l'immeuble ! gronda le plus vieux. Khalil, va te coller la tête sous l'eau. Et toi reste là. Et ne t'avise pas de sortir de cette chambre.

Il mit tout le monde dehors et referma la porte. Nadr les entendit se disputer à voix basse. Il colla son oreille au mur pour tenter de discerner leurs paroles, mais rien ne lui parvenait qu'une bouillie de basses fréquences. Après dix ou quinze minutes, l'homme réapparut, seul.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Khalil dit que tu es venu le chercher.

Nadr songea un instant à mentir. Mais cela ne servait plus à rien.

— C'est la vérité.

L'homme soupira. Il devait avoir quarante ans, les cheveux ras, le visage glabre, les bras secs et musclés.

— Si tu n'étais pas le frère de Khalil, je t'aurais tué sur-le-champ. Je déteste les traîtres.

Nadr sourit, insolemment.

— De quelle cause pourrais-je bien être le traître, moi qui ai perdu mon père, ma mère, mes amis, sous les bombes des Israéliens, pendant que tu promenais ton petit cul en France ou en Algérie ?

L'homme se figea. Nadr pensait à son couteau, se demandait s'il aurait le temps de l'extraire avant que l'autre ne lui tombe dessus.

— C'est maintenant que je devrais te tuer.

— Tu peux essayer.

Plus tard, Nadr entendit distinctement la voix de l'homme. Il ordonnait aux autres de le laisser dans la chambre le temps que l'opération ait lieu. Mais il ne fallait plus attendre. La voix de Khalil, plus faible, assura qu'il était prêt. Puis ils migrèrent dans l'autre pièce et il cessa de percevoir leurs mots aussi clairement. En retrait, dans le couloir, il avait reconnu un autre Palestinien qui devait avoir voyagé avec Khalil. Il ne parvenait pas à se souvenir de son nom. Il sortit son couteau et le conserva replié dans la paume. Ses mains tremblaient, son cœur battait la chamade. Il n'était pas sûr qu'il aurait su tuer l'homme, ni qu'il ne l'aurait pas imploré de l'épargner. Il devait réfléchir à un moyen de sortir de là. Saboter leur plan. À pas de loup, il se glissa à la fenêtre, tourna la poignée et tira doucement. Le battant résistait. Le bois devait avoir gonflé. Avec mille précautions, il la tira encore, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'elle cède et que l'air lui gifle le visage, emplisse la pièce. Aux aguets, il épiait le moindre mouvement dans le couloir. Rien ne bougeait. Les voix continuaient leur ronronnement dans la chambre adjacente. Prudemment, il se pencha. L'ouverture était au huitième étage et plongeait dans une petite cour carrée et grise. Pas de gouttière, pas de prise sur les murs qui lui permette de tenter une descente. Après quelques heures, les voix cessèrent, plus aucun bruit ne lui parvint de l'intérieur de l'appartement. Il se pelotonna sur un matelas, le couteau à la main, épuisé.

Il fut réveillé en sursaut par un craquement, un mouvement à proximité de sa tête. Il se dressa en brandissant son couteau. Khalil était debout à côté de lui.

— Laisse ça, je ne suis pas venu t'assassiner, chuchota-t-il.

Son esprit était encore embrumé de sommeil. À tâtons, il recula contre le mur et resta appuyé là, sa lame toujours dressée.

— Il faut que tu partes maintenant. Ou que tu nous rejoignes. Il n’y a pas d’autre choix, continua Khalil à voix basse.

Nadr cherchait à extraire les mots du gouffre où la peur et l’étourdissement l’avaient plongé.

— Tu m’entends, imbécile ? Lève-toi si tu veux t’enfuir. Ils peuvent se réveiller à n’importe quel moment.

— Je ne partirai pas sans toi.

— Alors ils nous tueront tous les deux.

Nadr ne put retenir ses larmes. Le visage de Khalil s’empourpra. Il aurait voulu le saisir et le jeter dehors, il le voyait dans son regard.

— Dis-moi au moins...

— Ferme-la.

— Je ne veux pas...

— Ferme-la, j’ai dit. Tu ne comprends rien à rien. Tu n’es qu’un crétin et un lâche... Ramasse ton sac merdeux et casse-toi d’ici. Avant que je ne te tue moi-même.

Khalil lui fit signe et ils se dirigèrent vers la sortie. En tendant l’oreille, ils perçurent les bruits de respiration dans l’autre pièce. Comme un cambrioleur, il glissa la clé dans la serrure, s’arrêtant après chaque mouvement pour écouter. Après quelques minutes, il avait déverrouillé la clenche et entrebâillé la porte. Avec de grands gestes nerveux, il lui indiquait le passage. Nadr s’engouffra. Il se retourna, mais Khalil avait déjà refermé. Il resta là un instant, dévasté. Puis, sans bruit, descendit les marches, accélérant à mesure que les étages défilaient.

Vers 17 h 30, Fernando Clerc déambulait rue des Francs-Bourgeois. Les passants allaient et venaient, souriaient, pour certains. Dans les boutiques bien alignées, des vendeuses élégantes, sensuelles s'activaient. Sa tête bourdonnait. À la fin de son rêve, une immense lumière l'avait aveuglé. Il connaissait cette lumière. Le même tunnel lumineux que celui qui l'avait conduit hors du ventre de sa mère, qu'il avait cru percevoir lors de son accident en Palestine. La preuve qu'une autre réalité existait que cette basse matérialité. Cela semblait absurde à dire, mais quelque chose s'était immiscé en lui et ne le laissait plus en paix. Il hâta le pas vers son garage, à quelques centaines de mètres. Une irréprensible envie de prier l'avait saisi. Jamais il n'avait envie de prier. Mais c'était plus fort que lui. Il prendrait sa voiture et irait jusqu'à la chapelle de la Médaille miraculeuse. Là où l'emmenait sa mère lorsqu'il était enfant...

Une petite Mercedes barrait le trottoir, les deux portes grandes ouvertes. Un jeune garçon en bermuda écossais et en petit pull rose était maladroitement penché au-dessus du coffre. Fernando Clerc changeait de trottoir pour l'éviter lorsqu'il entendit le fracas du verre, du plastique friable, qui s'écrasait sur le sol. Il croisa le regard du garçon et lui fit un sourire qui devait avoir des allures de grimace. Par la porte cochère, il apercevait l'hôtel particulier, le hall blanc et carrelé, le lustre, la volée de marches, la cour pavée. Les vociférations de la mère commencèrent presque immédiatement. Et sa voix s'élevait, de plus en plus stridente. Il imaginait ses mâchoires se serrer et ses muscles raidir tout ce corps sec, engoncé dans sa jupe droite, son crâne tenaillé dans un serre-tête hors d'âge... Le garçon devait avoir sept ou huit ans. Fernando Clerc le fixait, s'abîmait dans ses cheveux, ses mouvements gauches. "Je n'aimais pas être un enfant... songea-t-il. Je n'aimais pas cette impuissance abjecte." Retourner au Fonds lui ferait sans doute du bien. Des millions d'enfants avaient besoin de son aide. Des millions d'enfants abandonnés à leur sort, dont les membres se mettaient à pousser subitement, dont les pères et les

mères ne savaient que faire et qui, un jour, prenaient les armes. Grâce à son intelligence, à ses calculs, il pourrait les sauver. Dresser entre eux et la barbarie un rempart...

À 17 h 45, Khalil et deux hommes apparurent boulevard Barbès, à la porte de l'immeuble. Celui qui avait menacé Nadr et l'autre Palestinien. Un instant ils se figèrent, jetant des regards dans toutes les directions. Ils ne remarquèrent pas que Nadr s'était fondu dans la masse des clients du café voisin. Rapidement, ils remontèrent la rue. Nadr les laissa prendre une centaine de mètres d'avance et s'engagea à son tour sur le trottoir. Il était suffisamment encombré pour qu'ils ne l'aperçoivent pas. Ils marchèrent cinq bonnes minutes avant de s'engouffrer dans une bouche de métro. Derrière eux, Nadr pressa le pas et dévala les marches. Il eut juste le temps de les voir passer les portillons et se diriger vers l'un des quais de la ligne 4. À son tour il se mêla à la foule qui attendait. À une quinzaine de mètres, ils patientaient les yeux baissés. Le train se fit entendre et Nadr prit peur. Allaient-ils faire exploser la bombe dans le métro, là, au milieu des femmes et des enfants ? Devait-il monter avec eux ? S'il tentait de les intercepter, Khalil se ferait sans doute sauter immédiatement, il ne sauverait personne. Mais il pouvait se sauver lui-même, détalé. Les wagons défilaient. Derrière les vitres, éclairées par les néons, des centaines de personnes étaient agglutinées. Des Blancs, des Noirs, des Jaunes, des jeunes avec leurs sacs sur le dos, des vieux se tenant la main, une petite fille debout sur son siège, un chien couché au pied de son maître aveugle, des étudiants affublés du même tee-shirt orange, des mères voilées, des jeunes femmes plus belles les unes que les autres... Tous semblaient absorbés par leurs pensées, leurs conversations, exposés comme dans les vitrines d'un magasin. Les portes s'ouvrirent et un flot humain se répandit sur le quai. Nadr, qui n'avait pas anticipé cette vague soudaine, scruta nerveusement la foule, tâchant de repérer où Khalil et ses compagnons se faufilaient. Il n'avait plus le temps de réfléchir, il devait choisir s'il grimpait ou non. Il se fraya un chemin à travers les corps jusqu'à l'intérieur du train.

Tous trois se tenaient debout, les mains agrippées à une grande

barre métallique reliant le sol au plafond. Le train était en réalité composé d'un seul grand wagon jalonné de soufflets en caoutchouc à certaines de ses articulations. Il était parvenu à s'asseoir à une vingtaine de mètres d'eux dans un ensemble de quatre sièges disposés en carré. Il s'était installé comme s'il voulait dormir : la tête appuyée contre la vitre, la paume en visière sur son front. À bien y réfléchir, si les deux autres étaient toujours là, c'est que Khalil n'actionnerait pas son engin ici, ils n'allaient pas sacrifier deux combattants pour rien. Dix, quinze stations défilèrent sans qu'ils ne bougent d'un pouce. bercé par le roulis, le sommeil gagnait Nadr, épuisé par sa nuit blanche. Il luttait en se mordant les joues.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, ils avaient disparu. Oubliant toute prudence, il se dressa et les chercha fiévreusement. Il se précipita dans la direction où ils se tenaient précédemment, tandis que la sonnerie annonçait la fermeture des portes. Il eut juste le temps de les apercevoir au bout du quai alors que le train repartait.

La petite cour était déserte. Fernando regarda sa montre. 18 h 30. La fièvre le désorientait à nouveau. "Enfant, je croyais que Dieu était derrière chaque chose, songea-t-il. Qu'il me voyait sans cesse. Qu'il n'ignorait rien de ce que mon cerveau concevait, de ce que mes mains fabriquaient. Je ne pouvais plus parler, plus penser, plus me cacher. Je ne pouvais lui échapper." Depuis lors, il avait écarté cette idée idiote. S'était réfugié dans les grâces profanes des poètes. Mais peut-être Dieu existait-il réellement. Peut-être pouvait-il dissoudre ce fardeau qui l'anéantissait. Peut-être pouvait-il l'aimer...

Pendant cinq bonnes minutes, il tourna devant la porte massive, puis se résolut à entrer. Sur les bancs épars, des dizaines de personnes semblaient attendre l'office. À proximité de lui, quelques vieilles se tenaient droites, le front baissé. L'une d'elles tourna la tête dans sa direction et il se recroquevilla. Derrière l'autel, une immense Vierge blanche, couronnée d'or, la tête entourée d'étoiles lumineuses, juchée sur un amalgame de serpents, d'anges et d'humains désordonné, surplombait les fidèles. Cette statue qu'il aurait trouvée kitsch et risible quelques semaines plus tôt le bouleversa. Il crut sentir la présence de Marie, son aura, sa douceur. Les larmes commencèrent à couler sur ses joues. Presque au ralenti, il s'installa sur l'un des bancs. La plénitude qu'il ressentit soudain le déchira.

Il n'entendit pas immédiatement les éclats de voix à l'extérieur. Ne perçut pas l'agitation qui se répandait de banc en banc. Plongé en lui-même, il pria pour que cette lumière l'irradie, encore et encore. Lorsque la bonne sœur jaillit du presbytère et cria aux gens de s'enfuir, il la regarda sans véritablement comprendre ce qui se produisait. Il tourna la tête dans tous les sens et au milieu de l'agitation aperçut un jeune Arabe. Il était glabre mais, à ce détail près, ressemblait aux dizaines de garçons croisés à Ramallah quelques jours plus tôt. Il avait l'air terrifié. Tout autour, les fidèles s'aplatissaient sur les portes, bloquées de l'extérieur, tambourinaient

de toutes leurs forces, implorant pour qu'on les laisse sortir. Aucun d'eux ne songeait plus à interpeller son dieu. De son côté, Fernando ne pouvait détacher ses yeux de ceux du jeune homme, dont la main glissait sous sa veste. Ils étaient noyés de pleurs.

Tantôt trotinant, tantôt marchant, Nadr sillonnait les rues lorsqu'il entendit l'explosion. Son sang se glaça. Un mélange de rage et de douleur envahit son ventre et il dut se retenir pour ne pas hurler. Un instant il resta prostré, tâchant de contenir la violence et la peine. Puis, gagné par l'agitation, il se remit en route, pressant le pas. Autour de lui, la panique contaminait les passants et il n'eut qu'à remonter le flot de fuyards pour identifier le lieu de l'attentat. La petite rue faisait l'angle d'un grand magasin, elle était déjà barrée par la police. Les sirènes occupaient maintenant l'espace. Elles rugissaient de toutes parts et il était presque impossible de savoir d'où elles venaient tant leur vacarme était omniprésent. Une nuée d'individus émergea et courut, désordonnée, dans la direction des policiers. Quelques-uns avaient le visage en sang, d'autres boitaient ou serraient leurs membres blessés. Les plus atteints étaient soutenus par leurs proches, tandis que certains, parmi les plus valides, se précipitaient sans se préoccuper des autres. Rapidement, une femme et un homme en uniforme les entraînèrent sur le côté, à l'abri d'un fourgon. Des voix gémissaient, hurlaient autour de lui et il prit conscience qu'il ne les avait même pas remarquées. Dans la rue, les tirs continuaient et l'un des flics s'effondra. Une silhouette jaillit, un fusil d'assaut à la main. Nadr eut un mouvement vers l'avant mais une main empoigna son bras. Un vieux Maghrébin le fixait en secouant la tête. Lui indiqua du menton la petite colonne cagoulée discrètement exfiltrée d'une camionnette noire. Regroupées d'abord, les formes se déployèrent rapidement autour du périmètre. Certaines disparurent derrière des portes d'immeuble, se postant à quelque fenêtre ou sur un toit. Une voix grésillait dans un mégaphone, enjoignant au terroriste de se rendre. Il n'avait pas l'air de comprendre et faisait tourner son cou dans tous les sens, cherchant une issue. De plus belle, la voix reprit et fit sursauter Nadr. L'homme leva son fusil et avant qu'il n'ait pu l'actionner, une détonation fendit l'air.

Du haut de la falaise qui surplombait sa maison, Amandine contempla les parcelles de forêt et la lumière orange qui les traversait de part en part. Ce décor lui paraissait irréel tant il était beau. Une partie de son cerveau ne pouvait concilier cette vision avec les images d'une vie entière. Avec la souffrance, la laideur, les hangars de voitures, de jardinerie, de marchandises de toutes sortes, les ponts autoroutiers, les échangeurs, les panneaux publicitaires, les rocade, les périphériques... Cette vie l'avait tenue comme la roue dentée d'un mécanisme, si bien imbriquée dans les autres, si parfaitement utile à la machine tendue, prisonnière d'un équilibre fait de rotations et de compressions. Aujourd'hui, la roue ne tournait plus. Amandine reposait seule au cœur d'un univers sauvage et déroutant. Loin de ce rythme effréné, plaqué, mécanique. Soulevée par les respirations du temps, des saisons. Comme si rien ne se passait que les précieuses secondes comptabilisées par ses cellules, heure après heure. Pourtant, Amandine n'arrivait à ressentir qu'une immense lassitude. Elle ne comprenait plus le sens du recommencement des jours ; chaque matin tirée de la torpeur et des songes par un étrange appel à se relever. Parfois, en émergeant du sommeil, il lui semblait que le mal s'était évanoui. Qu'elle était libre, enfin. Mais elle savait que les vagues reviendraient. Elles revenaient toujours. Et finiraient par la détruire. Pour le moment, le soleil l'apaisait. Dormir lui suffirait. Quelque part en contrebas. Il lui suffirait d'un pas.

Elle avança en fermant les yeux.

Le cerveau de Nadr ne concevait aucune pensée particulière. Autour de lui, les rues perdaient de leur éclat, le bruit des passants s'assourdissait. Il ne vit pas les innombrables petites têtes postées à chaque balcon, ni les vendeurs et clients qui s'étaient amassés derrière les vitrines, craignant une nouvelle explosion. Le trottoir était un océan au cœur froid, sec, interminable, parsemé de fissures, de mégots, de chewing-gums. Ses pas l'entraînaient, sans qu'il sache dans quelle direction. Il n'avait plus de but, ne serait pas sauveur, ni héroïque, il ne serrerait pas son frère dans ses bras, ne tiendrait pas sa dépouille. Rien ne le poussait plus. Le monde avait changé en l'espace d'une seconde. Pour une raison qu'il ne pouvait s'expliquer, il se mit à courir. Doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Son corps n'était plus délimité par sa peau et l'air dans lequel il évoluait le brûlait. Sa présence se fondait parmi les particules qui volaient autour de lui. La douleur était une porte béante. Ou peut-être une fenêtre...

Ainsi qu'une fenêtre, j'ouvre sur ce que je veux

[...]

J'ouvre sur des arbres qui protègent la nuit d'elle-même

Et veillent le sommeil de ceux qui m'aimeraient mort

[...]

J'ouvre sur mon image qui fuit vers l'escalier de pierre

[...]

J'ouvre sur l'au-delà de la nature

[...]

J'ouvre sur mon ombre

Qui s'avance

De

Loin

Mahmoud Darwich

Remerciements

Un immense merci à Eva Chanet, mon éditrice, qui m'a accompagné avec autant de bienveillance que d'exigence pour faire d'*Imago* ce qu'il est. Merci à Bertrand Py pour son idée lumineuse. Merci à Jean-Paul Capitani et Françoise Nyssen pour avoir toujours cru en moi et pour leur précieuse amitié. Merci à Alain Michel qui m'a emmené sur les terres d'Israël, de Palestine, et qui m'a aidé à comprendre qu'il était presque impossible d'avoir un avis tranché sur ce terrible conflit. Merci à Pierre Rabhi pour avoir renforcé en moi l'aspiration à être libre, à sortir des conditionnements et à créer sa propre réalité. Merci à Marie Andrasch, Denis Lachaud, Lionel Astruc et Frédérique Massot pour leurs relectures éclairées. Et merci à Fanny qui m'a, encore plus que je ne l'avais, donné le goût de la littérature, qui m'a relu, soutenu, supporté, encouragé, aimé, pendant toutes ces années.

Toutes les citations de Mahmoud Darwich appartiennent au recueil
Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?, Actes Sud, 1996.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)